

Contes et Légendes du Pays d'Irlande

Garnier, Charles-Marie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHARLES-MARIE GARNIER

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE



FERNAND NATHAN

CHARLES-MARIE GARNIER

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE



FERNAND NATHAN

Collection des Contes et Légendes de tous les pays

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE

PAR

CHARLES-MARIE GARNIER

ILLUSTRATIONS DE JEAN GIANNINI

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

Dans la même collection

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand Siècle, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par Marcelle et Georges HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par Ch. QUINEL et

A. de MONTGON.

Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.

Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.

Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.

Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.

Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE

Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch. M. GARNIER.

Contes et Légendes d'Israël, par A. VVEILL.

Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.

Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.

Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.

Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.

Contes Populaires russes, par E. JAUBERT

Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.

Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIERE.

Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.

Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

A mon petit-neveu,
JEAN-DANIEL

Avant-propos

Le caractère de cette collection ne comporte aucune référence savante.

Dans le champ prodigieusement fécond des légendes irlandaises, nous nous sommes, pour notre choix, limité à la « Revue celtique » et à trois recueils principaux, ceux de P. M. Joyce, de W. B. Yeats et, en français, de Georges Dottin, le regretté celtisant. Je remercie tout particulièrement le poète Padraic Colum de ses indications et mon jeune ami Donn Piatt, qui a traduit du gaélique « La lamentable geste de Connlach » sur la version la plus ancienne et la plus rude. A tous merci.

G.

La truite blanche



L'était une fois une noble demoiselle de grande beauté, qui vivait dans un château sur les bords d'un lac. Elle s'appelait Dame Éveline. Elle était fiancée au fils d'un roi. Le mariage était sur le point d'être célébré, quand, dans un jour de malheur, des meurtriers la tuèrent et la jetèrent au fond du lac. Tôt après on vit passer et repasser entre deux eaux une truite, comme on n'en avait jamais aperçu depuis qu'il y a des ruisseaux et des poissons. Elle était toute blanche et toujours en mouvement, toujours inquiète, comme si elle cherchait une de ses pareilles.

Les gens du pays dirent que c'était une fée et se promirent bien de ne jamais lui faire de mal, de ne jamais essayer de l'attraper. Tout alla bien jusqu'au jour où arriva dans le canton une bande de truands et d'anciens soldats. Ils se moquèrent des braves paysans et de leur truite blanche. L'un d'eux, qui sacrait à faire rougir le diable, jura qu'on verrait bien s'il ne la pêchait pas pour en faire son souper.

De fait, il l'attrape, le forban, et il n'est pas plus tôt rentré chez lui qu'il la jette dans la poêle à frire. La jolie truite blanche se tortille et pousse des cris de chrétienne, tandis que l'affreux soudard se tord les côtes de rire. Quand il pensa qu'elle devait être cuite d'un côté, il la retourna et recula d'étonnement en voyant qu'il n'y avait sur son joli flanc argenté pas l'ombre d'une trace de brûlure. « Bon ! bon ! grogna-t-il, je la retournerai tout à l'heure ! Elle ne perdra rien pour attendre ! »

Au bout du temps voulu, il vous la retourne en dépit de ses cris humains, et ce côté-ci paraît tout aussi frais et miroitant que l'autre.

— C'est plus fort que de jouer au bouchon ! s'écria-t-il. Attends un peu, ma belle !

Il remit du charbon sur le feu et le souffla de ses grosses joues rouges. Mais pas plus à droite qu'à gauche, à gauche qu'à droite, ne se voit la moindre apparence de cuisson.

— Bah ! ma blanchette, s'écria-t-il, tu fais des façons, mais tu as beau faire la mijaurée, m'est avis que tu es dès maintenant un morceau de roi.

La tenant fixe avec sa fourchette, il prend son couteau pour découper une aiguillette ; mais à peine la pointe a-t-elle entamé la peau d'argent qu'un cri déchirant fend l'air, que la Truite blanche hors de la poêle bondit et retombe au beau milieu de la chambre sous la forme d'une demoiselle, la plus jolie qu'on ait jamais vue, toute de blanc vêtue, ses épais cheveux blonds cerclés d'or, avec un fin ruisselet de sang qui glissait le long de son bras.

— Vois la blessure que tu m'as faite, monstre que tu es ! Ne pouvais-tu me laisser dans le lac au lieu de m'empêcher de faire mon devoir !

Le misérable tremblait comme un chien dans un sac mouillé, bredouillant, demandant pardon, disant ne point savoir qu'elle « faisait son devoir », autrement dit, qu'elle allait à confesse.

— J'attendais mon fiancé, qui doit venir à moi par la voie des eaux. S'il vient à passer quand je n'y suis pas, alors je le perds à jamais. Je vais donc te changer en pinkeen (saumonnet) et je te pourchasserai tant que verdoiera l'herbe verte et que courra l'eau courante.

L'affreux soldat prit peur et demanda miséricorde.

— Renonce à tes gros mots et à tes vilains tours, fit-elle. « Fais ton devoir » et sois bon à l'avenir. Et, à présent, remets-moi dans l'eau d'où tu m'as si cruellement tirée.

— Oh ! noble demoiselle, s'écria-t-il, bourrelé de remords. Comment aurais-je le cœur de jeter à l'eau une belle dame comme vous ?

Il n'avait pas fini de parler que, devant ses yeux écarquillés, étincelait sur le plancher la fine Truite d'argent. Vite il la glisse sur assiette bien propre, prend ses jambes à son cou pour que le fiancé n'attende pas et rejette la Truite au lac.

Une minute, l'eau fut rougie par le sang de la blessure, puis redevint claire. C'est de ce jour que la truite blanche porte au côté un petit point rouge, vif comme le sang vermeil.

Le soir même, le soudard se fit ermite et il passa le reste de ses jours à prier pour l'âme de la Truite Blanche.



Le taurillon tacheté



L y a longtemps, très longtemps, un garçon gardait sur le flanc de la montagne un troupeau qui avait à sa tête un jeune taureau tacheté. Le petit pâtre n'était pas heureux. Il avait perdu sa mère et la deuxième femme de son père n'avait point d'amitié pour lui. Elle lui donnait à peine à manger. Le voyant tomber de faiblesse, le taurillon lui dit un beau jour :

— Tu as faim. Dévisse-moi la corne gauche et dedans tu trouveras tout ce qu'il te faut pour te rendre tes forces.

Le pâtre passa à la gauche du taureau, qui baissa sa bonne tête carrée : la corne lui vint tout de suite à la main et il n'eut plus qu'à en tirer à manger, à boire, et, ma foi, une petite nappe blanche pour étendre sur l'herbe. Quand il eut mangé son content, il remit à sa place le napperon bien plié et revissa la corne. Ce soir-là, au souper, il ne mangea mie et sa marâtre le remarqua. Elle se dit que le luron avait dû trouver un bon morceau quelque part et elle fut très intriguée.

Tout se passa de même le lendemain et le surlendemain. N'y tenant plus de dépit et de curiosité, elle dit à l'aînée de ses filles de suivre le pâtre toute la journée, en se cachant de lui, afin d'en avoir le cœur net.

La fillette suivit le jeune pâtre en se dissimulant derrière les buissons. Quand vint l'heure du repas, le taurillon qui se doutait de quelque chose, tira de la lyre que formaient ses belles cornes évasées une si suave musique que la fillette, derrière son bouquet d'ajoncs, tomba dans un profond sommeil. Et alors le pâtre fit son copieux déjeuner habituel. Il ne toucha pas au grossier souper du soir, et la marâtre, qui n'avait pu rien apprendre par sa fille, fut fort dépitée.

Le lendemain, elle envoya sa seconde fille avec les mêmes recommandations et, pour la même raison, le résultat fut nul comme devant.

Le surlendemain, elle donna la même commission à sa troisième fille. La berçante musique du taurillon lui endormit bien les deux yeux qu'elle avait comme tout le monde au visage ; mais elle n'eut pas la vertu de fermer le troisième petit œil qu'elle portait juste au milieu du front, de sorte qu'elle put suivre le manège du taurillon et du petit ami qu'il nourrissait.

Quand elle l'apprit, la marâtre tua un coq, barbouilla son lit et ses lèvres de sang frais, appela son mari et lui dit, en gémissant, qu'elle était à deux doigts de la mort et que seule pourrait la sauver une tranche bien rôtie du taurillon tacheté qui rentrait le soir toujours en tête du troupeau. Sur l'heure, le mari posta deux assommeurs de chaque côté de la porte de l'étable.

Le taurillon ayant dit au jeune vacher de s'arranger pour qu'une autre bête passât devant lui, c'est elle qui fut abattue. On porta aussitôt un morceau rôti à la malade qui, croyant mordre dans la chair de son ennemi, le taurillon tacheté, recouvra la santé.

Elle retomba malade le lendemain en s'apercevant qu'elle avait été jouée. Elle rejoua la même comédie et fit poster deux bouchers à la porte de l'étable. Cette fois, le taurillon fut moins patient et, rentrant à la tête du troupeau, il fonça sur les assommeurs et les transperça de ses cornes.

Disant alors au pâtre de sauter sur son dos, il s'ouvrit passage dans le troupeau, traversa la lande au galop et courut se réfugier dans un bois sauvage.

Au point du jour, il dit à son compagnon de manger tout son content, à son habitude, et de revisser la corne avec plus de soin que jamais, car il lui restait à régler un vieux compte avec un taureau de sa connaissance.

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, je le mettrai en fuite ; mais demain à midi, c'est lui qui me tuera. Alors tu découperas sur toute la largeur de mon ventre une étroite lanière blanche, et sur toute la largeur de mon dos jusqu'au bout de ma queue, une étroite lanière tachetée. Tu t'en feras une ceinture et toutes les fois que tu te sentiras en danger, tu penseras à moi, tu étreindras de tes mains lanière blanche et lanière tachetée et toute ma force passera dans tes bras.

Ainsi fut fait, et quand le beau taurillon vaincu fut étendu sur la lande, le pâtre s'approcha, le cœur lourd. Le couteau lui tomba des mains quand il vit que son ami n'était pas encore trépassé, mais fixait sur lui son gros œil troublé.

— Hâte-toi de m'obéir, sinon tu seras tué toi-même.

Le pâtre reprit son couteau, mais sa main tremblait tellement qu'il ne pouvait entailler la peau du taureau. Une deuxième fois la bête mourante le pressa d'agir, mais en vain. Une troisième fois, elle l'adjura d'obéir pour leur bien à tous deux, et une grosse larme roula sur les fanons de l'agonisant. Refoulant ses pleurs, le pâtre fit ce qui lui était prescrit et, voyant son ami sans vie, il ceignit les lanières autour de sa taille, et s'éloigna vers le couchant, triste mais confiant, en quête d'une vie nouvelle.



Le pâtre aux deux lanières



PRÈS avoir perdu son ami le taureau tacheté^[1], le pâtre alla chercher de l'ouvrage dans les pays de l'Ouest. Un matin, il rencontra un seigneur qui lui demanda ce qu'il savait faire.

— Je ne sais que garder les troupeaux, mais cela, je le fais aussi bien que personne au monde.

— Tu es l'homme qu'il me faut. J'ai pour voisins trois géants. Toutes les bêtes qui passent sur leur terre, ils les gardent. Impossible de les leur reprendre. Tu comprends qu'il faut ouvrir l'œil.

— Entendu : je me porte caution que je ferai bonne garde.

Le lendemain, le pâtre conduisit son troupeau sur la lande. L'herbe y était rare. De l'autre côté du mur en pierres sèches, la pâture était verte et drue. D'un coup d'épaule il coucha par terre tout un pan de mur, fit passer cochons, génisses et taurillons par la brèche, et pour renforcer leur festin, il grimpa sur un arbre et le secoua à grandes secousses pour faire pleuvoir sur ses bêtes pommes vertes, jaunes et rouges.

Sur ce parut un géant qui lui dit, plutôt goguenard :

— Viens, ça ! Tu es bien gros pour une bouchée et tu es bien petit pour deux bouchées ; mais je saurai m'y prendre : viens tâter de mes dents froides.

— Ne fais pas le malin, riposta le jeune pâtre : il pourrait arriver que je descende trop tôt pour ton bien.

Sans répondre, le géant furieux entoura l'arbre de ses bras bronzés et le déracina.

— A moi ! courroie tachetée ! s'écria le pâtre en pensant à son ami.

A l'instant la courroie tachetée se déroula de sa taille, s'abattit en sifflant sur le géant. Elle lui ligota les bras et le serra si fort que les yeux lui sortaient de la tête.

— Grâce ! fit-il. Dis-moi ce que tu veux : si difficile que ce soit, je te le donnerai.

— Je veux une seule chose : l'épée qui est sous ton lit.

Et il suivit le géant entravé qui, à la porte du château, bientôt lui remit l'épée magique.

— Elle peut traverser le chêne le plus dur et le plus noueux.

— Je n'en vois pas de plus noueux ni de plus dur que toi, répliqua le garçon et, d'un seul coup de lame, il envoya l'horrible tête rouler à sept brasses de là.

Ce soir-là, à l'heure de la traite, les vaches eurent tant de lait qu'on ne savait où le mettre et deux tonneliers durent besogner pour fabriquer seaux et jattes.

Le lendemain, dans la direction du deuxième château, le pâtre abattit un nouveau pan de mur, poussa son troupeau sur l'herbe grasse et monta sur un gros prunier.

Dès que parut le deuxième géant, pourpre de colère :

— A moi ! courroie blanche ! s'écria le pâtre. Docile, la courroie blanche se déroula, ceignit les bras du géant et le serra à craquer. L'autre, fou de peur, promit tout au monde.

— Oh ! prête-moi seulement la vieille épée qui est sous ton lit, fit négligemment le petit.

Et quand il eut l'épée, encore plus tranchante et plus forte que l'autre, il lui fit voler la tête à quatorze brasses de là.

Ce soir-là, c'est quatre tonneliers qui durent besogner des heures pour faire assez de seaux pour tout le lait des vaches.

Le lendemain, le pâtre mena son troupeau droit au porche du troisième château. Le géant était plus énorme, plus affreux, plus redoutable et plus furieux que les deux autres. Dès qu'il l'aperçut, le pâtre s'écria :

— A moi ! les deux lanières, la blanche et la tachetée !

Et les deux lanières aussitôt de se dérouler, de s'abattre en sifflant sur les épaules du monstre et de l'étreindre à lui faire sortir les yeux des orbites !

— Épargne ma vie et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Oh ! prête-moi seulement la vieille épée qui rouille sous ton lit.

Dès qu'il l'eut en main, plus puissante encore que les deux autres, il fit voler l'horrible tête à vingt-et-une brasses de là.

Et les tonneliers passèrent la nuit à fabriquer jattes et seaux pour mettre tout le lait rapporté par les vaches.

Le seigneur était content et tranquille, car il avait maintenant à lui tout le domaine des géants. Mais il lui vint un nouveau souci. Approchait le temps où le dragon de feu, qui réapparaissait tous les sept ans, devait revenir. S'il ne trouvait pas sur la plage une vierge en offrande, il soulevait la mer, noyait toutes les pâtures d'alentour, bêtes et gens, et brûlait chaumières et châteaux.

Le grand jour arrivé, le pâtre demanda à son maître la permission d'aller sur la plage.

— Qu'irais-tu faire ? lui fut-il répondu. Il y aura tant de monde, de gentilshommes et de manants, de chars et de chevaux, que tu risquerais d'être foulé aux pieds.

Le pâtre ne dit mot, courut au château du premier géant, endossa un bel habit de seigneur, empoigna l'épée et se précipita sur la plage du dragon.

La monstrueuse bête, à peine sortie des flots, se dirigeait sur la vierge liée au poteau et qui était la fille du roi. Le jeune seigneur inconnu lui coupa le chemin, et la lutte acharnée dura jusqu'au soleil couché. Le dragon, tailladé comme vieux pourpoint, rentra dans la mer sanglante en hurlant qu'il reviendrait le lendemain.

Au château du deuxième géant, notre pâtre endossa nouvel appareil de guerre, empoigna l'épée plus tranchante que la première, et voyant que la princesse tournait vers lui des yeux plus horrifiés encore, il chargea le dragon avec une force rafraîchie. Cette fois, le monstre, mal remis de ses blessures, se défendit mollement et dès midi, rompant le combat, et jetant par les naseaux du sang, de l'écume et des menaces,

il rentra dans la mer.

Plus joyeux et plus vif que jamais, le pâtre, vêtu de son vieux sarrau de bure, était rentré avant son maître qui lui conta l'exploit du seigneur inconnu. Notre garçon savait, je crois, l'histoire mieux que lui.

Le troisième jour, il s'équipa et s'arma, au château du dernier géant, avec l'épée la plus puissante. Il prit un destrier souple et fort. Mais, cette fois, le dragon reposé avait mis ses ailes. Il planait sur le guerrier et se laissait tomber sur lui. Devant cette menace, notre ami s'écria :

— A moi, mes fidèles lanières ! et il pensa au taurillon tacheté. Sur-le-champ, les deux lanières se dénouèrent, s'abattirent en sifflant sur les ailes et les pattes du monstre qu'elles immobilisèrent, et, d'un seul revers de la forte lame, la tête écumante et baveuse roula dans les flots ensanglantés.

De longues clameurs accueillirent l'exploit. On entoura le héros ; on voulait le retenir ; mais il fit cabrer son blanc palefroi pour s'ouvrir un chemin. La princesse déliée courait à lui : au moment où il allait piquer des deux, elle saisit un éperon et réussit à lui arracher sa chaussure.

Rentrant au palais de son père, elle déclara qu'elle n'épouserait que l'homme à qui appartenait le soulier qu'elle rapportait.

Le pâtre, en sabots, était déjà assis au coin de l'âtre.

Le vœu de la princesse vola de bouche en bouche. Fils de rois et de gentilshommes essayèrent à qui mieux mieux le court soulier de guerre. Les uns se coupèrent les orteils, les autres s'entamèrent le talon ; mais rien n'y fit : impossible de chausser le soulier.

Désespérée, la princesse décida de le faire essayer par gens de tout rang : des soldats le portaient de demeure en demeure. On arriva chez le maître du pâtre. Tous les hommes en vain tendirent leur pied. Lui restait sur un escabeau au coin du feu. Il fut le dernier à qui l'on offrit le soulier. — Allons ! ton pied. — Et le soulier lui allait comme un gant.

On voulait l'entraîner. — Attendez que je m'habille. Il leur glissa des mains, courut chez les géants, ouvrit le coffre aux parures et se revêtit du plus beau vêtement. Il était comme un prince. La fille du roi lui donna sa main. La noce dura trois jours et trois nuits.

L'âme de la comtesse Kathleen



Il y a très, très longtemps, arrivèrent soudain, dans un des plus pauvres cantons de l'Irlande, deux étrangers, qui avaient l'air de venir de très loin et qui n'en parlaient pas moins la langue du pays à la perfection. Des boucles noires et luisantes sortaient de leur bonnet fourré, leurs yeux brillaient comme braise dans l'ombre et leurs amples vêtements étaient fastueux.

À l'hôtellerie qu'ils avaient choisie, ils vivaient discrets et retirés. On essaya de pénétrer le mystère qui les entourait. Les yeux étaient aux aguets, les langues marchaient, mais en vain. Tout ce qu'on put apprendre, tout ce que les deux marchands inconnus laissèrent voir par mégarde, ou permirent qu'on surprît par astuce, c'est que le soir, à la lueur de leur flambeau de cire, ils comptaient et recomptaient de gros tas d'or qu'ils remettaient ensuite dans des sacs. Avant de dormir, ils replaçaient les bourses de peau de chèvre en leur coffre de voyage.

Un beau jour, n'y tenant plus, leur hôtesse qui, en recevant leur écot, avait aperçu un peu de leur or, prit son courage à deux mains pour leur dire :

— Permettez, Messieurs les marchands. Jusqu'à ce jour, vous ne semblez trafiquer mie. Ce pays n'est guère votre affaire. La lande a plus de galets que le boulanger de galette. Les cochons sont noirs et maigres ; les paysans aussi efflanqués que bourses plates. Peut-être que vous êtes venus, non pour faire commerce, mais pour répandre ici vos bonnes œuvres. Alors, bon courage, car point vous ne chômez.

— Brave hôtesse, répondit l'aîné, dont la barbe de jais s'argentait de poils gris, nous commençons justement à nous dire que beaucoup de ces gens n'avaient pas grand'chose à se mettre sous la dent. Si seulement vous vouliez nous aider à séparer les pauvres honteux des

effrontés imposteurs, nous leur ouvririons volontiers notre escarcelle.

Dès le lendemain tout le bourg savait la nouvelle : en deux jours, elle avait fait le tour du canton. A la porte de l'hôtellerie parurent deux ou trois groupes qui se glissaient d'abord le long des murs, puis ce fut une longue file qui s'enhardit et s'élargit en foule. Un à un, de l'aube au soir, ils passaient dans la chambre des deux marchands.

Le premier quémandeur comprit, la gorge un peu serrée, qu'ils recrutaient des âmes pour le démon. Au contraire des sergents d'armes, ils ne prisait pas le client d'après sa haute taille ou sa bonne mine ; mais leur trébuchet secret pesait aussitôt les âmes. Les prix variaient. Pour celle des gens âgés, hommes ou femmes, ils ne donnaient que trente deniers d'or, pas une dîme de plus. Un truand de cinquante ans valait encore cinquante doublons ; même somme la matrone du même âge s'il lui restait face de beauté, mais le prix était double si elle n'avait sur les traits que laideur. Jeunes bacheliers et surtout gentes pucelles atteignaient les prix les plus élevés : les plus fraîches et les plus pures fleurs ne sont-elles pas les plus chères ?

Au château voisin vivait en ces temps-là une jeune fille noble, si simple avec tous que tous n'avaient qu'un nom pour elle, la Comtesse Kathleen. Ils l'idolâtraient, car elle était leur bonne dame et providence. Quand elle apprit le sombre négoce des deux trafiquants, qui profitaient de la misère des pauvres gens pour voler les âmes dans le sein d'Abraham, elle frappa dans ses mains pour appeler son intendant.

— Patrice, lui dit-elle, combien y a-t-il de pièces d'or en mes coffres ?

— Cent milles, Madame.

— Et combien de bijoux ?

— Je n'en sais pas le nombre, Madame ; mais ils valent réunis tout autant que votre or.

— Et quelle est la valeur des terres, des tourbières, des forêts et des châteaux ?

— Doublez, Madame, la valeur des deux autres lots.

— Bon. Vends-nous, Patrice, tout ce qui n'est pas l'or, et apporte au plus court la somme ainsi trouvée. Je ne veux garder que ce manoir, la ferme et la lande attenante.

Trois jours s'étaient à peine écoulés, que Patrice avait exécuté les ordres de la Comtesse Kathleen, et qu'il se mit en devoir de distribuer toute cette richesse aux pauvres suivant leurs besoins, qu'elle connaissait bien.

Du même coup baissa la clientèle des deux mécréants, tapis dans l'angle de leur chambre comme deux araignées impies. Bientôt plus une seule moucherolle d'âme ne vint se prendre dans leur toile. Ce qui ne fit point l'affaire du Mauvais qui les avait à sa solde.

Ayant soudoyé un des valets du manoir, ils y pénétrèrent sur le coup de minuit et raflèrent tout ce qui restait aux coffres de la noble dame. Si Kathleen avait pu faire le signe de la croix, nul doute qu'elle ne les eût mis en fuite. Mais les astucieux suppôts de Lucifer, quand ils l'avaient surprise, avaient lié ses bras à son corps et elle fut impuissante à empêcher sa ruine, autrement dit, la perte de tout son peuple. Ses beaux yeux pers fixaient le méfait démoniaque, et restaient agrandis d'horreur et tout secs : en dedans coulaient ses pleurs pour les âmes en péril.

Elle savait que le roi des terres de l'ouest, avisé par elle, avait envoyé six vaisseaux pleins de gruau d'avoine pour sauver la province de la disette et de la mort. Mais les vents étaient contraires et la flotte qui apportait le salut ne pourrait atterrir avant douze longs jours. Comment éviter que, d'ici là, Satan l'insatiable s'engraissât des bonnes et braves âmes irlandaises, nées pour un autre sort ? Deux jours et deux nuits elle passa dans le deuil, usant ses beaux yeux à pleurer, meurtrissant la pulpe liliale de sa poitrine et cassant de désespoir les rais de soleil doré qui faisaient sa chevelure.

Elle alla trouver les trafiquants d'âmes.

— Vous achetez des âmes ?

— Oui, quelques-unes encore, malgré vos efforts, sainte aux yeux d'aigue-marine.

— Je viens vous proposer un marché.

— Nous écoutons : parlez.

— J'ai une âme à vendre, mais, Dieu la voulant, sa valeur est grande.

— Que nous importe, si elle est précieuse aux yeux de notre maître ! L'âme est un diamant qui vaut par la pureté de son eau. Laquelle est-ce ?

— C'est la mienne.

Les deux émissaires ne purent réprimer un mouvement de joie. Leurs griffes se crispèrent sous leurs gants de cuir ; leurs yeux brasillèrent : l'âme transparente, limpide comme eau de roche, de la vierge charitable était pour eux une acquisition sans prix.

— Belle dame, et combien en demandez-vous ?

— Cent cinquante mille ducats.

— Conclu ! dirent vite les trafiquants et ils tendirent à Kathleen un vélin scellé de cire noire. Elle le signa d'une main frissonnante. Ils lui comptèrent la somme.

Aussitôt rentrée, elle tendit l'argent à l'intendant.

— Tiens, Patrice, cours vite distribuer aux paysans, en commençant par les plus besogneux. Avec cela ils pourront attendre les dix jours qui restent avant l'arrivée des bateaux du roi. Ainsi, pas une de leurs âmes ne sera livrée au démon.

Alors elle s'enferma dans sa chambre en donnant l'ordre que personne ne vînt la déranger. Au bout de trois jours on entra chez elle, pour n'y plus trouver que son corps raide et froid : elle était morte de douleur.

La vente de cette âme d'une si pure et si parfaite charité, le Seigneur l'annula, car Lui, qui sonde les reins et les consciences, savait que la Comtesse Kathleen n'y avait consenti que pour assurer le salut de centaines et de centaines d'autres âmes.



Aristote et les trois fils du fermier



L y avait une fois trois villageois qui étaient très malins, mais qui se trompaient encore. Alors, ils allèrent trouver le maître de toute science, Aristote.

Ils lui demandèrent s'il avait besoin de trois aides.

— Voire, dit le maître, cela dépend de ce que vous savez faire.

— Moi, je suis boucher, fit le premier.

— Moi, menuisier, fit le deuxième.

— Moi, conteur d'histoires et de légendes, fit le troisième.

— J'ai justement besoin de vous : allez souper et dormir, et nous verrons demain.

Le lendemain matin, il dit au boucher de tuer un bœuf. Une heure après, Aristote le retrouve s'affairant à ôter et à remettre ses vêtements sans se soucier de faire sa besogne.

— Je vais te dire. J'ai une chemise à mon père et une à ma mère. Je voudrais mettre sur ma peau la chemise de celui des deux qui est le plus proche de moi, mais je ne sais lequel.

Le maître lui dit :

— Tu es un homme. Alors il y a deux tiers de ton père en toi et un tiers de ta mère. Si tu étais une femme, ce serait l'inverse. Mets donc en premier la chemise de ton père.

C'était tout ce que notre compère voulait savoir : en trois minutes, le

bœuf était abattu et troussé pour la table.

Au second garçon, Aristote commanda de couper à la hache l'arbre de la cour. Le menuisier prit la hache, mais il la levait si peu qu'elle effleurait à peine l'écorce.

— Qu'est-ce qui t'empêche de frapper comme il faut ?

— Si je lève ma main trop haut, j'ai peur de lancer ma hache au ciel. Si j'abaisse trop la hache, j'ai peur qu'elle n'aille au fond de la terre. Je voudrais savoir lequel des deux est le plus près.

— Aucun des deux, tu es en leur milieu.

Satisfait, le bûcheron abattit l'arbre en un tour de main.

Le soir venu, Aristote dit au troisième :

— Eh bien ! que ne commences-tu à nous conter un conte ?

— Je ne demande pas mieux, mais je ne sais jamais qui, du maître de la maison ou de moi-même, doit commencer, en toute justice.

— Voici la règle, dit Aristote. Dans toute maison où le maître se montre faible, sombre et morose, c'est l'étranger qui a le droit de commencer. Dans toute maison où le maître se montre fort, d'humeur claire et causante, garde-toi de lui couper la parole.

L'histoire ne dit pas qui, d'Aristote ou du troisième compère, prit le premier la parole.

Avant l'aube, Aristote, que la présence des trois compères empêchait de dormir, dit à son fils d'aller s'assurer s'ils étaient dans leur lit. Au bout d'un instant, le fils dit que le trio, avide de science nouvelle, avait déguerpi.

— Ah ! ils font fi de ma science, dit le maître, mets-toi donc à leurs trousses et rapporte-moi leur tête.

Le fils enfourcha le meilleur étalon et ne tarda pas à les rattraper. Quand les rusés l'aperçurent, ils se mirent à se battre au beau milieu de la route.

— Qu'avez-vous à vous battre, vous qui êtes des frères ?

— Justement : nous nous battons pour l'héritage de notre père.

- Qu'est-ce donc ?
- Un arbre.
- Que t'en a-t-il laissé, à toi ? fit-il au premier.
- Tout ce qui est sous la terre et tout ce qui est sur la terre.
- Et à toi ? fit-il au deuxième.
- Il m'a laissé tout ce qui est courbe et tout ce qui est droit.
- Et à toi ? fit-il au troisième.
- Il m'en a laissé tout ce qui est vert et tout ce qui est sec.
- Je ne sais pas à qui l'arbre doit revenir, dit le fils très embarrassé. Mais, j'y pense : qui de vous est le plus vieux ?
- Là-dessus, répondit le premier, tout ce que je puis te dire, c'est que mon père m'a acheté plein un bateau de rasoirs et je les ai tous usés jusqu'au dos à me raser.
- Certes, elles sont rudes, tes joues. Et toi, quel âge as-tu ?
- Là-dessus, répondit le deuxième, tout ce que je peux te dire, c'est que mon père m'a donné plein un bateau de grandes et de petites aiguilles et je les ai toutes usées à raccommoder mes chausses.
- Certes, elle est dure l'étoffe de tes chausses. Et toi, quel âge as-tu ?
- Là-dessus, répondit le troisième, tout ce que je puis dire, c'est que mon père m'a donné plein un bateau de cuillères et de couteaux et je les ai tous usés à manger mes repas.
- Je ne sais vraiment pas à qui de vous revient l'héritage, reprit le fils de plus en plus embarrassé. Mais, j'y pense, quel est de vous trois le plus vite à la course ?

Le premier répond :

— Le jour le plus venteux d'un ciel de mars, jette du haut d'une tour un sac de plumes : je les remettrai toutes à leur place avant qu'elles aient touché terre.

Le deuxième répondit :

— Amène-moi le cheval le plus rapide au monde, et je le ferrerai entre le moment où il lève et celui où il pose son sabot.

Le troisième répondit :

— Une matinée de printemps, mets-moi un lièvre dans la lande la plus vaste que tu puisses trouver, et je te l'attraperai en un clin d'œil.

Plus perplexe que jamais le fils d'Aristote baissa la tête.

— Décidément, conclut-il, je ne puis rien décider du tout, quant à votre héritage. Attendez-moi là. Je vais aller consulter mon père, qui sait tout. Il m'avait dit de vous couper la tête, mais avant il faut que la question soit résolue.

L'histoire ne dit pas quelle fut la réponse du maître, mais il est probable que les trois compères courent encore.



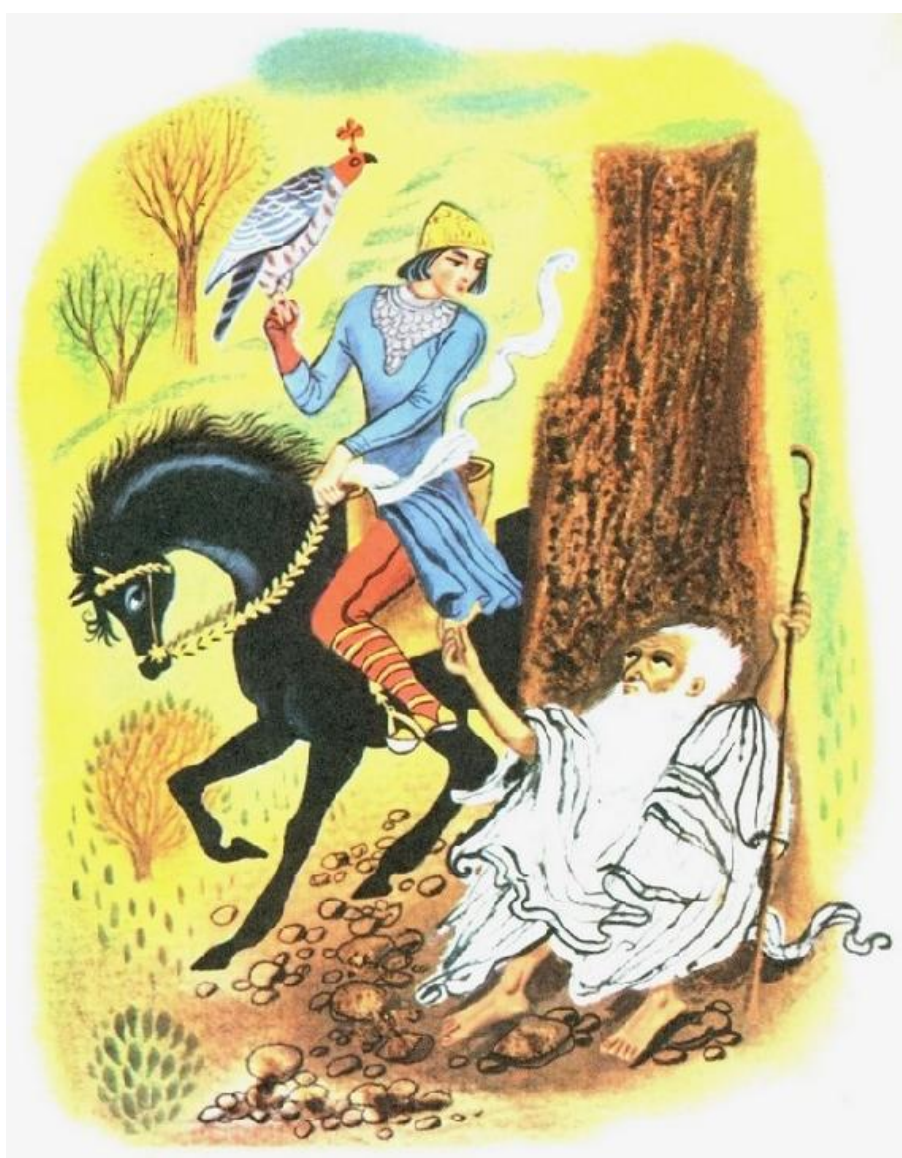
Le roi du désert noir

Sur le poing mon faucon,
Mon chien sur mes talons...



N beau matin sortit sur son cheval noir le fils unique du roi de Connacht. Il était d'humeur indépendante et volontaire, un vrai sauvageon.

A la hauteur d'un buisson, accroché au flanc de la vallée, il croisa un vieillard grisonnant qui leva la main et dit :



— Fils de roi, je voudrais voir si tu sais jouer aussi bien que chanter.

Pensant avoir affaire à un vieux toqué, le jeune prince mit pied à terre et jeta la bride sur une branche d'aubépine.

— Qu'allons-nous jouer ? fit le vieux en tirant ses cartes.

— Tout ce que tu voudras.

— Bon. Si je gagne, il faudra que tu fasses tout ce que je te demanderai. Si tu gagnes, il faudra que je fasse tout ce que tu me

demanderas.

— Ça va, entendu.

Le fils du roi gagna la partie.

— Que désires-tu que je fasse pour toi, fils de roi ?

— Je ne crois pas que tu puisses faire grand'chose.

— Dis toujours. Je n'ai jamais perdu sans payer mon gage.

— Ote la tête de ma marâtre et à la place, mets-lui une tête de chèvre.

— Je ferai cela pour toi, dit le vieillard grisonnant.

Le jeune prince continua d'errer sur la lande, chantant et fredonnant. En rentrant au château, il n'entendit partout que rires étouffés et gémissements. Un sorcier était venu qui avait mué la tête de la reine en tête de chèvre.

— Par ma main, s'écria le jeune prince, j'aurais bien voulu être là : il aurait eu affaire à moi !

Le roi, fort chagrin, envoya quérir le druide aveugle, son conseiller, qui avoua que sa sagesse était en défaut.

Le prince ne broncha mie, et le lendemain, tout fredonnant :

Sur le poing mon faucon,
Mon chien sur mes talons...

Il sortit à son habitude sur son beau cheval noir.

A la hauteur du buisson, accroché au penchant de la combe, il retrouva le vieillard grisonnant, qui lui proposa une deuxième partie, aux mêmes conditions.

— Ça va, dit le jeune prince ; entendu !

Cette fois, le vieillard grisonnant gagna la partie. Quand l'autre lui demanda quel était le gage imposé :

— Je suis le roi du Désert noir. D'ici un an et un jour tu devras découvrir ma demeure royale ; sinon, c'est moi qui t'irai trouver et tu perdras la vie.

Le jeune prince rentra sur son cheval noir, mais cette fois sans chanter.

Le roi remarqua sa tristesse. Il était affligé de l'accident survenu à la reine : il le fut sept fois plus de la tristesse de son fils. Ce que voyant, le prince lui raconta toute son aventure. Le druide aveugle, consulté, ne sut pas dire où demeurait le roi du Désert noir.

Au bout de la semaine, la reine reprit sa tête naturelle. On eut la faiblesse de lui dire de quel magicien elle avait été victime. Elle entra dans une violente colère contre son beau-fils et lui donna ce doux congé :

— Ne reviens jamais, mort ou vif !

Le lundi matin, le jeune prince dit adieu à son père, boucla sur son dos son sac de voyage, enfourcha son beau cheval noir et partit

Sur le poing mon faucon,
Mon chien sur mes talons...

mais il n'avait plus les mêmes fredons sur les lèvres.

La nuit tombée, ne trouvant aucun toit à la ronde, il avisa un bois à main gauche et s'assit au pied d'un gros chêne. Il ouvrait son sac à provisions, quand il vit un grand aigle s'abattre à côté de lui.

— Ton père, ô fils de roi, est mon ami. Il m'a dit ta quête et ton angoisse. Faisons marché. Donne-moi ton cheval pour nourrir mes quatre aiglons qui ont faim et moi, je te porterai plus loin que ne l'aurait fait ton cheval, et peut-être vers celui que tu cherches.

— J'ai gros cœur de me séparer de mon beau cheval noir ! Mais, comme c'est pour tes petits affamés, je le fais volontiers.

— Cela vient d'un bon cœur. Je te retrouverai demain matin au point du jour.

Il ouvrit toutes larges ses serres immenses, les referma sur les lombes du cheval et l'emporta, les quatre pattes pendantes, comme il eût fait d'un agneau.

Le lendemain, l'œil du soleil affleurait à peine à la barrière des monts que, dans un grand bruit d'ailes, l'aigle atterrit, disant :

— Nous avons beaucoup d'air à boire aujourd'hui : endosse ton sac et

saute sur mon dos.

— Hélas ! il va falloir me séparer de mon chien et de mon faucon !

— Ne te fais pas de chagrin : ils seront ici à t'attendre quand tu reviendras.

Il sauta sur le dos emplumé et les voilà volant au-dessus des combes et des collines, des bois et des lacs ; puis on se lança sur la mer sans rivage. Au déclin du jour, l'aigle prit terre au milieu d'un vaste désert.

— Suis la piste à main droite ; elle te mènera à la maison d'un ami. Au revoir : je retourne donner à manger à mes aiglons.

Le prince, heureux de se dégourdir les jambes, vit bientôt une maison grandir dans la pénombre. Il entra. Un vieillard grisonnant était au coin du feu. Il se leva et dit :

— Mille bienvenues à toi, fils du roi de Connacht.

— Salut, vieillard, qu'on me dit être ami des miens. Je ne te connais pas.

— Moi, j'ai connu ton grand-père : viens souper.

— Ce n'est pas de refus.

Le vieillard frappa dans ses mains. Deux serviteurs apportèrent des viandes variées et force pain devant le prince affamé. Quand il eut mangé son content :

— Je sais qui tu cherches, dit le vieux. Va dormir. Je vais parcourir mes parchemins et méditer, pour voir si je puis t'aider à trouver le roi du Désert noir.

On conduisit à sa chambre le prince qui dormit à poings fermés.

Le lendemain matin, le vieillard lui dit :

— Lève-toi vite : il te faut faire deux cents lieues avant midi.

— Je suis assez bon cavalier ; mais je ne pourrai les faire.

— Je te donnerai le cheval qu'il faudra.

Il lui fit amener un bidet blanc qui ne payait pas de mine, en lui disant de lui laisser la bride sur le cou.

— Quand il s'arrêtera, regarde en l'air : tu verras trois cygnes blancs comme neige. Ce sont les trois filles du roi du Désert noir. L'un d'eux au bec tiendra une serviette verte. Aucun autre être au monde ne peut te conduire à la demeure que tu cherches. En prenant terre sur les bords du lac, les cygnes se mueront en jeunes filles, qui iront jouer et danser dans l'eau. Ne perds pas de vue la serviette verte, laissée à terre. Prends-la et va te cacher derrière un buisson. Quand les jouvencelles sortiront de l'eau, deux, redevenues cygnes, prendront leur vol. La troisième, affairée à chercher la serviette, dira : « Je ferai tout au monde pour celui qui m'apportera ma serviette. » Parais alors et dis-lui que tu souhaites une seule chose, qu'elle te conduise, toi, fils d'un roi puissant, à la maison de son père.

Tout arriva comme l'avait prédit le vieillard. Quand le jeune prince eut tendu la serviette à la baigneuse et lui eut dit son vœu, elle lui demanda rougissante :

— Es-tu sûr que tu ne désires de moi rien d'autre ?

— Bien sûr, répondit le jeune homme.

— Alors je te montrerai la demeure que tu cherches ; mais, sur ton âme, ne dis jamais à mon père que c'est moi qui te l'ai indiquée. Après de lui, fais semblant d'avoir un grand pouvoir magique et je serai une bonne amie pour toi.

— Je ferai comme tu veux.

Alors, déjà muée en cygne, elle dit :

— Saute sur mon dos et serre-moi bien fort !

Elle battit des ailes, comme de joie, et les voilà partis dans la lumière par-dessus monts et vallées, tourbières rouges et vertes campagnes. A l'instant où le soleil allait se poser sur l'horizon, elle se posa elle-même sur l'herbe, et dit :

— Vois-tu là-bas une vaste demeure ? C'est là que vit mon père. Bonne chance. Quand tu te sentiras en danger, garde confiance : je serai à tes côtés.

Introduit dans la demeure, qui trouva-t-il assis sur un trône d'or ? Le vieillard grisonnant qui l'avait défié aux cartes.

— Je vois, fils du roi, que tu m'as trouvé en temps voulu. Depuis quand as-tu quitté la maison de ton père ?

— Depuis ce matin. En sortant du lit, j'ai aperçu un arc-en-ciel, j'ai sauté dessus, j'ai grimpé jusqu'à son sommet ; après, je n'ai plus eu qu'à me laisser glisser sur l'autre courbure, jusqu'à ta demeure.

— Par ma main, c'est là un beau tour d'adresse.

— Si je voulais, j'en ferais de plus merveilleux.

— Nous verrons, dit le roi du Désert noir. Il te reste trois épreuves à tenter. Si tu réussis, tu auras à prendre épouse parmi mes trois filles. Si tu échoues, tu perdras la vie, ainsi que bon nombre de jouvenceaux avant toi.

— Parle, dit le prince sans sourciller.

— En ma demeure, on ne mange et ne boit qu'une fois par semaine, et notre repas a eu lieu ce matin avant ton réveil.

— Cela m'est égal : je puis jeûner un mois de suite.

— Bon, dit le roi ; et, sans doute, tu peux rester aussi longtemps sans dormir ?

— Le plus facilement du monde.

— Viens donc que je te montre ton lit.

Il le conduisit au pied d'un grand arbre fourchu.

— Monte là-haut, dans la fourche, et sois prêt au lever du soleil.

Ainsi fit le prince. Dès que le vieux roi se fut endormi, la jeune fille vint chercher le jouvenceau, l'emmena dans une belle chambre couverte de peaux de bêtes, où l'on pouvait magnifiquement dormir. Dès qu'au premier chant du coq le vieux roi se frotta les yeux, elle ramena le prince sur la fourche de son arbre.

— Lève-toi, lui dit le vieillard au lever du soleil, et viens que je te montre ta tâche d'aujourd'hui.

Il le conduisit au bord d'un lac devant un vieux château.

— Démolis ce château et jettes-en toutes les pierres au lac, avant le coucher du soleil.

Le jeune prince se mit à l'ouvrage ; mais les pierres, serrées et scellées par le temps, ne faisaient qu'une seule pierre. Il s'assit sous la noire

poterne, la tête entre ses deux poings pour réfléchir. Une fraîche petite main bientôt vint lui relever le front, et la douce voix de son amie demanda :

— Quelle est la cause de ton chagrin ?

Et le jeune homme lui dit son épreuve.

— Qu'à cela ne tienne ! Répare d'abord tes forces et nous ferons la chose ensemble.

Elle avait apporté pain qui fleurait bon, bœuf saignant et vin capiteux. De sa baguette, elle toucha le vieux château qui, du coup s'écroula en miettes et, à eux deux, ce ne fut plus qu'un jeu de tout jeter au lac.

— Surtout, fit-elle avant de disparaître, ne dis pas à mon père que c'est moi qui suis venue t'aider.

Au coucher du soleil, le vieux roi s'approcha :

— Je vois que tu as accompli la tâche du jour.

— Oui, répondit le prince, qui disait vrai : sans la moindre difficulté, avec le plus vif plaisir.

Le vieux roi conçut une haute idée de son pouvoir magique.

— S'il en est ainsi, ajouta-t-il, ton travail de demain sera de tirer du lac toutes les pierres, sans en excepter une, et de reconstruire le château tel qu'il était. En attendant, va dormir sur la fourche de ton arbre.

Il l'y conduisit, lui donnant rendez-vous au lever du soleil.

Dès qu'il eut tourné les talons, la jeune fille arriva, conduisit le prince à la chambre de la veille et l'y garda jusqu'à la fine pointe de l'aube, où elle le reposa sur sa fourche.

— Il est temps de te mettre à l'ouvrage ! lui cria le vieux roi, dès que le soleil eut paru.

— Oh ! fit le prince, en s'étirant comme un qui a dormi tout son content, rien ne me presse, puisque je sais au juste tout ce que j'ai à faire, à une pierre près.

Sans hâte, il se rendit au bord du lac. L'eau en était si profonde et si noire, qu'il s'assit, la tête entre les deux poings, la fixant de ses yeux

inquiets. Il sentit bientôt deux fraîches petites mains qui se glissaient sur ses paupières, et la voix de Blanche-Épaule (il savait maintenant le nom de son amie) tinta légère à ses oreilles :

— Quelle est la cause de ton chagrin ?

Le jeune homme lui dit son épreuve.

— Qu'à cela ne tienne ! Répare d'abord tes forces et nous ferons la chose ensemble.

Elle avait apporté pain qui fleurait bon, bœuf saignant et vin capiteux. De sa baguette, elle toucha l'eau noire qui bouillonna et revomit toutes les pierres du château, sans en excepter une seule. Ensuite, à eux deux, ce ne fut plus qu'un jeu de reconstruire le vieux château.

Quand le roi le retrouva debout, le soir, il dit :

— Je vois que tu as fait l'ouvrage de la journée.

— Oui, répondit l'autre négligemment : avec la plus grande aisance et le plus vif plaisir.

Le vieux roi se dit qu'il avait un pouvoir magique supérieur au sien. Il le reconduisit à son arbre. Quand il eut tourné les talons, Blanche-Épaule enleva le prince comme les deux autres nuits et le ramena en temps voulu. Au soleil levant, le vieux roi survint et dit :

— Viens que je te montre ce que tu auras à faire aujourd'hui. Voici fontaine de vingt pieds de tour, de cent pieds de profondeur. L'armée de l'enfer est au fond à garder l'anneau de ma grand-mère. C'est cet anneau que je veux.

Le prince, pensif, tourna autour de la fontaine. Au troisième jour, il trouva Blanche-Épaule et lui dit quelle était l'épreuve.

— C'est la dernière et la plus rude, même pour moi. Mais il s'agit de sauver ta tête. Feraï ce que pourrai. Répare d'abord tes forces.

Pendant que le jeune homme buvait et mangeait bœuf saignant, vin capiteux et pain frais, son amie se changea en noir plongeon et disparut au fond de la fontaine. Au bout de plusieurs instants qui parurent bien longs à son ami, il vit sortir des eaux tourmentées une fumée, des éclairs et à la fin entendit l'explosion d'un tonnerre, qui gonfla et sépara en deux murailles blanchissantes les eaux de la fontaine. Au milieu s'avancait Blanche-Épaule, qui tendait l'anneau

d'or à son ami.

— Avec les puissances de l'enfer, la lutte a été rude. J'ai le petit doigt brisé. Mais la bataille est gagnée et ta vie est sauvée. Quand viendra mon père, garde-toi de lui donner l'anneau. Maintenant, c'est à toi de commander. Enjoins-lui de tenir sa parole et de te donner une de ses filles. Il te mènera la choisir. Nous serons toutes les trois dans une chambre. La porte a un guichet au milieu. Nous y passerons chacune notre main droite. Tu saisisiras la main au petit doigt brisé. Ce que voyant, mon père nous unira.

— Tu es la veine et l'amour de mon cœur, Blanche-Épaulé.

Le soir, le vieux roi vint s'informer si le jeune homme avait trouvé l'anneau.

— Assurément. J'ai bien soutenu méchante petite bataille avec une poignée de démons ; mais j'en aurais vaincu sept fois plus. Ne sais-tu pas que je suis homme du Connacht ?

— Donne-moi l'anneau, demanda le vieux roi.

— En deux mots comme en quatre, je ne te le donnerai point. C'est à toi de me donner la femme que tu m'as promise.

— Soit ! dit le roi, et il le fit entrer dans sa demeure. Tout se passa comme avait prédit Blanche-Épaulé.

— Voici ta fille, dit le prince, en montrant au vieux roi la main au petit doigt blessé, et maintenant donne-moi sa dot.

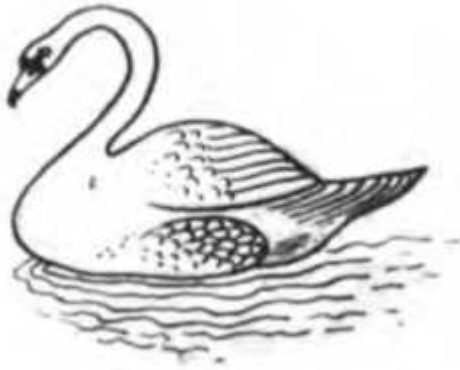
— Il n'a jamais été question de dot entre nous, que je sache ! Tout ce que vous aurez, c'est un poney brun rapide, pour vous emmener le plus vite possible hors de ma vue. Et que je ne vous revoie plus, morts ou vifs, au grand jamais ! En selle et prenez le large !

Ils ne demandaient pas mieux.

En trois heures, le poney brun les amena au coin du bois où le prince, encore triste, avait laissé son cheval à l'aigle, son chien et son faucon à l'air du temps. L'aigle fut aussi généreux que l'air du temps, car le jeune prince retrouva les trois êtres qu'il aimait beaucoup ; mais moins que le quatrième qu'il amenait en croupe.

Ainsi entouré, le jeune prince aventureux et volontaire rentra chez le roi son père en chantant :

Sur le poing mon faucon,
Mon chien sur mes talons,
Ma femme à mon arçon !



L'histoire de Libane la sirène



U temps jadis, le roi de Munster avait deux fils, Ecca et Rib. Ecca était agité, indiscipliné et ne plaisait guère au roi. Rib avait plus de tranquillité et de douceur, mais était faible de caractère. Ecca s'ouvrit à lui de son projet d'aller au loin conquérir des terres où il serait son maître. Rib essaya de lui faire prendre patience, mais en vain.

Ecca, poussé surnoisement par sa marâtre Emère, dont la montagne de Tipperary a gardé le nom, fit au roi son père une grave injure et dut, sur-le-champ, quitter le royaume avec tous ses gens et ses dépendants : sa marâtre et son frère le suivirent. Ils étaient mille hommes, sans compter les femmes et les enfants : ils tournèrent leur face vers le Nord.

Au bout de quelques journées de marche, leurs druides leur dirent qu'ils n'étaient point destinés à s'établir dans le même canton et, qu'arrivés au Col des Deux Piliers, ils auraient à se séparer.

Rib et ses gens se dirigèrent vers l'Ouest et poussèrent droit devant eux jusqu'à la plaine d'Arbthenn. Aussitôt une puissante source en jaillit, qui submergea les terres et les noya tous, formant un lac qui, au jour d'aujourd'hui, s'appelle encore Lac Rib.

Ecca et ses gens poursuivirent leur voyage vers le Nord. Lentement ils parvinrent à Bruga, sur les bords de la Boyne. Ils auraient bien voulu se reposer en la demeure de Mac Indoc. Mais ils n'eurent pas plus tôt fait halte, qu'un grand guerrier sortit du palais et leur donna l'ordre de déguerpir. Sourds à ces paroles, recrues de fatigue, ils plantèrent leurs tentes en vue même du palais. Courroucé de voir ses ordres méprisés, Angus, pendant la nuit, fit tuer tous leurs chevaux.

Le lendemain, il s'avança vers eux et leur dit :

— Hommes du Sud, j'ai cette nuit égorgé vos chevaux. Si vous ne partez pas d'ici aujourd'hui même, j'égorgerai la nuit prochaine toute votre bande.

Ecce lui répondit :

— Angus, tu nous as causé un tort immense : et comment veux-tu que nous partions, maintenant que nous sommes sans chevaux ?

Alors Angus leur amena un cheval gigantesque, tout harnaché, sur lequel ils purent mettre tout leur bagage. Quand il les vit prêts à partir, il ajouta :

— Ayez soin de tenir ce coursier toujours en mouvement : si jamais vous le laissez s'arrêter une seconde, il sera la cause de votre mort.

Ils repartirent donc un jour d'automne et marchèrent sans s'arrêter, qu'ils n'aient atteint la Plaine du Bosquet Gris, où ils voulaient s'installer. Ils entourèrent le cheval géant pour le débarrasser de leur bagage et tous de s'affairer au point d'oublier les paroles d'Angus. Le coursier s'arrêta et à l'instant même, une source magique entre ses pattes se prit à jaillir.

Ecce, comprenant le danger, fit aussitôt bâtir une tour ronde tout autour et il chargea une femme prudente de veiller sur la source, et de n'ouvrir la porte bien scellée que quand les gens de sa demeure, qu'il élèverait tout près de là, viendraient chercher de l'eau.

Le roi d'Ulster, rameau de la Branche Rouge, accourut pour chasser Ecce de ses terres ; mais Ecce l'emporta sur lui et resta maître de la moitié du royaume. Ses gens et lui purent ainsi rester sur la Plaine du Bosquet Gris.

Or, Ecce avait deux filles, Arie et Libane. Arie avait pour mari un homme simplet, un innocent du nom de Curnam.

Un beau jour, il alla de tous côtés, chantant chanson nouvelle :

Arrivez, accourez, bûcherons et guerriers !
En vitesse, abattez chênes et châtaigniers !
Je vois la Source irrésistiblement s'épandre
Et submerger le Chef et ses puissants héros.
Las ! je ne puis sauver mon épouse si tendre !
Mais Libane, sa sœur, saura fendre les flots.
Parcourir l'océan aux mystiques rivages
Et dans l'ancre vitreux vivre pendant des âges,

Toujours femme et pourtant poisson.
Belle sirène et beau saumon !

Des jours et des jours, il chanta sa chanson d'alarme : mais personne ne prêta l'oreille aux fredons de l'innocent.

Et tôt après, il arriva que la femme, qui était la geôlière de la Source, oublia sa prudence et laissa la porte sans la resceller. Alors le mauvais charme fut libre d'opérer. L'eau bouillonna, grossit, déborda, partout se répandit, noyant tout sur son passage. Ecce, sa famille et tous ses gens furent submergés. Seuls échappèrent Libane et Curnam l'innocent. L'eau forma l'immense lac Neagn, qui s'ouvrit couloir jusqu'à la mer. Sur ses bords, Libane et Curnam enterrèrent Arie et lui élevèrent un monticule funéraire, encore aujourd'hui appelé Cairn-Arie. Curnam se coucha sur les pierres du *cairn* et, du chagrin d'avoir perdu sa femme, se laissa mourir. De là le Cairn-Curnam que vous voyez tout près.

Après avoir rendu à sa sœur les derniers devoirs, Libane plongea dans l'eau avec son petit chien favori. Elle atteignit une grotte merveilleuse à sec au fond du lac et elle y resta toute une année. Elle allait y périr d'ennui, quand elle aperçut un saumon tacheté qui s'ébattait au seuil de sa caverne. Elle fit alors cette prière :

— O Seigneur ! accorde-moi d'être un saumon, que je puisse avoir des compagnons et, avec eux, m'ébattre dans la mer transparente ! ô Seigneur !

Elle prit aussitôt la forme d'un saumon ; mais comme le nom du Seigneur était encore sur ses lèvres, son visage resta celui d'une femme en prière, son visage et sa gorge. Son petit chien favori fut mué en loutre, nageant et jouant autour d'elle, et toujours aux petits soins pour elle.

Ainsi Libane, pendant trois cents ans, vécut en se jouant dans toutes les mers qui baignent l'Ulster, depuis les jours du roi Ecce jusqu'aux jours du roi Comgal. Une fois, ce grand chef envoya son conseiller Béoc à Rome pour consulter Grégoire, — le pape Grégoire — sur matières d'importance. Le troisième jour de leur navigation, Béoc et ses matelots entendirent s'élever de la mer un doux chant angélique. Se penchant sur les lisses du navire, Béoc demanda qui chantait si suave chanson.

Libane répondit :

— Je suis Libane, la fille d'Ecce, l'ancien roi d'Ulster, pays d'où tu

viens. Et c'est moi qui te salue de mon chant.

— Comment te trouves-tu là ? demanda Béoc.

— Vois ! c'est la trois centième année que je vis sous les flots. Je viens prendre avec toi rendez-vous. Va ton chemin, accomplis ta mission, mais reviens jour pour jour, dans un an, à la bouche de la rivière Allarba. Avises-en ton roi, apporte tes filets et tu me tireras des eaux mi-douces mi-amères.

— Je t'accorderai volontiers cette faveur, répondit Béoc ; mais pas sans que tu me promettes récompense.

— Soit, répondit Libane ; quel guerdon voudrais-tu ?

— Je voudrais, répondit Béoc, ému de ce miracle et touché de sa beauté, que tu acceptes d'être enterrée avec moi, dans la même tombe, en mon propre monastère.

— Je te l'accorde de grand cœur, dit Libane.

Béoc fit le voyage de Rome. A son retour, il confia l'histoire de la sirène au roi Comgal et aux saints du monastère de Bangor.

L'année révolue, ils allèrent en barque à la bouche de l'Allarba. Libane fut prise au filet de Fergus ; sa tête et ses épaules étaient celles d'une jeune fille et son corps, celui d'un saumon.

On l'amena au rivage dans une barque mi-remplie d'eau, où elle continua d'évoluer, heureuse et gracieuse. Nombreux furent ceux qui vinrent voir la merveille. Et parmi eux survint un jeune chef de clan, drapé d'un manteau de pourpre. Libane suivait des yeux le moindre de ses mouvements. Ce que remarquant, le jeune chef lui dit :

— Désires-tu ce manteau ? Si oui, je te l'offre de bon cœur.

— Non, vraiment, merci, répondit Libane. Mais il me rappelle mon père Ecça. Le jour où la Source le noya, il portait un manteau de pourpre comme le tien. Pour ta courtoisie et ta gentillesse, puisse le bon sort te suivre en tous lieux, toi et celui qui viendra après toi.

La loutre, qui avait été son petit chien favori, l'avait suivie dans la barque mi-remplie d'eau et continuait de la servir et de la distraire. Un grand soldat brûlé par le hâle, s'amusa, le traître, à tuer la petite loutre. Libane en conçut grand chagrin et prédit que la gloire militaire de son clan serait souillée par sa vilenie, à moins que lui et tous ses

compagnons d'armes ne fissent jeûne et pénitence.

Le soldat, contrit, fit amende honorable humblement.

Alors s'éleva grand débat sur la question de savoir à qui devait appartenir la sirène. Le roi Comgal prétendit qu'elle était sienne, car elle avait été capturée sur ses terres. Fergus avança qu'elle lui appartenait, car c'était dans son filet qu'elle avait été prise. Enfin, Béoc soutint que, des trois, il possédait le meilleur titre en vertu de la promesse solennelle que lui avait faite la sirène.

Personne ne pouvant résoudre le débat, les trois saints hommes se prirent à jeûner pour faire appel au jugement de Dieu. Quand ils furent en état de grâce, un ange vint leur déclarer :

— Demain, deux bœufs sauvages viendront ici de Cairn-Arie, le tumulus de la sœur de Libane. Vous leur imposerez le joug. Dans le chariot, vous placerez la sirène et leur direz : Allez ! Ils se dirigeront vers l'un de vos trois domaines : le maître du domaine sera le maître de la sirène.

Ainsi fut fait et les bœufs sauvages portèrent Libane droit à Tec-Da-Béoc, le monastère de Béoc.

Alors, les trois saints donnèrent à Libane le choix : soit de vivre encore trois cents ans à tous risques, soit de mourir tout de suite, après avoir été baptisée.

Libane choisit de mourir aussitôt. Comgal la baptisa et lui donna le nom de Murgène, Née-de-la-Mer, et Murgène au ciel compte parmi les vierges saintes et continue d'opérer merveilles et miracles au tombeau qu'elle occupe avec saint Béoc, en leur commun monastère de l'Irlande, l'île des Saints.

Ossian au pays de l'éternelle jeunesse



AIN'T Patrice, ayant requis Ossian de lui dire comment il avait pu vivre plus de trois cents ans, le héros-poète lui fit ce récit :

Peu de temps après la sanglante bataille de Gavra, où tomba mon fils Oscar, nous étions à la chasse, un matin de rosée, sur les bords des lacs de Killarney. Nous venions de débucher un daim quand nous aperçûmes au loin une forme encore indécise, qui chevauchait vers nous, venant du couchant. Le blanc coursier se précisait à nos yeux et la forme était une jeune fille qui tira la bride à notre hauteur. Ni mes compagnons ni moi n'avions jamais vu beauté si charmeuse. Un mince diadème d'or encerclait sa tête ; elle portait une longue robe de soie brune constellée d'étoiles qui, de ses épaules, descendait jusqu'au sol. Sur sa robe flottaient les boucles de sa chevelure blonde. Ses yeux bleus étaient limpides comme gouttes de rosée ; sa blanche petite main, tenant ferme la bride, courbait l'encolure du coursier sous l'effort du mors d'argent et, sur la selle de riche étoffe aux plis ondoyants, elle était posée, gracieuse autant qu'un cygne sur l'eau de Killarney. Jamais Erinn, mère des nobles cavales, n'avait vu plus fier coursier.

Lentement, elle s'approcha de Finn, le roi mon père :

— Qui es-tu, aimable princesse ? lui demanda-t-il. Dis-nous ton nom, ton pays, ton message.

D'une voix douce et digne, elle répondit :

— Noble roi, j'ai fait aujourd'hui un long voyage. Mon pays est situé bien au-delà de la Mer Occidentale. Mon père est le roi des Tirnanog, la Terre des Toujours-Jeunes. Mon nom est Niam aux Cheveux d'Or.

— Qui t'a fait venir de si loin ? Ton mari t'aurait-il abandonnée ? Un

autre malheur te serait-il arrivé ?

— Jamais je ne fus mariée ni fiancée. Mais j'aime ton fils, Ossian : c'est lui qui m'amène en Erin. Ce n'est point sans raison que je lui donne ma foi. Je sais sa bravoure, sa noblesse, sa belle et fière prestance. Nombreux sont les chefs qui ont recherché ma main. Indifférente à tous, j'ai constamment refusé, jusqu'au jour où, par ton gentil fils, je fus navrée d'amour.

Quand j'ouïs ces paroles, quand je contemplai la vierge aux soyeux cheveux d'or, je me sentis inondé d'amour. Prenant dans la mienne sa toute petite main, je lui dis qu'elle était à mes yeux une étoile de douceur et de beauté : à toutes les princesses du monde, je la préférerais pour femme.

— S'il en est ainsi, dit-elle, je te somme, sur ta parole de héros, de partir avec moi pour Tirnanog, la Terre de l'Éternelle Jeunesse. Miel et vin y coulent en abondance. Les arbres, tout le cercle de l'année, portent à la fois fruits, fleurs et bourgeons. Pour toi, tu trouveras cent épées, cent robes de satin, cent coursiers rapides et cent limiers au flair jamais déçu. Tu auras encore un bétail sans nombre et des moutons à toison d'or, une cotte de mailles à l'épreuve des plus fines pointes, et une claymore, qui jamais n'épargnera sa victime. Chaque jour t'apportera festins et jeux variés. Cent guerriers seront toujours prêts à répondre à ton appel. Des ménestrels te raviront de leurs chants et de leurs harpes. La chute des heures sera nulle, comme l'est chez nous la chute des feuilles : tu ne subiras fatigue, décrépitude, ni mort. Ta force ni ta beauté ne connaîtront d'éclipse. Et je serai ta femme.

Je répondis que mon choix était fait : elle était pour moi la seule au monde et j'étais prêt à partir.

Entendant ces paroles, Finn, le roi mon père, saisit ma main et s'écria :

— Malheur sur moi ! mon fils. Si tu me quittes, jamais je ne te reverrai.

Son visage viril s'obscurcit d'un nuage : je lui promis de revenir et, bien qu'ajoutant pleinement foi à mes propres paroles, je ne pus, en l'embrassant, endiguer mes larmes.

Ayant pris congé de mes chers compagnons, je montai en croupe sur le blanc coursier, qui se mit à galoper vers l'occident. Il atteignit bientôt le rivage de la mer. A peine eut-il, de ses sabots ferrés d'or pur, touché la crête des vagues, qu'il s'ébroua et par trois fois hennit. Puis il

s'élança sur la surface des flots, filant avec la vitesse de l'ombre que fait sur la plaine courir un nuage de Mars. Le vent dépassait en vitesse la fuite des vagues ; nous dépassions la fuite du vent et ne voyions plus que les lames blanchissantes devant nous, et derrière nous, que les lames blanchissantes.

D'autres rivages émergèrent, qui nous apportèrent de merveilleux spectacles : îles et cités, vastes demeures toutes blanches, gais pavillons d'été et palais imposants. Un faon sans andouillers, une fois, traversa notre piste, bondissant, léger, de crête de vague en crête de vague, poursuivi de près par une levrette blanche aux oreilles rouges. On vit encore une jouvencelle sur un palefroi brun, une pomme d'or à la main : elle glissa devant nous, serrée de près par un jeune guerrier monté sur un blanc coursier : il s'enveloppait d'un long manteau flottant de soie jaune et tenait au poing fine épée à garde d'argent.

Très frappé de ces merveilles, je demandai à la jeune princesse ce qu'elles signifiaient. Elle répondit :

— Elles ne sont rien au prix des surprises qui t'attendent au pays de Tirnanog.

Peu après le soleil se cacha, le ciel s'assombrit, un orage éclata et le miroir de la mer brillait de constants éclairs. Bien que les sautes de vent fussent soudaines et brutales et que la hauteur et la violence des vagues grandît dans tous les sens, le blanc coursier allait droit son chemin, en dépit des embruns aveuglants.

La tempête apaisée, le soleil se remit à resplendir, et levant les yeux, j'aperçus une verte campagne, peinte de jolies fleurs, s'étalant en plaines unies et bornée de collines bleuissantes. Les sentiers étaient semés d'améthystes, de rubis et de turquoises ; ici et là étincelaient des pavillons d'été gemmés de pierres précieuses. Je demandai à Niam le nom de ce pays.

— C'est mon pays natal, répondit-elle, Tirnanog, la Terre de l'Éternelle Jeunesse. Tout ce que je t'ai promis, tu l'y trouveras sans faute.

Du palais qui dominait le rivage sortit une troupe de nobles guerriers, qui s'avancèrent à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue. Derrière venait toute une majestueuse armée conduite par le roi lui-même, revêtu d'une robe de satin jaune constellée de gemmes et portant une couronne, qui étincelait de diamants. La reine venait à part, au milieu d'un cortège de cent aimables vierges, et ces deux souverains excellaient sur tous les puissants de la terre en noble

prestance, en grâce et en majesté.

Ils baisèrent leur fille, puis, le roi, se tournant vers le front des troupes, me présenta en ces termes :

— Mes braves, voici le fils du roi Finn, Ossian, pour lequel ma fille Niamé a traversé la mer et fait le voyage d'Erinn. Voici Ossian, le héros-poète, qui doit épouser Niamé aux Cheveux d'Or. Brave Ossian, sois mille fois le bienvenu. En ce pays tu seras toujours jeune. Toutes sortes de délices t'attendent. Notre fille, la noble Niamé au casque d'or, sera ton épouse. Car je suis le roi de Tirnanog.

Je remerciai le roi de paroles chaleureuses et la reine d'une profonde révérence. Dans le palais, un banquet nous attendait. Fêtes et réjouissances durèrent dix journées et, la dernière, j'épousai la belle et noble Niamé aux Cheveux d'Or.

Dans cette Terre de la Jeunesse, je vécus plus de trois cents ans, qui s'envolèrent comme trois années. Je n'oubliais pas mes amis. J'éprouvais un désir croissant de revoir mon père, le roi Finn, et tous mes compagnons d'enfance. A Niamé et à notre seigneur, je demandai congé de faire en Erinn une rapide visite. Le roi l'accorda. Niamé ajouta :

— Je consens, contre le mouvement de mon cœur, qui redoute que vers moi tu ne reviennes point.

Je promis de revenir et j'essayai de dissiper ses craintes. Que redouter ? Mon cœur était à elle et quant à perdre mon chemin, il n'y fallait songer, puisque le blanc coursier qui allait m'emmener me ramènerait près d'elle. Niamé répondit à mon insistance par ces paroles, qui sonnèrent étranges à mes oreilles :

— Ta requête, je ne la refuserai pas : mais sache que ton voyage m'afflige de douleur et d'effroi. Erinn n'est plus l'île que tu as quittée. Le grand roi Finn et son peuple de guerriers ont tous disparu ; à leur place, tu trouveras un peuple chétif, un grand prêtre et une armée de saints. Ossian, marque mes paroles et garde-les vivantes en ton esprit. Si jamais il t'arrivait de descendre à bas du blanc coursier, tu ne reviendrais jamais vers moi. De nouveau je t'avertis : si jamais tu mets le pied sur le sol d'Erinn, tu ne reverras jamais cette terre de jeunesse et de félicité. Une troisième fois je te le dis, Ossian, mon mari, mon aimé, si tu descends du blanc coursier, tu ne me reverras jamais plus.

Je renouvelai ma promesse de suivre exactement ses prescriptions et de ne pas descendre du blanc coursier. Alors, contemplant son doux et

noble visage, voyant en tous ses traits des traces de sa douleur, mon cœur s'alourdit de tristesse et mes larmes coulèrent ; mais ma décision persista de revenir en Erinn.

Dès que je fus en selle, le blanc coursier galopa, droit vers le rivage et nous nous élançâmes au-dessus des flots. Le vent dépassait en vitesse la fuite des vagues ; nous dépassions la fuite du vent et ne voyions plus que les lames blanchissantes derrière nous, et devant nous, que les lames blanchissantes. A l'horizon le sol reparut enfin et, rapides, nous atterrîmes sur les verdoyants rivages d'Erinn.

En chevauchant à travers le pays, je regardais de tous côtés d'un œil passionné ; mais j'avais la plus grande peine à reconnaître les lieux d'autrefois. Tout avait subi d'étranges changements. Aucune trace ne subsistait du roi Finn, de son armée, de ses grandes actions. Je commençai à craindre que les paroles de Niam ne fussent la réalité. Enfin, j'aperçus de loin un groupe de petits hommes et de petites femmes, montés sur des chevaux d'une taille aussi diminuée. Quand j'approchai, ils me firent un aimable et courtois accueil.

Ils s'émerveillaient de ma haute stature et de ma belle et noble prestance.

Je les questionnai sur le roi Finn et son peuple, leur demandant si un désastre soudain les avait tous balayés de la face du monde. L'un d'eux répondit :

— Nous avons ouï parler du héros Finn, qui gouvernait Erinn au temps jadis. En bravoure, en sagesse, il n'avait pas d'égal. Les ménestrels des Celtes ont écrit des livres sur ses exploits et les exploits de ses guerriers : tous ont disparu depuis des siècles. Nous avons ouï dire aussi que le roi Finn avait un fils, nommé Ossian. On raconte que cet Ossian partit avec une jeune fée au pays de Tirnanog, que son père et ses amis en avaient conçu un violent chagrin et passèrent leur vie à le chercher, mais en vain...

Ces paroles me remplirent de stupeur et appesantirent mon cœur du poids d'un lourd chagrin. Sans répondre, je tournai bride et dirigeai ma course vers Allen, le site du château de mon père, dans les vastes plaines du Leinster. Errance pitoyable ! Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais accroissait ma tristesse et me faisait prévoir des douleurs accrues. L'arrivée au château d'Allen mit le comble à mon désespoir : la colline se dressait maintenant dans un site abandonné, redevenu sauvage, et le palais de mon père, ruiné, abattu, émietté par le temps, disparaissait à demi sous les herbes et les ronces. Accablé, je

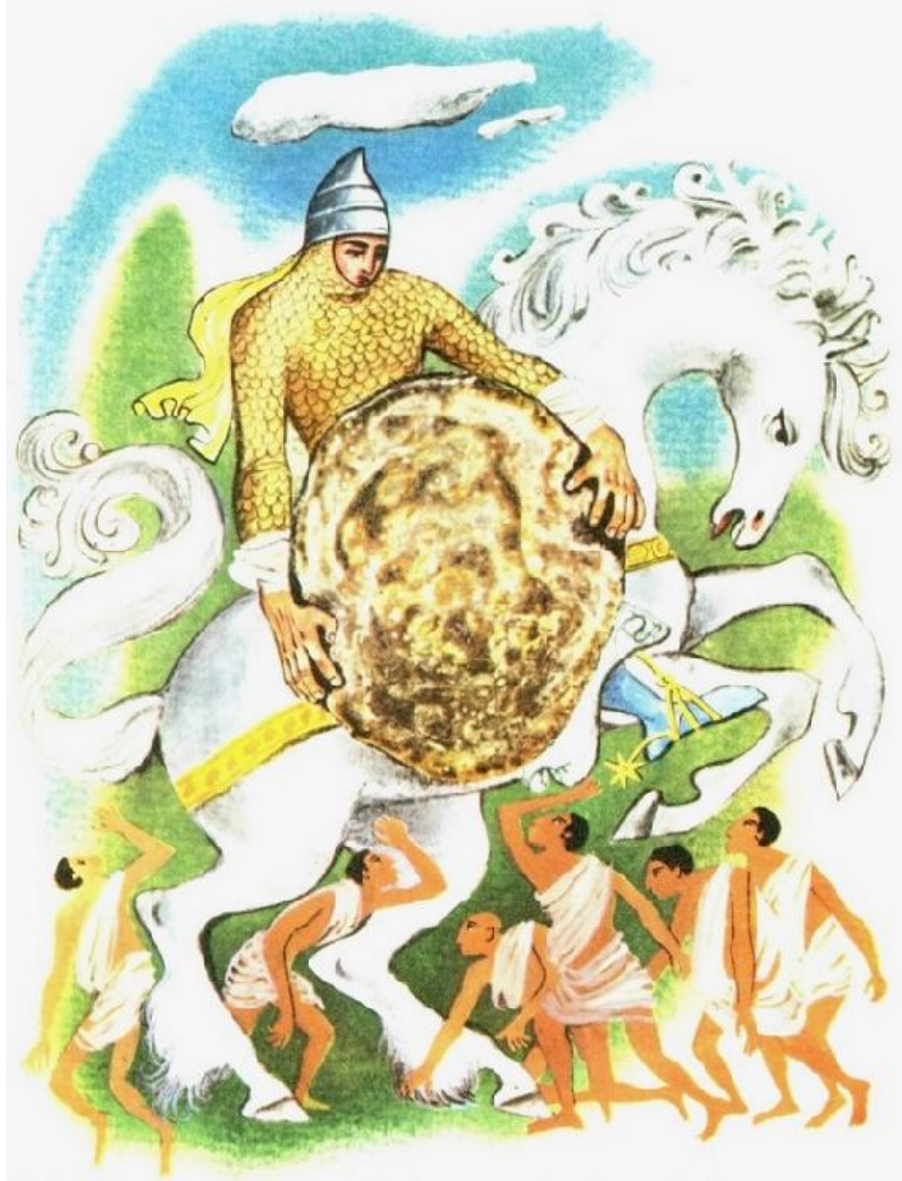
me détournai de ce lamentable spectacle et battis la campagne en quête de mes amis d'autrefois, ou du moins des sites chers à ma mémoire, parce qu'ils me les évoqueraient. Partout je ne rencontrai que les nains de la nouvelle race qui, à chacune de mes haltes, s'attroupaient en grand nombre : mais pas un seul ne me connaissait. Ainsi je visitai toutes les demeures de mes amis, et toutes, comme Allen, n'étaient plus que monceaux de ruines.

Je finis par m'arrêter au glen d'Asmole, où maintes fois j'étais venu courre le cerf. Beaucoup de gens y étaient rassemblés. Dès qu'ils m'eurent aperçu, l'un d'eux se détacha du groupe et me dit :

— O puissant héros, viens à notre secours, car je vois que ta force est immense et que ton cœur est bon.

M'approchant, je vis qu'une équipe de ces hommes essayait en vain de déplacer un grand rocher plat. Ils avaient réussi à le soulever à demi ; mais ceux qui étaient engagés dessous n'avaient plus assez de force, ni pour le dresser tout à fait, ni pour se dégager. Ils faiblissaient visiblement ; quelques instants encore et ils allaient être écrasés.

C'était une honte, à mon sens, que tant d'hommes fussent impuissants à soulever ce roc, que mon fils Oscar, s'il eût été en vie, aurait d'une seule main fait voler par-dessus la tête de ces pygmées. J'examinai un moment la position de la grande dalle et, la saisissant d'une poigne solide, je la lançai à sept perches des petits hommes délivrés. Mais, sous l'effort que je fis, la sangle tissée d'or de la selle vint à se rompre. Pour éviter la chute, un mouvement trop brusque me portant sur la gauche, je me trouvai soudain les deux pieds sur le sol.



Sitôt libre, le blanc coursier s'ébroua, hennit trois fois et, détalant avec la vitesse de l'ombre que fait sur la plaine courir un nuage de mars, il me laissa seul, impuissant et désolé. Dans le même instant, un affreux changement commença à m'envahir : ma vue de s'affaiblir, mon teint vermeil de se flétrir, ma force de décroître, et je m'affaissai sur l'herbe, pauvre vieillard décrépît, aveugle et sillonné de rides profondes.

Jamais le blanc coursier ne reparut. Jamais je ne recouvrai ma vue, ma force, ni ma jeunesse ; et je vis ainsi, ô Patrice, messenger d'étranges nouvelles, dans la constante pensée de mon père, Finn le

héros, des chers compagnons de mon adolescence et de ma douce et noble femme, Niame aux Cheveux d'Or.



Le voyage de Mailduin



L y avait une fois, dans une tribu du Sud de l'Irlande, un illustre héros du nom d'Oscar Aga. Un jour qu'il était chez lui sans sa garde habituelle, une flotte de pirates atterrit dans son voisinage et dévasta la contrée. Le chef trouva un refuge dans l'église de Dooclone, mais les brigands le poursuivirent, l'égorgèrent et, sur son cadavre, incendièrent l'église.

Peu après la mort d'Oscar, un fils lui naquit ; sa mère lui donna le nom de Mailduin et, croyant bon de dissimuler sa naissance, elle l'apporta à la reine du pays, qui était son amie. La reine fit passer l'enfant pour son fils et l'éleva dans sa famille : il dormait dans le berceau des enfants du roi et avait la même nourrice. Il devint charmant et peu d'enfants lui étaient comparables en beauté.

A mesure qu'il grandissait, les nobles qualités de son esprit se développaient peu à peu. Généreux, plein d'entrain, il aimait les exercices guerriers ; dans la course, le saut, la paume, la rame et l'équitation, il surpassait tous ceux de son âge et gagnait toujours la palme. Il était aussi excellent au jeu d'échecs.

Un jour que les jeunes gens étaient occupés à leurs jeux, l'un d'eux se sentit mordre par le démon de la jalousie, et dit d'une voix hautaine et colère :

— C'est une grande honte pour nous d'avoir constamment à céder le prix au même rival, que ce soit à des jeux d'adresse ou de force, sur terre ou sur l'eau, au profit d'un inconnu, dont personne ne peut dire de quelle race ou de quelle tribu il fait partie, ni qui fut son père et sa mère.

En entendant ces mots, Mailduin se retira tout de suite du jeu. Jusqu'alors, il avait cru être le fils du roi et de la reine, qui avaient

pris soin de lui. C'est vers elle qu'il se rendit aussitôt pour lui dire :

— S'il est vrai que je ne suis pas ton fils, je jure de ne rien manger ni de ne rien boire avant que tu m'aies dit qui sont mon père et ma mère.

Elle essaya de le consoler et lui dit :

— Pourquoi te tourmenter de cette affaire et vouloir l'éclaircir ? Ne prête aucune attention aux paroles de ce jeune envieux. Ne suis-je pas une mère pour toi et, dans tout le pays, existe-t-il une mère qui aime son fils mieux que je ne t'aime ?

— Tout ceci est bien vrai, répondit-il, et pourtant, je te supplie de me faire connaître mes parents.

Alors voyant qu'il ne voulait entendre raison, la reine l'amena à sa mère, à laquelle il demanda de lui révéler qui était son père.

— C'est une requête sans raison, dans laquelle tu t'obstines, mon enfant, dit-elle ; car, même si tu étais renseigné au sujet de ton père, ce que tu apprendrais ne t'apporterait aucun avantage ni aucun bonheur, car il mourut avant ta naissance.

— Même ainsi, je désire savoir qui il était.

Alors sa mère lui dit la vérité.

— Ton père était Oscar Aga, de la tribu de Nimus.

Mailduin partit pour voir le territoire qui avait été celui de son père. Ses trois frères nourriciers, qui étaient de beaux jeunes gentilshommes comme lui, tinrent à l'accompagner. Quand les gens découvrirent que le jeune étranger était le fils de leur chef, que des bandits avaient égorgé bien des années auparavant, et qu'ils eurent appris que ses trois compagnons étaient les fils du roi, ils leur donnèrent à tous un chaleureux accueil, les festoyant et les honorant de leur mieux. Mailduin en fut très heureux et bientôt oublia toute la peine et l'humiliation qu'il avait d'abord ressenties.

Quelques semaines plus tard, des jeunes gens étaient réunis dans le cimetière de Dooclone où le père de Mailduin avait trouvé son destin. Ils s'exerçaient à jeter une pierre par-dessus la charpente noircie de l'église incendiée. Mailduin prenait sa part du jeu. Un domestique du domaine dont dépendait l'église, un nommé Brickma, mal élevé et mal embouché, apostropha soudain Mailduin :

— Au lieu de t'amuser à jeter une pierre par-dessus ses os brûlés, tu ferais mieux de venger l'homme qui fut, ici même, mis à mort.

— Et qui était-ce donc ? demanda Mailduin.

— Oscar Aga, ton père, répliqua l'autre.

— Et qui le mit à mort ?

— Des pirates qui écument encore la mer de nos rivages et dans les mêmes bateaux, répondit Brickma.

Mailduin fut très attristé et troublé de tout ce qu'il venait d'apprendre. Il laissa tomber la pierre qu'il tenait à la main, s'enveloppa dans son manteau et mit son bouclier à la boucle de sa ceinture. Quittant ses compagnons, il s'enquit, dans toute la tribu, de la route qui pourrait le conduire aux vaisseaux des pirates. A la longue, il finit par découvrir des gens qui savaient où était amarrée la flotte ; mais la crique, où elle était au mouillage, était fort éloignée et il n'y avait pas moyen de l'atteindre, sauf par mer.

Mailduin était bien décidé à découvrir ces pirates et à venger son père. Sans retard, il se dirigea au nord du comté de Clare pour trouver le fameux druide Nuca et lui demander le moyen de construire une barque rapide, et, par surcroît, un charme qui serait une protection, et pour elle et pour lui, quand tous deux voleraient sur les flots.

Le druide lui donna des instructions détaillées, spécifiant le jour où l'on devait commencer la construction et le jour où l'on devait lancer à l'eau le navire. Il insista tout particulièrement sur le nombre des matelots, qui ne devait pas dépasser soixante hommes triés sur le volet. Suivant avec scrupule les moindres instructions du sage et pieux homme, Mailduin construisit une longue barque, revêtue d'une triple enveloppe de peaux de bêtes, bien tendues et bien huilées ; puis, il choisit avec le plus grand soin soixante hommes, alertes et dévoués, pour composer son équipage, parmi lesquels étaient ses deux amis, Germann et Diurann Lekerd. Le jour voulu, on prit la mer.

Ils étaient à une centaine de brasses du rivage quand survinrent ses trois frères nourriciers, qui lui firent force signaux et lui adressèrent à grands cris des prières pour qu'il les prît à son bord.

— Impossible, leur cria Mailduin, de venir vous prendre, car nous avons déjà le nombre fixé.

— Nous allons nous jeter à la mer si tu ne reviens pas vers nous, nager

vers toi jusqu'à la mort, répliquèrent-ils.

Et tous trois de plonger dans les flots. A cette vue, Mailduin vira de bord et les fit monter sur le pont plutôt que de les voir se noyer sous ses yeux.

Ils voguèrent une nuit et deux jours jusqu'au retour des ténèbres et à minuit, ils aperçurent deux petites îles dénudées, où l'on pouvait voir, près du rivage, deux assez vastes maisons. Ils approchèrent à bas bruit et purent bientôt distinguer des rires et des clameurs d'amusement, que perçait de temps à autre la voix retentissante des guerriers. S'approchant plus près encore, ils entendirent l'un d'eux qui hurlait avec fureur :

— Détourne-toi de ma vue ! Comme guerrier, tu n'arrives pas à ma cheville. C'est moi qui ai tué Oscar Aga et brûlé l'église de Dooclone sur son cadavre encore chaud ; et cet exploit, personne n'a jamais eu l'audace de le venger.

— De toute assurance, s'écrièrent Germann et Diurann, le ciel a guidé jusqu'ici notre navire. Nous tenons la victoire. Mettons à sac ce repaire de pirates, que Dieu a mis sur notre route.

Mais à peine avait-il dit ces paroles, que le vent s'éleva, grandit en tempête et les pourchassa devant lui jusqu'au large, pendant toute la nuit et le jour qui suivit. Ils avaient perdu les deux îles de vue et ne savaient plus de quel côté ils s'en allaient.

— Ferlez la voile, cria Mailduin, et prenez vos avirons. Il n'y a qu'à laisser la barque chasser devant la tempête, dans la direction qu'il plaît à Dieu de lui donner.

Se tournant alors vers ses frères nourriciers, il leur dit :

— Cette infortune nous est arrivée parce que, violant la volonté du saint druide, nous vous avons pris en surcharge ; car il m'avait formellement défendu de mettre à la mer, en prenant avec moi plus de soixante hommes d'équipage. J'ai bien peur que, de ce fait, nous n'ayons à souffrir de nouvelles infortunes.

Les frères nourriciers baissèrent la tête et restèrent sans réponse.

Pendant trois jours et trois nuits, ils n'aperçurent aucune terre. Le matin du quatrième jour, alors qu'il faisait encore sombre, ils entendirent un bruit particulier dans la direction du nord-est et Germann dit :

— C'est la voix des vagues qui se brisent sur un rivage.

Au lever du jour, ils découvrirent la terre et mirent le cap sur elle. Suivant l'usage, ils tirèrent au sort pour savoir qui descendrait à terre pour explorer le pays ; quand, soudain, ils virent s'approcher dans leur direction une armée de fourmis monstrueuses, dont chacune était aussi grosse qu'un poulain. Et elles avaient l'air si décidées et si affamées, qu'ils s'empressèrent de virer de bord et de mettre à la voile en toute hâte.

Géantes, ces fourmis s'avançaient, flot sans nombre
Qui roulait, fauve et noir, pour happer le butin :
Les éclairs de la faim luisaient dans les yeux sombres ;
Crocs et becs qui claquaient croquaient le sable fin.

Au bout de trois autres jours et de trois autres nuits, ils entendirent à nouveau le murmure des vagues sur une plage et, à l'aube, ils aperçurent une grande île fort élevée, entourée de terrasses, qui s'élevaient les unes derrière les autres. Sur ces terrasses, se dressaient des arbres élevés, sur lesquels étaient perchés de grands oiseaux au plumage bigarré.

On tint conseil pour savoir qui visiterait l'île et s'assurerait des dispositions de ces oiseaux. Mailduin proposa d'y aller avec quelques compagnons. Avec prudence, ils explorèrent l'île en toutes ses parties, sans rien y trouver qui fût de nature à les alarmer. Ils purent même se saisir d'un bon nombre d'oiseaux qu'ils rapportèrent, tout contents, sur le navire.

Ce n'est qu'au bout de quatre jours qu'ils parvinrent dans les parages d'une grande île sableuse sur laquelle, en se rapprochant, ils aperçurent un énorme animal aux formes effroyables, et qui fixait sur eux un regard attentif. Il ressemblait d'une façon générale à un cheval, mais ses pattes étaient celles d'un chien et elles se terminaient par des serres acérées et de couleur bleue.

Après l'avoir considéré quelques instants, Mailduin dit à ses compagnons de ne pas le quitter des yeux, car il paraissait leur vouloir du mal. Aussi les rameurs nagèrent-ils avec une extrême lenteur.

A mesure que le navire approchait du rivage, le monstre, transporté de joie, gambadait sur la plage, avec la ferme intention de dévorer un à un tous ceux qui prendraient terre.

— Il ne semble pas du tout fâché de nous voir arriver, s'écria Mailduin ; mais s'il croit déjà nous avoir sous la dent, il se trompe, car

nous allons l'éviter et prendre du large.

Ce qui fut fait. Dès que le monstre s'en aperçut, il descendit furieux jusqu'au bord de l'eau, où, saisissant de lourds galets, il se mit à les lancer de toutes ses forces contre le vaisseau. Mais l'équipage, d'un vigoureux coup de reins, l'avait déjà mis hors d'atteinte et, la brise aidant, on fut bientôt hors de vue.

Après de longues journées de navigation, ils arrivèrent en vue d'une île large et plate. Le sort décida que ce serait Germann qui irait à la découverte et il regardait plutôt cette corvée comme désagréable. Alors, son ami Diurann lui dit :

— J'accepte d'aller avec toi cette fois-ci, et quand, la prochaine fois, ce sera mon tour de visiter une île, il est entendu que tu viendras avec moi.

Ainsi, ils partirent ensemble.

Ils découvrirent une île très vaste. A quelque distance du rivage, ils tombèrent sur une large piste verte, préparée pour des courses, et sur laquelle ils aperçurent des traces de sabots de dimensions considérables, grandes comme une table de salle à manger et même de la taille d'une voile de vaisseau. Ici et là, ils trouvèrent des coquilles de noisettes et, sans jamais voir d'êtres humains, ils remarquèrent bien des indices qui suggéraient qu'un peuple d'une taille énorme s'était récemment employé ici à divers ouvrages. Remplis d'une certaine alarme, ils invitèrent leurs compagnons à venir voir ces signes étranges. A leur vue, les autres furent également saisis de crainte et tous se retirèrent vivement à bord. Arrivés à quelque distance de la terre, ils aperçurent, comme à travers un brouillard, un grand nombre de gens de taille gigantesque et d'apparence démoniaque. Ils bondissaient sur la crête des vagues, en poussant de grands cris. Dès que ces ombres fantastiques eurent atterri sur l'île, elles se rendirent sur la piste verte, où elles firent des préparatifs pour une course de chevaux.

Les chevaux couraient plus vite que le vent. En les voyant se précipiter pour tenir la tête, les géants poussaient des clameurs prodigieuses, qui parvenaient à l'équipage comme un tonnerre. Mailduin et ses hommes, du pont de leur navire, entendaient les coups de fouet et les cris des cavaliers et, si éloignée que fût la course, ils pouvaient saisir les exclamations passionnées des spectateurs.

— Oh ! ce cheval gris, vois comme il court !

— Et le marron, il prend de l'avance !

— Suis bien l'effort du noir aux taches blanches !

— Mon cheval saute mieux que le tien !

Après s'être rassasiés de ce spectacle extraordinaire, l'équipage mit promptement à la voile, car ils étaient de plus en plus persuadés que cette course fantastique était une assemblée de démons.

Cette fois-ci, ils naviguèrent une semaine entière sans apercevoir de terre ; ils eurent à souffrir de la faim et de la soif. Enfin, ils arrivèrent en vue d'un haut promontoire au pied duquel était bâtie, sur la plage, une maison splendide. On y distinguait deux grandes portes, l'une qui regardait la terre, et l'autre face à la mer, fermée, celle-ci, d'une haute dalle de pierre. Cette dalle offrait une couverture en son milieu et les vagues, qui l'atteignaient à chaque marée haute, jetaient dans la maison des brassées de saumons.

Nos voyageurs atterrirent et parcoururent l'édifice sans rencontrer personne. Dans une grande salle se trouvait une couche décorée, qui semblait préparée pour le chef de la maison ; et dans toutes les autres chambres, il y avait une couche plus large, qui pouvait contenir trois membres de la famille. Près de chaque lit, se voyait une petite table sur laquelle brillait une coupe de cristal. Ils trouvèrent force nourriture et force bière et purent restaurer leurs forces en remerciant Dieu de cet inespéré secours.

Leurs vivres ne tardèrent pas à s'épuiser et ils connurent encore les affres de la faim. Ils côtoyèrent alors une île qui n'était guère formée que d'une seule colline. Et juste au milieu croissait un unique pommier, haut et mince, dont toutes les branches, elles-mêmes excessivement minces, et d'une prodigieuse longueur, recouvraient toute la colline et, de tous les côtés, descendaient jusqu'à la mer. Mailduin, de son bateau, en approchant très près, put saisir une de ces branches. Pendant trois jours et trois nuits, le navire croisa au plus près, et pendant tout ce temps, Mailduin tenait la branche, tantôt molle et tantôt tendue, et le moment venu de mettre à la voile, sept pommes d'une beauté merveilleuse mûrirent à l'extrémité de la branche et se détachèrent dans sa main. Chacune d'elle fournit aux voyageurs nourriture et boisson pendant quarante jours.

Ils vinrent ensuite en vue d'une île magnifique, sur laquelle erraient de grands animaux, dont la forme rappelait celle des chevaux. Ils virent soudain l'une des bêtes ouvrir la bouche très grande et enlever un

large morceau de chair à sa voisine. Cet exemple fut immédiatement suivi par celles qui se trouvaient dans le voisinage, si bien qu'en peu de temps, toute la prairie ne fut plus qu'un champ de bataille, où tous les animaux se déchiraient à belles dents, — plaine couverte de morts et de blessés et toute ruisselante de sang.

Leur prochaine étape leur offrit le spectacle d'une île complètement entourée d'une muraille. A leur approche, un animal de grande taille, à la peau rugueuse, bondit sur le rempart et se mit à faire tout le tour de l'île avec la rapidité du vent. Sa course finie, il monta sur une éminence, qui lui offrait le plateau d'une vaste dalle de pierre ; et là, il se livra à un exercice singulier. Il retournait et retournait constamment son corps dans sa peau : les chairs et les os changeaient de place, alors que la peau restait immobile, ne laissant voir qu'une légère ondulation.

Quand il fut fatigué, il prit un léger repos ; puis il fit l'exercice en sens inverse, c'est-à-dire que sa peau se mit à tourner autour de son corps, alors que la chair et les os restaient parfaitement immobiles.

Ce deuxième exercice une fois terminé, il refit en courant le tour de l'île comme pour se rafraîchir. Il revint sur sa dalle favorite, et cette fois, alors que la peau de la partie inférieure du corps restait sans mouvement, celle de la partie supérieure se mit à tourner comme les ailes d'un moulin. C'est à ces diverses acrobaties qu'il semblait passer tout son temps.

Mailduin et son équipage, après avoir observé cette étrange conduite, crurent prudent de ne pas s'aventurer plus près, et ils hissèrent leur voile pour reprendre la mer. Ce que voyant, le monstre sauta à bas du rempart, descendit sur la plage et, comprenant qu'il ne pouvait plus atteindre le navire, se mit à lui jeter des galets avec force et en visant bien. L'un d'eux traversa le bouclier de Mailduin et alla se loger dans la quille du bateau. La brise, heureusement, se leva et les emmena vite hors de portée.

Nos voyageurs commencèrent à perdre cœur en se voyant partout si mal accueillis ; ils se demandaient où ils pourraient bien trouver un refuge et un havre de grâce. La disette se faisait cruellement sentir à bord, et ils priaient plus souvent qu'ils ne mangeaient. Ils étaient tout abattus et près du désespoir, épuisés de fatigue et de privations, quand, enfin, ils aperçurent une terre plus accueillante.

C'était une grande île, plantée d'arbres fruitiers, ployant sous le fardeau de pommes dorées. A l'ombre des branches paissaient des

troupeaux d'animaux trapus, d'un rouge brillant, et rappelant un peu la forme du cochon. Mais en s'approchant très près, ils eurent la surprise de découvrir que ces animaux étaient de feu, en ce sens que la couleur brillante qu'ils émettaient provenait de flammes rouges dont leur corps était pénétré.

Nos voyageurs virent plusieurs de ces bêtes venir en groupe au pied d'un arbre, frapper le tronc tous ensemble de leurs pattes de derrière pour faire tomber les pommes et les dévorer. C'est ainsi que ces animaux passaient toute leur journée. Au coucher du soleil, ils se retiraient dans des cavernes profondes et on ne les voyait reparaître que le lendemain matin.

Tout autour de l'île, des bandes d'oiseaux de mer nageaient dans les vagues. De l'aube à l'heure de midi, ils s'éloignaient de plus en plus de la terre, en élargissant le cercle de leurs ébats ; mais à midi, ils nageaient en sens inverse, de manière à regagner peu à peu le bord de l'île, où ils arrivaient au coucher du soleil. Là, ils attendaient que les porcs lumineux se fussent retirés dans leurs cavernes, pour envahir tous les vergers de l'île et en manger les pommes jusqu'au lendemain matin.

Mailduin fut d'avis d'aller sur l'île cueillir des fruits, en disant que le danger n'était pas plus grand pour eux que pour les oiseaux, et l'on envoya deux hommes en éclaireurs. Le sol était brûlant sous leurs pieds, car les animaux de feu, quand ils se reposaient pour la sieste, chauffaient la terre au-dessus de leurs cavernes. Les éclaireurs n'en persistèrent pas moins et, secouant les pommiers, en rapportèrent beaucoup de fruits.

A l'aube, les oiseaux abandonnèrent les arbres pour la mer, et les animaux de feu sortirent de leurs repaires pour se répandre parmi les arbres, à leur habitude. Mais, dès qu'ils eurent disparu pour le repos de la nuit, n'ayant rien à craindre des oiseaux, Mailduin débarqua cette fois avec tous ses hommes. Jusqu'au matin, ils cueillirent des pommes et les empilèrent à bord, tant qu'il y resta la moindre petite place.

Ils errèrent sur les flots si longtemps que leur cargaison de pommes s'épuisa et qu'ils eurent beaucoup à souffrir du soleil brûlant. Leur bouche et leurs narines étaient tout irritées par l'odeur saumâtre de la mer. Il était grand temps qu'ils vinssent en vue d'une terre, cette fois île de petite dimension, portant en son centre un palais. Tout autour, courait une muraille d'une blancheur sans tache ; on l'aurait crue crépie de chaux vive ou sculptée dans une falaise de craie ; et d'un

côté, ce mur semblait continuer en hauteur les rochers de l'île jusqu'au point d'atteindre les nuages.

La poterne de ce rempart extérieur était grande ouverte, laissant voir maintes belles maisons d'un blanc de neige, rangées autour de la cour, blanche et unie. Mailduin et ses marins pénétrèrent dans la plus vaste de ces demeures ; ils en parcoururent les chambres sans rencontrer personne. Dans la pièce la plus grande, ils trouvèrent un petit chat qui prenait ses ébats au milieu de piliers de marbre de petite taille, alignés en rang. Son jeu consistait à sauter constamment d'un pilier sur un autre. A l'entrée des hommes, il leva un moment sur eux ses yeux d'or, puis, sans faire plus attention à eux, il se reprit à jouer.

En parcourant des yeux la chambre elle-même, ils s'aperçurent qu'autour des murailles, un cadre de porte était relié à l'autre par une guirlande de pierres précieuses. La première était faite de broches d'or et d'argent, dont l'épingle était fixée au mur, et qui présentaient ainsi à tous les yeux leurs cabochons lumineux. La seconde était faite de colliers d'argent et d'or et la troisième d'une torsade de glaives aux poignées d'or et d'argent. Au pied des murs s'étendaient des couches basses et moelleuses, du blanc le plus pur et de l'ornementation la plus riche ; les tables étaient servies de mets abondants et variés, parmi lesquels un bœuf entier bouilli et un pourceau rôti. De grands hanaps étaient remplis d'une bière blonde et enivrante :

— Est-ce pour nous que l'on a préparé ce repas ? demanda Mailduin au chat.

Le chat dressa l'oreille, s'arrêta sur un pilier bas, leva les yeux sur lui et bientôt, sans répondre, il se reprit à jouer. Mailduin comprit que le souper leur était réservé, à lui et à ses hommes. Tous prirent place à la table, mangèrent et burent leur content ; après quoi, ils allèrent se reposer et dormir sur les couches blanches.

A leur réveil, ils versèrent dans un tonnelet tout ce qui restait de bière et se partagèrent tous les reliefs du festin. Ils allaient sortir, quand l'aîné des frères nourriciers de Mailduin lui demanda :

— Puis-je emporter comme souvenir un de ces grands colliers ?

— Pas du tout ! répondit Mailduin. Il est parfait que nous ayons pu trouver ici repos et nourriture, mais n'emportons rien, car il est certain que la maison n'est pas sans maître.

Sans tenir compte de cet avis, le jeune homme décrocha un des colliers rutilants et l'emporta. Le geste n'avait pas échappé au chat, qui

le suivit jusqu'au milieu de la cour, et là, bondissant sur lui comme une flèche flamboyante, il lui traversa le corps, et, en un éclair, le réduisit en cendres. Puis, cela fait, il retourna dans la grande salle reprendre son jeu en sautant sur un pilier.

Mailduin y rapporta le collier et, s'approchant du chat, lui adressa quelques paroles d'excuse et d'adoucissement. Après quoi, il remit le bijou soigneusement à sa place. Il réunit alors les cendres de son frère nourricier et, avant de s'embarquer, il les jeta à la mer. Alors, Mailduin et ses compagnons continuèrent le voyage, très affligés de la perte de leur compagnon, mais pleins de gratitude envers Dieu pour ses mystérieux bienfaits.

Au matin du troisième jour, ils parvinrent à une île nouvelle, qui était divisée en deux parties par un mur d'airain, qui passait juste en son milieu. Ils aperçurent deux grands troupeaux de moutons, un de chaque côté de la muraille, et tous ceux qui étaient d'un côté étaient noirs, tandis que ceux de l'autre côté étaient blancs. Un homme de haute taille s'occupait activement à diviser et à arranger les moutons ; il arrivait souvent qu'il en saisissait un et le jetait par-dessus le mur avec aisance. Quand c'était un mouton blanc qu'il lançait ainsi parmi les noirs, l'animal noircissait aussitôt, et inversement, s'il jetait un noir de l'autre côté, l'animal en un instant devenait blanc.

Les voyageurs constatèrent ces faits avec curiosité, mais non sans alarme, et Mailduin conclut :

— Il est bien que nous ayons pu ainsi nous rendre compte des choses ; avant de nous risquer plus loin, faisons un essai : nous allons jeter un objet sur l'île pour voir si, lui aussi, il changera de couleur.

S'étant saisis d'une branche à l'écorce noire, ils la lancèrent du côté des moutons blancs : à peine eut-elle touché le sol, qu'elle se mit à blanchir. Alors, ils jetèrent une branche de couleur blanche du côté des moutons noirs et, au même instant, elle devint noire.

— Il est heureux pour nous, remarqua Mailduin, que nous n'ayons pas sauté sur l'île car, sans aucun doute, nous aurions changé de couleur comme il est arrivé à ces branches.

Encore remués de peur, ils virèrent de bord et reprirent le large.

Le troisième jour, ils découvrirent une île de grande dimension où paissait un troupeau de pourceaux aux formes pleines de grâce. Comme ils manquaient de nourriture, ils tuèrent un porcelet. Vers le centre s'élevait une montagne qu'ils résolurent d'escalader afin de se

rendre compte du pourtour de l'île, et ce furent Germann et Diurann qui furent choisis pour cette corvée.

Au pied de la montagne, ayant atteint une rivière large mais peu profonde, ils s'assirent sur la berge pour prendre un peu de repos. Germann, un moment, enfonça dans l'eau la pointe de sa lance qui, aussitôt, prit feu, comme si elle avait été jetée dans une fournaise. Les deux éclaireurs se gardèrent bien d'aller plus loin. De l'autre côté de la rivière, ils aperçurent un troupeau d'animaux, qui ressemblaient à des bœufs sans cornes, et tous étaient couchés ; un homme, de taille gigantesque, semblait les garder. Pour faire lever ce bétail singulier, Germann se mit à frapper sa lance contre son bouclier.

— Pourquoi voulez-vous effrayer de cette manière mes pauvres petits veaux ? demanda l'énorme berger d'une voix formidable.

Étonné d'apprendre que ce gros bétail ne comptait que veaux et génisses, Germann, sans répondre à la question, demanda au géant où étaient les mères de tous ces veaux.

— Elles sont de l'autre côté de la montagne, répliqua la voix tonitruante.

Germann et Diurann ne demandèrent pas leur reste et battirent en retraite pour dire à leur compagnon tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Mailduin décida de ne pas insister et, quand tout fut paré, on abandonna l'île et la montagne.

A peu de distance, sous le vent, se trouvait une île sur laquelle on voyait un grand moulin et sur le seuil de la porte se tenait le meunier, solide compagnon, bien membré et corpulent. Une foule de gens conduisait vers le moulin des chevaux chargés de blé, et d'autres, une fois le blé moulu, s'éloignaient dans la direction de l'Ouest. De grands troupeaux de toutes sortes de bétail couvraient la plaine à perte de vue, et l'on y distinguait des chariots, chargés de tous les biens et de toutes les richesses que produit le rebord extrême du monde. Tous ces produits, le meunier les jetait aux mâchoires de son moulin et la riche farine qui en sortait prenait toujours la direction de l'Ouest.

Mailduin demanda au meunier de lui dire le nom de son moulin merveilleux et la signification de tout ce qu'il venait d'apercevoir sur son île. Le meunier, se tournant vers lui d'un geste brusque, répliqua :

— C'est le moulin d'Inver-tre-Kenand et je suis le meunier de l'enfer. Toutes les céréales et toutes les richesses du monde dont les hommes sont mécontents, on me les envoie pour qu'elles passent sous mes

meules, ainsi que tous les objets précieux que les hommes essaient de cacher au regard de Dieu. Je les broie sous les meules de mon moulin et les envoie ensuite vers le couchant.

Alors, il sembla bien décidé à ne rien ajouter de plus et d'un geste brusque, il se remit à travailler à son moulin. Voyant qu'il était superflu d'insister, Mailduin et ses compagnons, le cœur rempli d'émerveillement et de stupeur, regagnèrent leur navire.

Il leur fallut cette fois une longue croisière avant d'arriver à une île qui leur sembla très peuplée ; tous les gens y étaient noirs : leur peau, leurs vêtements et leur coiffure étaient noirs. Ils ne cessaient de circuler, de pousser des soupirs, de verser des larmes, de se tordre les mains, et tout cela sans jamais le moindre arrêt.

Le sort décida que le cadet des frères nourriciers irait faire l'éclaireur et voilà qu'aussitôt mêlé à tous ces gens, il éprouva un profond chagrin et se prit, comme les autres, à pleurer et à se tordre les mains. Ce que voyant, Mailduin envoya deux matelots pour le ramener à bord, mais ils furent incapables de le retrouver parmi ces gens en deuil, tous pareils et, pire encore, ils ne tardèrent pas à se joindre à la foule, à pleurer et à se lamenter comme elle.

Mailduin fit choix de quatre autres hommes, auxquels il remit des armes en leur donnant les ordres suivants :

— Dès que vous serez à terre, enveloppez-vous le visage de vos manteaux, couvrez-vous bien la bouche et le nez pour éviter de respirer l'air du pays. Ne regardez ni à droite, ni à gauche, ni à terre, ni au ciel ; tenez vos yeux fixés sur nos compagnons, jusqu'au moment où vous vous serez saisis d'eux.

Ils suivirent exactement les ordres donnés et, ayant rattrapé les deux marins qu'on avait envoyé chercher le frère nourricier, ils les saisirent et les ramenèrent de force à bord ; quant à l'autre, ils ne purent le découvrir. On demanda aux deux matelots pourquoi ils s'étaient mis à pleurer et leur seule réponse fut :

— Nous ne pouvons pas le dire ; tout ce que nous savons, c'est que nous fîmes ce que nous voyions faire aux autres.

Après quoi, en dépit qu'ils en eussent, Mailduin et ses compagnons, laissant derrière eux le second frère nourricier, reprirent leur errance.

La nouvelle île, qui ne tarda pas à émerger des flots, offrait à la vue un palais dont la façade était défendue par une chaîne de cuivre où

s'accrochait une foule de grelots d'argent. Juste devant l'entrée brillait une source, qu'enjambait un pont de cristal pour conduire au palais. Ils s'avancèrent vers le pont, mais quand ils commencèrent à vouloir le traverser, chaque fois qu'ils mettaient le pied dessus, ils étaient rejetés en arrière et étendus sur le sol. Ils aperçurent alors une jeune femme de grande beauté, qui sortait de la demeure, tenant un seau à la main. Se penchant sur le pont, elle en enleva une dalle de cristal et, son seau bien rempli de l'eau de la fontaine, elle rentra au palais.

— C'est pour tenir la maison de Mailduin qu'on nous envoie cette jeune femme, s'écria Germann, alors qu'elle était encore sur le seuil.

— Mailduin, vraiment ! se contenta de dire la jeune personne en refermant la porte sur elle.

Ils eurent alors l'idée de secouer la chaînette de cuivre, qui mit en branle tous les grelots d'argent ; et leur tintement était si suave et si mélodieux que les voyageurs tombèrent peu à peu dans un tranquille et doux sommeil, qui les tint en repos jusqu'à l'aube. En rouvrant les yeux, ils revirent la même jeune femme, le seau à la main, soulever à nouveau la dalle de cristal, remplir le seau et retourner au palais.

— C'est pour tenir la maison de Mailduin, répéta Germann, qu'on nous envoie cette jeune femme.

— Merveilleux sont les pouvoirs accordés à Mailduin ! fit-elle mystérieusement, en refermant une fois de plus la porte.

Ainsi, ne pouvant ni s'avancer ni reculer, car ils n'avaient pas le courage d'abandonner si beau palais, ils restèrent là trois jours et, chaque matin, la jeune fille venait, toujours de la même manière, puiser de l'eau à la source. Le quatrième jour, elle s'avança vers eux, vêtue d'un costume magnifique et splendide ; ses brillants cheveux couleur de blé mûr étaient retenus par une mince couronne d'or et ses blancs petits pieds étaient serrés dans des souliers de filigrane d'argent. De ses épaules descendait un manteau blanc, attaché par devant par une broche à cabochon étincelant, et sa peau, blanche comme la neige, était couverte d'un tissu de fine soie blanche.

— A toi, Mailduin, et à tes compagnons, mon salut bien amical !

Et elle les appela tous, les uns après les autres, par leur nom.

— A tous, un accueil d'amitié ! Nous savions que vous alliez venir, car il y a longtemps que votre arrivée nous avait été prédite.

Elle les conduisit alors à une grande demeure bâtie sur le bord de la mer et elle fit tirer le navire à sec sur la plage pentive. Dans la grande salle se trouvaient de nombreuses couches séparées, dont l'une était destinée à Mailduin tout seul, et chacune des autres à trois de ses gens. La jeune femme leur partagea un mets qui ressemblait à du fromage ; elle en donna une part à Mailduin et une part trois fois plus grosse à chaque trio de compagnons. Le goût que chacun d'eux préférait par-dessus tout au monde était le goût qu'il trouvait à la part qu'il avait reçue. Et elle leur donna à boire l'eau de la fontaine, puisée comme vous le savez sous le pont de cristal ; elle savait très exactement ce qu'il fallait donner à chacun de nourriture et de boisson pour qu'il en eût juste assez et pas davantage.

— Voilà la femme qu'il faudrait à Mailduin ! firent tous les compagnons. Mais en les entendant, elle sortit, son seau à la main. Quand ils furent seuls, les compagnons de Mailduin lui dirent :

— Devons-nous lui demander de devenir ta femme ?

— A quoi vous servira de le lui demander ? répondit-il.

Le lendemain matin, ils lui dirent :

— Pourquoi ne restes-tu pas avec nous ? Ne veux-tu pas faire amitié avec Mailduin et le prendre pour mari ?

Elle répondit que toutes celles qui vivaient sur cette île avaient reçu défense expresse de se marier avec les fils des hommes ; elle ne pouvait désobéir, n'ayant aucune idée de ce que pouvait être la transgression ou le péché.

Le lendemain, quand elle les eut servis à son habitude, et qu'ayant reçu leur content de nourriture et de boisson, ils étaient remplis d'une douce joie, ils lui répétèrent leurs paroles de la veille.

— Demain, répondit-elle, vous recevrez réponse à votre question.

Et elle se retira, les laissant sur leurs couches, livrés à leur doux sommeil.

En rouvrant les yeux, le lendemain matin, ils se retrouvèrent en pleine mer, étendus dans les couchettes de leur navire. Ils se précipitèrent sur le pont, mais n'aperçurent ni femme, ni palais, ni pont de cristal, ni aucune trace de l'île qui leur avait accordé si doux repos.

Ils n'eurent pas besoin d'aller très loin, cette fois, pour trouver une

autre île de petites dimensions, plantée d'arbres nombreux, tantôt isolés, tantôt en bouquet et sur lesquels étaient perchés une foule d'oiseaux. En s'avançant, ils découvrirent un vieillard tout couvert de longs cheveux très épais, et qui lui faisaient heureusement un vêtement, car il n'en avait point d'autre. Aussitôt débarqués, ils allèrent lui parler et lui demandèrent à quelle race il appartenait.

— Je suis né sur Erinn, répondit-il. Il y a longtemps, très longtemps, je m'embarquai sur une barquette de peaux tendues et pris la mer pour aller en pèlerinage ; mais au bout de très peu d'heures, ma barquette tint mal la mer et fit mine de vouloir chavirer. Je revins à terre et, pour lester mon bateau, je mis au fond, sous mes pieds, des mottes de terre gazonnée, coupées dans le pré voisin, et je me mis en route. Guidé par Dieu, j'arrivai à cet endroit de la mer, et c'est Lui qui assembla dans l'eau, pour moi, les mottes de terre gazonnée, de façon à en former une petite île. Au commencement, j'avais juste la place suffisante pour me tenir debout ; mais chaque année, depuis ce temps, le Seigneur a eu la bonté d'ajouter un pied de sol tout autour de mon île ; si bien, qu'au cours des siècles, elle a pris la taille que vous lui voyez. De plus, un seul jour de l'année, le Seigneur fait pousser un arbre unique et, avec le temps, l'île est devenue, comme vous voyez, très boisée, et moi, j'ai tant vieilli, que mon corps est entièrement couvert de mes cheveux blancs, si bien que je n'ai besoin d'aucun autre vêtement.

— Quant aux oiseaux que vous voyez, perchés sur des branches, continua-t-il, ce sont les âmes de mes enfants et de tous mes descendants, qui viennent à cette île demeurer avec moi, suivant les mérites de leur mort. Du sol de l'île, Dieu a fait jaillir une source de bière et tous les matins, les anges m'apportent la moitié d'un gâteau, une tranche de poisson et une coupe de bière puisée à la source ; et, le soir, la même portion de nourriture et de boisson est départie à chaque homme et à chaque femme de mon petit peuple. Voilà comment nous vivons ici, comment nous continuons d'y vivre jusqu'à la fin du monde ; car c'est ici que nous attendons le jour du Jugement.

Mailduin et ses compagnons reçurent du vieux pèlerin une hospitalité de trois jours et de trois nuits et, au moment de leur dire adieu, le vieillard leur dit que tous, à l'exception d'un seul, reverraient leur pays.

Après avoir été ballotés pendant de longs jours sur les flots, ils aperçurent au loin la terre. En approchant du rivage, ils entendirent le mugissement d'un grand soufflet de forge et le bruit de tonnerre que faisaient les marteaux des forgerons qui, sur une enclume, martelaient

une masse de fer portée au rouge. Aux oreilles de Mailduin, chaque coup retentissait aussi fort que si douze compagnons avaient, du même geste, abattu leur marteau.

S'approchant avec précaution, ils entendirent la grosse voix des forgerons qui parlaient avec animation.

— Approchent-ils ? criait l'un.

— Chut ! Silence ! faisait un autre.

— Et qui sont ces gens ? s'enquit un troisième.

— Ce sont de petits bonshommes qui viennent à la rame vers notre rivage, dans un bateau de pygmées, reprit le premier.

En entendant ces mots, Mailduin dit vite aux hommes de l'équipage :

— Faites nage arrière, mais sans virer le navire ; ramez à l'envers de manière à le faire avancer poupe arrière ; comme cela, les géants ne s'apercevront pas que nous battons en retraite.

L'équipage obéit et le navire s'éloigna du rivage suivant l'ordre donné, la poupe en avant.

— Sont-ils assez près du bord ? demanda le premier forgeron au compagnon qui faisait le guet.

— Ils paraissent immobiles, répondit l'autre. Je ne m'aperçois pas qu'ils s'approchent et ils n'ont pas viré leur petit bateau pour s'en aller.

Au bout de quelques instants, le premier forgeron redemande :

— Eh bien, que font-ils maintenant ?

— Je crois qu'ils se retirent, répond l'homme aux aguets, car ils sont maintenant un peu plus petits que tout à l'heure.

A ces mots, le premier forgeron sortit de la forge à grandes enjambées — énorme géant dégingandé — et tenant à la main, au bout de longues pinces, une grosse masse de fer incandescente, puis, descendant en courant jusqu'au rivage, il la lança de toute sa force dans la direction du bateau. Elle plongea dans l'eau à une brasse de la proue et la mer se mit à siffler, à bouillonner et à se soulever, tout autour de l'embarcation ; mais les matelots firent force de rames ; ils furent en quelques instants hors de portée du géant et, en pleine mer, ils reprirent leur voyage.

Ils se remirent de leurs émotions en arrivant sur une mer aussi transparente qu'un cristal d'aigue-marine. Elle était si calme et si pure, qu'on voyait luire au soleil le sable des profondeurs ; on n'y apercevait ni monstre, ni animaux difformes, ni rochers rugueux ; rien que l'eau cristalline, le soleil qui la traversait et le sable qui luisait tout au fond ; toute une longue journée, ils voguèrent sur ses eaux pures, en admirant sa splendeur et sa beauté.

De là, ils pénétrèrent en des parages tout différents. La mer avait l'apparence d'un nuage diaphane et inconsistant ; elle paraissait si transparente et si peu dense, qu'il semblait, au premier regard, qu'elle n'eût pas la force de porter la coque de leur embarcation. Plongeant dans l'eau leurs regards, ils aperçurent au fond un paysage de beauté, où de grandes et jolies maisons se distinguaient au milieu des bois et des bosquets. Dans un endroit découvert se dressait un arbre isolé et, au sommet de ses branches, ils aperçurent un animal d'aspect terrible et féroce.

Sous les branches paissait un grand troupeau de bœufs, gardé par un pâtre armé d'une lance et d'une épée et défendu par un bouclier. Dès que, levant la tête, il eut aperçu le monstre en haut de l'arbre, l'homme s'enfuit aussitôt de toutes ses forces. Alors le monstre détendit son cou comme un ressort et, dardant sa tête dans le troupeau, plongea ses crocs dans les reins du plus puissant bœuf, l'enleva comme une plume dans l'arbre où il était installé, et se mit en devoir de l'avalier en un clin d'œil. Le troupeau tout entier avait détalé dans toutes les directions.

Voyant ces faits extraordinaires, Mailduin et ses compagnons furent saisis de terreur ; vu le manque de densité de l'eau et sa qualité de brume excessivement ténue, ils redoutaient de ne pouvoir naviguer en passant par-dessus le paysage sous-marin et le monstre qui le terrorisait. Ils eurent beaucoup de peine à éviter ces dangereux parages, mais enfin, l'habileté des rameurs leur permit de s'esquiver sains et saufs.

En arrivant à l'île suivante, ils furent tout étonnés de voir que la mer la dominait de tous côtés, se tenant haute et droite comme un mur. A travers ce mur transparent, les gens de l'île, en voyant nos voyageurs, furent saisis d'une grande agitation et poussèrent des cris de toutes parts : « Les voilà ! les voilà ! Ils reviennent encore pour nous piller ! » Alors, les compagnons de Mailduin aperçurent une foule d'hommes et de femmes, qui poussaient devant eux, avec des cris perçants, de grands troupeaux de chevaux, de vaches et de moutons. Une femme, par-dessus la crête des vagues, essaya de lapider l'équipage avec de

grosses noix ; mais elles tombaient sur les lames autour du bateau et, comme elles flottaient, les matelots les repêchèrent et les mirent soigneusement de côté pour s'en nourrir.

Quand ils virèrent de bord, les clameurs tombèrent ; une voix d'homme cria bien fort : « Où sont-ils maintenant ? » et une autre voix lui répondit : « Ils sont partis. »

La merveille de l'île qui leur apparut ensuite dépassait encore la dernière : un puissant courant d'eau de mer jaillissait des flots sur un point du rivage, montait dans les airs en forme d'arc-en-ciel et retombait sur le rivage opposé, de l'autre côté de l'île. Sous cette arche liquide, ils passaient à pied sans être mouillés et, de leurs harpons, ils en décrochaient, pour ainsi dire, nombre de gros saumons. Beaucoup d'autres, et de forte taille, tombaient aussi de l'arche liquide, si bien que l'île entière sentait le poisson et que l'on n'arrivait pas à ramasser tous les saumons, tant était grande leur abondance.

Du dimanche soir au lundi soir, l'étrange courant ne cessa de s'arquer, sans changer de place, enjambant toute l'île de son arche liquide. Ayant rempli leur navire jusqu'au bord des plus gros saumons qu'ils purent trouver, les voyageurs, bien satisfaits, reprirent la mer.

Leur course fut arrêtée ensuite par la vue d'une immense colonne d'argent qui se dressait dans la mer. Elle avait huit côtés, mesurant chacun la longueur d'une portée d'aviron, si bien que la circonférence du pilier était de huit portées d'aviron. Aucune terre ne se trouvait au pied de la colonne, qui sortait toute nue de l'océan illimité ; au plus profond des eaux, l'on ne pouvait apercevoir sa base et elle était d'une telle hauteur, qu'il était impossible d'en distinguer le sommet. De ce sommet invisible jusqu'à la mer, pendait un filet d'argent, qui s'ouvrait et s'étendait loin du pilier. Les mailles en étaient si vastes, que le navire, toutes voiles dehors, put en traverser une sans la toucher. A ce moment, du bout de sa lance, Diurann frappa la maille et en détacha un assez long morceau.

— Ne détruis pas ce filet, s'écria Mailduin, car cette merveille est l'œuvre de géants !

— Ce que j'ai fait, répondit Diurann, est en l'honneur de mon Dieu, et aussi pour que l'on ajoute plus de créance à nos aventures. Je déposerai ce cordon d'argent en offrande sur l'autel d'Armagh, si jamais je retourne en Erinn.

Ce fil d'argent pesait deux onces et demie, comme le reconnurent

ensuite les gens d'Armagh.

A ce moment, du haut de l'invisible pilier, descendit une voix forte, claire et joyeuse, mais ils eurent beau tendre l'oreille, ils ne purent distinguer, ni ce qu'elle disait ni même quel langage elle parlait.

L'île qu'ils relevèrent ensuite était très grande ; d'un côté se dressait une noble montagne revêtue de bruyères et tout le reste de l'île était une grasse prairie. Près du rivage s'élevait un grand palais orné de sculptures et de pierres précieuses et fortifié de hauts remparts, qui en faisaient le tour. Aussitôt débarqués, ils s'avancèrent vers le palais et prirent quelque repos sur le banc, qui s'allongeait devant la poterne du rempart extérieur ; de là, à travers le porche de l'autre muraille, ils aperçurent, à l'intérieur de la cour, un grand nombre de jeunes filles d'une saisissante beauté.

Sur ces entrefaites, parut au loin un cavalier, qui venait à vive allure dans la direction du palais et, quand il arriva plus près, nos voyageurs se rendirent compte que c'était une amazone, jeune, belle et richement vêtue. Elle portait un hennin de brillante soie bleue, un manteau de pourpre frangé d'argent tombait de ses épaules, ses gants étaient brodés de fils d'or et ses pieds étaient joliment serrés dans de fines sandales écarlates. Une des jeunes filles du château accourut pour tenir son cheval, pendant qu'elle mettait pied à terre. Elle pénétra ensuite dans le palais. Alors, une autre des filles d'honneur s'avança vers Mailduin et ses compagnons, et leur dit :

— Vous êtes les bienvenus ! Entrez dans le palais ; la reine m'envoie vous inviter et elle vous attend pour vous recevoir.

A la suite de la jeune fille, ils pénétrèrent dans le palais et la reine leur souhaita la bienvenue de la plus aimable façon. Elle les conduisit ensuite dans une grande salle, où était dressée une table abondamment servie. Elle les pria de s'y asseoir et de prendre leur repas. Un plat de nourriture choisie et un gobelet de cristal plein d'un vin généreux étaient à la place de Mailduin, et devant chaque groupe de trois compagnons, se trouvaient un seul plat et une seule grande coupe avec une quantité triple de mets et de boisson. Le repas terminé, ils s'en allèrent tous faire la sieste, couchés jusqu'au matin sur des sofas moelleux.

Le lendemain, la reine vint trouver Mailduin et ses compagnons et leur adressa la parole en ces termes :

— Restez maintenant dans ce pays ; ne continuez pas d'errer d'île en

île, sur la vaste mer. Ici, vieillesse ni maladie ne vous atteindront jamais ; vous demeurerez toujours aussi jeunes que vous l'êtes à présent et vous y vivrez à tout jamais une vie de plaisir et d'insouciance.

— Veuillez nous dire, répondit Mailduin, quel genre de vie nous attendrait ici.

— Bien volontiers, répondit la reine. Le bon roi, qui naguère régnait sur cette île, était mon mari et les gentes demoiselles que vous avez vues sont nos enfants. Après un long règne, il vint à mourir et, comme il n'avait laissé aucun fils, c'est moi qui gouverne, seule et unique souveraine du pays. Chaque jour, je me rends à la Grand-Plaine, au milieu de mon peuple, pour rendre la justice.

— Vas-tu t'éloigner de nous ce jour même ? demanda Mailduin.

— Il me faut, en effet, partir dans un instant pour prononcer plusieurs jugements ; pour vous, vous êtes mes hôtes, restez dans cette maison jusqu'à mon retour dans la soirée, sans vous mettre en souci.

L'hiver commençait ; ils furent heureux de rester dans l'île toute la mauvaise saison ; mais ces trois mois paraissaient, à nos bons compagnons, durer autant que trois années. Ils étaient tourmentés d'un ardent désir de revoir leur terre natale. Au bout de ce temps, l'un d'eux dit à Mailduin :

— Nous sommes ici depuis bien longtemps, pourquoi ne retournons-nous pas dans notre pays ?

— Voilà des paroles qui n'ont ni sens ni raison, répondit Mailduin, car, chez nous, nous ne trouverons rien qui vaille les biens dont nous jouissons ici.

Cette réponse fut loin de satisfaire ses compagnons, qui se prirent à murmurer de plus en plus fort. « Il est clair, disaient-ils entre eux, que Mailduin aime la reine. Les choses étant ce qu'elles sont, libre à lui de rester ici, mais nous, nous voulons retourner dans notre pays natal. »

Saisi de la question, Mailduin ne voulut pas consentir à rester sans eux et il déclara que la même marée les emmènerait tous ou personne.

Un certain jour donc, peu après cette résolution, dès que la reine fut partie dans la Grand-Plaine pour y rendre la justice, ils affrétèrent leur barque et mirent à la mer. Ils n'étaient encore qu'à peu de brasses du rivage, quand la reine y parut sur sa blanche haquenée, et voyant de

quoi il s'agissait, elle s'en fut au palais pour reparaître au bout d'un instant, tenant à la main une pelote de fil.

Descendant à pied jusqu'à l'extrême bord de l'eau, elle lança la pelote vers le navire en tenant fermement le bout du fil. Mailduin attrapa la pelote au vol et la tint serrée dans sa main, et la reine, en tirant doucement sur le fil, ramena la barque dans le petit port.

Alors, elle leur fit promettre que, si jamais pareille chose se produisait, un des compagnons se tiendrait toujours dans le bateau pour attraper la pelote royale.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, les voyageurs restèrent neuf mois de plus. Ils firent plusieurs tentatives d'évasion, mais par le moyen de sa pelote magique, elle les ramenait toujours au rivage, car Mailduin ne manquait jamais d'attraper la pelote au vol.

Perdant patience, les hommes tinrent entre eux un conseil.

— Il est maintenant certain que Mailduin ne désire pas quitter l'île, car il a pour la reine un grand amour, et vous voyez comment, chaque fois, il attrape au vol la pelote et nous ramène au palais.

Mailduin répliqua :

— La prochaine fois, je vous promets de rester assis à la barre, et il sera bon que l'un de vous reste debout pour recevoir la pelote et voir si elle s'attache à sa main comme à la mienne.

Ils en tombèrent d'accord, et, saisissant la première occasion, ils mirent une fois de plus à la mer. A son habitude, la reine surgit alors qu'ils étaient encore tout près, et leur lança la pelote. Un homme de l'équipage la saisit et elle s'agrippa à ses doigts aussi fortement qu'à ceux de Mailduin ; et la reine se mit à haler la barque vers elle ; mais alors Diurann, tirant son épée, fit sauter en l'air la main du matelot, laquelle tomba à l'eau avec la pelote, et les hommes, se courbant allègres sur leurs avirons, reprirent leur voyage en pleine mer.

A cette vue, la reine se mit à pleurer, à se lamenter, à se tordre les mains de douleur. Et ses filles l'entourèrent toutes pleurantes, si bien que la cour du palais résonnait de lamentations. Mailduin et ses compagnons

y fermèrent leurs oreilles et leur cœur et bientôt en plein océan, ils retrouvèrent leur calme et leur liberté.

L'île qui les accueillit ensuite était couverte de nombreux arbres ; ils ressemblaient assez à des coudriers, chargés de fruits très pareils à de grosses pommes, à la différence toutefois que leur peau était rude comme une écorce.

Les matelots recueillirent tous les fruits d'un petit arbre et l'on tira au sort pour savoir lequel d'entre eux y goûterait. Le sort tomba sur Mailduin ; il en exprima le jus dans sa tasse et le but. Cette boisson le jeta dans un sommeil si profond, que le dormeur semblait être dans une transe, sans le moindre signe de respiration et les lèvres couvertes d'une écume cramoisie. Pendant vingt-quatre heures, personne ne put dire si le chef était mort ou vivant.

Quand Mailduin s'éveilla le lendemain, il recommanda à l'équipage de cueillir autant de fruits qu'ils en pourraient emporter, car le monde entier, leur assura-t-il, ne pouvait produire rien qui approchât d'une saveur aussi délicieuse. Du jus de ces pommes merveilleuses, ils remplirent tous les vases dont ils pouvaient disposer et ils se mirent à en consommer régulièrement, mais en ayant soin de mêler à la liqueur une grande quantité d'eau pour en atténuer la force.

Deux fois plus grande était l'île qu'ils visitèrent après. D'un côté croissait un bois d'ifs et de grands chênes et l'autre partie consistait en une plaine herbeuse, au centre de laquelle luisait un petit lac. A peu de distance se dressait une maison de noble apparence, dans le voisinage d'une petite église et, dans toute l'île, paissaient de nombreux troupeaux de moutons.

Les voyageurs allèrent droit à l'église, où ils trouvèrent un ermite, les cheveux et la barbe blanc de neige et portant les autres indices d'un âge avancé. Mailduin lui demanda qui il était et d'où il était venu.

— Je suis, répondit-il, un des quinze marins qui, suivant l'exemple de notre maître Brendan de Birra, partit en pèlerinage sur le vaste océan. Après avoir erré longtemps, nous nous installâmes dans cette île, où mes compagnons finirent par mourir les uns après les autres et, de ceux qui étaient venus, je suis maintenant le dernier.

Le vieux pèlerin leur montra alors la sainte besace de Brendan que ses compagnons et lui avaient emportée comme relique. Mailduin la baisa dévotement et tous les autres s'inclinèrent pour la vénérer. L'ermite ajouta qu'ils avaient loisir d'utiliser les moutons et les autres produits de l'île pour leur nourriture, mais à condition de ne rien gaspiller.

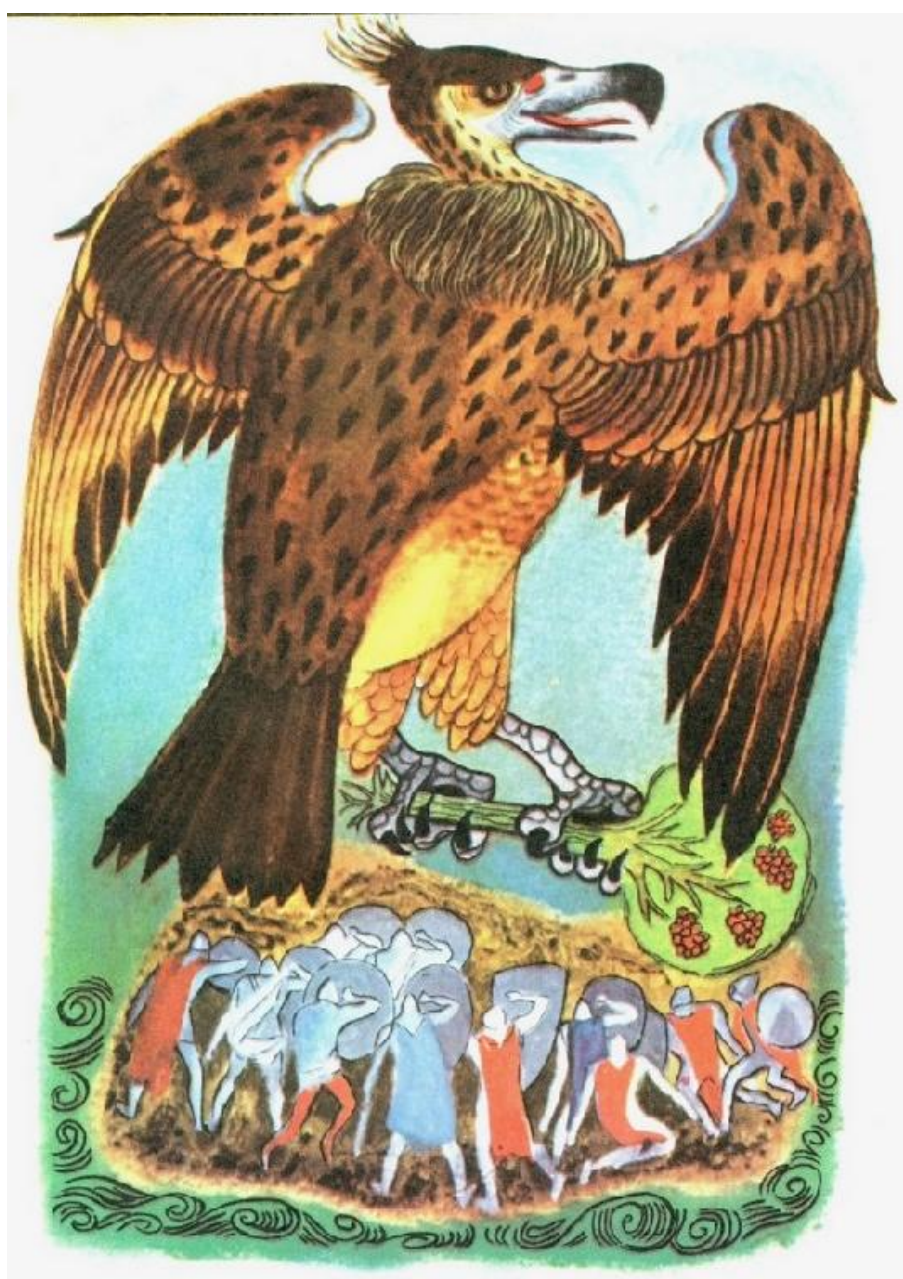
Un jour, assis sur une colline, et leurs regards tournés à leur habitude

vers la mer, ils aperçurent soudain ce qu'ils prirent tout d'abord pour un nuage sombre, qui venait du Sud-Ouest. Ils le suivirent des yeux dans sa course et finirent par y reconnaître avec stupéfaction un oiseau géant, dont ils purent bientôt distinguer le lent et lourd battement d'ailes. L'oiseau se posa sur un coteau avoisinant le lac et nos voyageurs n'en conçurent pas une mince alarme, car il était si gigantesque qu'il pouvait les saisir dans ses serres et les emporter par-dessus les flots. Aussi se cachèrent-ils sous les arbres et dans les fissures des rochers, mais sans jamais perdre de vue l'oiseau, dont ils suivaient étroitement tous les mouvements.

Il paraissait très vieux. Dans une patte, il tenait une branche d'arbre qu'il avait apportée et qui était plus grande et plus lourde que le chêne le plus développé du pays ; outre des feuilles encore vertes, cet arbre était chargé de grappes d'un fruit rouge et juteux, pareil à des raisins de grosseur anormale.

Après avoir pris un assez long repos, l'oiseau se mit à manger les fruits qu'il avait ainsi apportés. Après l'avoir guetté quelque temps encore, Mailduin, avec mille précautions, s'aventura sur le coteau pour voir si le volatile avait de mauvaises intentions. L'oiseau ne montrant aucun signe de mauvaises dispositions, les autres s'enhardirent peu à peu à suivre leur chef.

L'équipage tout entier s'avança maintenant, en corps, dans la direction de l'oiseau, avec Mailduin en tête, et tous tenant leur bouclier levé. L'oiseau ne bougeant point, l'un des hommes, sur l'ordre de Mailduin, s'approcha de la branche aux fruits bizarres et cueillit quelques-unes des grappes. L'oiseau, de son côté, continua de manger les gros grains sans prêter au nouvel arrivé la moindre attention.



Le soir du même jour, du point de l'horizon d'où était sorti le premier oiseau, ils en aperçurent deux autres, tout aussi énormes, et qui s'approchèrent lentement à tire-d'aile. De la hauteur considérable où ils planaient, ils se laissèrent tomber et se posèrent sur le même coteau, de chaque côté de l'oiseau venu dans la matinée.

Ils étaient visiblement beaucoup plus jeunes que lui et, malgré cela, paraissaient accablés de fatigue. Après un long repos, ils secouèrent

leur plumage et se mirent à faire, de leur bec, la toilette du vieil oiseau, sur le corps, les ailes et la tête, lui arrachant les plumes flétries et lissant de leur mieux les plumes saines. Cela terminé, les trois oiseaux cueillirent sur la branche apportée des grappes abondantes et firent un bon repas.

Le lendemain matin, les deux nouveaux venus se mirent à faire la toilette du vieil oiseau et cela jusqu'à midi. Alors, ils recommencèrent à manger les grosses baies rouges, en jetant les noyaux et la pulpe grossière dans le lac, qui bientôt rougit comme une cuvée de vendange. Puis le vieil oiseau plongea dans l'eau rougie et y resta à s'ébattre jusqu'au soir ; alors, il revint se percher sur le coteau, mais en prenant bien soin de ne pas se souiller au contact de ses vieilles plumes tombées.

Le matin du troisième jour, les deux jeunes recommencèrent la toilette de l'ancien et, cette fois-ci, avec un soin et une minutie nouvelle, lissant les plumes et les arrangeant en lignes bien parallèles et en touffes soyeuses. Ils travaillèrent ainsi jusqu'à midi ; alors, après un moment de repos, ils ouvrirent toutes grandes leurs ailes et prirent leur essor rapide vers le Sud-Ouest, où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Resté seul, le vieil oiseau prit encore soin d'achever sa toilette, jusqu'à l'approche du soir ; alors, secouant ses ailes, il s'éleva dans les airs et fit trois fois le tour de l'île, comme pour essayer ses forces. Il avait perdu toutes les apparences de la vieillesse : ses plumes étaient serrées et brillantes, sa tête droite, son œil étincelant, et son vol révélait autant de puissance et de célérité que celui des deux autres. Se posant une dernière fois sur le coteau, il goûta lui aussi un léger repos, puis reprit son vol et, se dirigeant sur le point de l'horizon d'où il était venu, il s'évanouit au loin et les voyageurs le perdirent de vue.

Il parut évident à l'esprit de Mailduin et de ses compagnons que cet oiseau avait bénéficié d'un renouveau de jeunesse, suivant le mot du prophète qui dit : « Ta jeunesse aura son renouveau comme celle de l'aigle. » Diurann, admirant cette merveille, dit à ses compagnons :

— Baignons-nous aussi dans le lac et, comme l'oiseau, nous y gagnerons un regain de jeunesse.

Mais certains répliquèrent :

— Non point ! car l'oiseau a laissé dans ces eaux le poison de sa vieillesse et de sa décrépitude.

Diurann n'en voulut pas moins faire à sa tête, que ses compagnons suivissent son exemple ou non. Il plongea dans le lac, y nagea quelque temps, puis il prit dans sa bouche un peu de cette eau pour se rincer les dents ; il alla même jusqu'à en avaler quelques gorgées. Alors, il sortit de l'eau parfaitement sain et sauf, et il resta toute sa vie en excellente santé, sans jamais perdre une dent, ni voir blanchir un seul de ses cheveux, sans être atteint de la moindre maladie ni souffrir de la plus petite faiblesse corporelle. Mais aucun de ses compagnons n'osa courir la même aventure.

Après quelques semaines, les voyageurs arrimèrent dans leur barque une forte quantité de viande de mouton et, après avoir dit adieu au vénérable clerc, ils repartirent une fois de plus sur la plaine de l'océan.

Ils relâchèrent ensuite dans une île, qui se présentait comme une vaste plaine. Elle était peuplée d'une foule de gens, qui se livraient à divers jeux et qui riaient constamment. A leur habitude, les voyageurs tirèrent au sort pour savoir qui ferait l'éclaireur, et le sort désigna le troisième frère nourricier de Mailduin.

Il n'eut pas plus tôt abordé et ne se fut pas plus tôt mêlé aux insulaires, qu'il se mit à jouer avec eux et à prendre sa part de leurs rires, comme s'il avait passé au milieu d'eux toute sa vie. Ses compagnons l'attendirent en vain pendant très longtemps, mais ils n'eurent pas le courage de s'aventurer à terre pour l'aller chercher ; et, les jours et les semaines passant, comme il ne semblait plus y avoir d'espoir de le voir revenir, ils l'abandonnèrent à son sort et remirent à la voile.

Leur escale suivante fut une île petite et entourée de tous côtés d'un haut rempart de feu, et ce rempart tournait constamment autour de l'île. A un certain endroit, il était fendu d'une large brèche et, quand il arrivait dans sa giration qu'elle se trouvât juste en face d'eux, ils pouvaient, au travers, apercevoir l'ensemble de l'île et ce qu'elle contenait.

Et voici ce qu'ils virent : un grand nombre de personnes revêtues de lumière et de beauté, dont les riches vêtements étaient radieux et qui banquettaient en liesse, vidant des coupes d'or rouge. Les voyageurs saisirent parfois les échos de leurs hymnes de joie, et ils furent saisis d'émerveillement et d'une gaîté communicative au spectacle de tout le bonheur qui leur était ainsi révélé. Mais ils ne s'aventurèrent pas à franchir la ceinture de feu.

A quelques journées de là, ils aperçurent, à longue distance vers le

Sud, un objet qu'ils prirent tout d'abord pour un gros oiseau blanc, posé sur la mer et obéissant au rythme des vagues : Puis, en mettant le cap sur ce point, ils découvrirent en s'approchant que c'était un homme. Il était très âgé, si âgé qu'il était tout-couvert de longs cheveux blancs, qui poussaient sur tout son corps. Réfugié sur un large rocher dénudé, il ne cessait de se jeter à genoux et de lancer au ciel ses invocations.

Quand ils reconnurent que c'était un saint homme, ils lui demandèrent sa bénédiction ; après quoi, ils s'enquirent de son origine et de ses aventures. En réponse, le vieillard leur fit le récit suivant :

— Je naquis dans l'île de Tory, au large du Donegal. Quand j'arrivai à l'âge d'homme, je fus le cuisinier des frères du monastère et un cuisinier plein de vilenie : tous les jours, je vendais une partie des vivres qui m'étaient confiés et, en secret, avec cet argent, j'achetais maintes friandises. Pire encore, je pratiquais des passages souterrains pour pénétrer dans l'église et dans les maisons qui en dépendaient, de sorte que, de temps à autre, j'en pus voler des quantités de vêtements brochés d'or, de reliures de livres ornées d'airain et d'autres objets sacrés, sertis de pierres précieuses.

Je ne tardai pas à m'enrichir et pus remplir mes chambres de riches lits de repos tendus d'étoffes de toutes couleurs, de laine ou de linon et j'accumulai les chaudrons de cuivre jaune, les broches et les brassards d'or. En fait d'ameublement et de décoration, je possédais tout ce que peut avoir une personne de haut rang et j'en conçus une grande fierté et une forte outrecuidance.

Un jour, on m'envoya creuser la fosse d'un paysan qui, de la grande terre, avait voulu se faire enterrer dans l'île sainte. J'allai au petit cimetière choisir l'endroit voulu, mais je n'eus pas plus tôt planté ma pioche dans le sol que, de dessous mes pieds, du fond de la terre, sortit une voix profonde :

— Ne creuse pas cette fosse !

Je m'arrêtai un moment ébahi ; puis, retrouvant mon calme, oubliant les mots mystérieux, je me remis à creuser le sol. Aussitôt, la même voix, encore plus nettement que tout à l'heure, répéta :

— Ne creuse pas cette fosse ! Je suis une benoîte et sainte personne ; mon corps est tout amaigri de privations et tout léger, ne viens pas mettre sur moi la lourde dépouille engraisée de ce vieux pécheur.

Dans l'excès de mon orgueil et de mon obstination, je répliquai :

— C'est bien mon intention de creuser cette fosse et d'y enterrer ce corps sur tes vieux os.

— Si tu fais cette abomination, la chair se desséchera sur tes os, elle s'écaillera et tu mourras pour être jeté en enfer au bout de trois jours. Et de plus, le corps que tu veux m'imposer ne restera pas où tu l'auras mis.

— Et que me donneras-tu, demandai-je, si je ne mets pas le cadavre sur ton corps ?

— Au ciel, fut la réponse, la vie éternelle.

— Quelle assurance peux-tu m'en donner ? insistai-je.

Et la voix répondit :

— C'est dans l'argile que tu creuses la fosse. Observe bien ce que va devenir cette argile et tu ne douteras plus de la vérité de ce que j'avance. Tu comprendras que mes paroles se réaliseront et que, même si tu l'essayais encore, tu ne pourrais enterrer cet homme sur ma personne.

A ces mots, toute l'argile que je piochais se transforma sous mes yeux en une masse de sable blanc. Voyant ce prodige, j'emportai le cadavre et l'enterrai ailleurs.

A quelque temps de là, je me fis faire une grande barque à la mode du pays, toute couverte de peaux de bêtes peintes en rouge, et j'en fis l'essai sur la mer. En suivant les rivages et en poussant jusqu'aux îles, je fus si enchanté du spectacle des terres et de la mer que je résolus de vivre tout à fait dans mon bateau pendant quelque temps ; et j'apportai à bord tous mes trésors : coupes d'argent, bracelets d'or, hanaps aux festons de métal et tous mes chers objets, du plus grand au plus petit.

Mon plaisir fut d'abord intense, tant que l'air resta pur et la mer unie. Mais un jour, le vent soudain fraîchit et une brusque tempête me chassa en pleine mer, me faisant perdre de vue tout point de repère, si bien que je ne pouvais savoir dans quelle direction dérivait mon bateau. La rafale finit par tomber, une brise douce lui succéda, la mer reprit son calme et ma barque se remit à voguer, bercée d'un mouvement aussi tranquille et agréable que devant.

Soudain, j'eus le sentiment que, malgré le souffle de la brise, mon embarcation cessait de se mouvoir, et, me mettant debout pour en

découvrir la cause, j'aperçus, non sans émoi, un vieillard qui se tenait à quelques brasses, assis sur la crête d'une vague.

Il m'adressa la parole et, chose étrange, je reconnus sa voix sans pouvoir, sur le moment, me rappeler où je l'avais déjà entendue. Grandement ému, je me mis à trembler sans savoir pourquoi.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il.

— Je l'ignore, répliquai-je ; tout ce que je sais, c'est que le doux mouvement de ma barque sur les vagues me cause le plus grand plaisir.

— Ton plaisir cesserait, repartit le vieillard, si tu pouvais voir les troupes qui, en ce moment même, te cernent de toutes parts.

— De quelles troupes veux-tu donc parler ? demandai-je.

Et il reprit :

— Tout l'espace qui t'entoure, jusqu'à la ligne où la mer rejoint le ciel et vers le haut jusqu'aux nuages, est rempli d'une multitude de démons qui viennent te demander des comptes pour ton avarice, ton orgueil et toute la séquelle de tes autres vices et de tes autres crimes.

Et il demanda :

— Sais-tu pourquoi ta barque s'est arrêtée ?

— Non, répondis-je, et il ajouta :

— C'est moi qui l'ai arrêtée, et elle ne bougera pas de ce point fixe tant que tu ne m'auras pas promis d'accomplir de point en point tout ce que je vais te prescrire.

Je répliquai que ses demandes ne seraient peut-être pas en mon pouvoir.

— Elles le seront, répondit-il ; et, si tu me refuses, les tourments de l'enfer seront ton salaire et ton destin.

S'approchant alors tout près de moi, il posa ses mains sur mes épaules et me fit jurer de faire ce qu'il me demanderait.

— Ce que je te demande, c'est, sur l'heure, de jeter à la mer tous ces trésors mal acquis que je vois ici entassés.

Cela me porta un coup et je répliquai :

— C'est grande pitié que soient perdues toutes ces choses précieuses.

— Elles ne seront pas perdues pour tout le monde. Je veillerai à ce que l'on vienne les recueillir. Sans plus tarder, obéis !

Ainsi, bien à contre-cœur, je jetai par-dessus bord tous mes chers objets de prix et de beauté, en ne gardant pour boire qu'une petite coupe de bois.

— Maintenant, dit le vieil homme, tu vas continuer ton voyage et, sur le premier coin de terre ferme que heurtera ta proue, tu devras t'y arrêter.

En guise de vivres, il me donna sept gâteaux de gruau d'avoine et une coupe de petit-lait aigre. Alors, ma barque se reprit à voguer et je perdis bientôt le vieillard de vue. Tout aussitôt, je me rappelai que sa voix était la voix qui était sortie de la terre quand j'avais voulu creuser la fosse mal choisie. Je fus si atterré de cette découverte et si bouleversé à la pensée de ma richesse engloutie, que je rejetai mes avirons et m'abandonnai au caprice des vents et des courants, sans plus me soucier de ce qu'il adviendrait de moi. Pendant des heures et des jours, je fus ballotté au gré des flots sans savoir où j'allais.

Enfin, il me sembla que ma barque avait cessé de se mouvoir. J'aperçus, tout près, un petit rocher plat, à peine plus haut que le niveau de la mer, et sur les bords duquel les flots rieurs venaient doucement se briser. Dès que j'eus posé le pied sur le roc, les vagues semblèrent s'en écarter et l'îlot s'éleva au-dessus de la mer, tandis que ma barque, entraînée par le courant, ne tardait pas à disparaître à tout jamais. Depuis ce temps jusqu'à l'heure présente, ce rocher a été mon asile.

Pendant les sept premières années, je vécus grâce aux sept gâteaux que le vieillard m'avait remis et à la coupe de petit-lait. Mes gâteaux terminés, je jeûnai trois jours durant, n'ayant que le lait aigre pour m'humecter la bouche. Le soir du troisième jour, une loutre sortit de l'eau pour m'apporter un saumon ; je souffrais beaucoup de la faim, mais ne pouvais me résigner à manger du poisson cru, et les vagues remportèrent le saumon superflu.

Trois jours encore je restai sans nourriture. L'après-midi du troisième jour, la loutre reparut, tenant dans sa bouche un saumon ; une autre loutre apporta du petit bois, l'empila sur le rocher bien sec et souffla dessus pour en tirer une belle flamme claire, où je rôtis le saumon

pour apaiser ma faim.

La loutre continua de m'apporter tous les jours un saumon et je pus vivre ainsi sept années. De jour en jour, le rocher s'agrandissait au point de prendre la taille que vous lui voyez aujourd'hui. Au bout de sept années, la loutre cessa de m'apporter mon poisson quotidien et je dus jeûner pendant trois journées. A la fin du troisième jour, on m'envoya un demi-gâteau de fine fleur de froment avec une tranche de poisson et ma coupe de lait aigre étant tombée à la mer, elle fut remplacée par une coupe de même taille et remplie de bonne bière.

C'est ainsi que s'est continuée ma vie dans la prière et la pénitence. Chaque jour, ma coupe se remplit de bière et je reçois mon gâteau de froment recouvert d'une tranche de poisson. Et, sur mon rocher, ni le vent ni la pluie, ni le chaud ni le froid n'ont la permission de me molester.

Telle fut la fin du récit que leur fit le vieil homme.

Au soir de cette journée, chaque homme de l'équipage reçut, tout comme l'ermite, un demi-gâteau de froment et une tranche de poisson. Et ils trouvèrent à boire dans leur gobelet autant de bonne bière qu'ils en avaient besoin pour étancher leur soif.

Le lendemain matin, il leur dit :

— Je puis vous promettre que tous, vous rentrerez dans votre pays sains et saufs ; et toi, Mailduin, dans une de tes escales, tu trouveras l'homme même qui égorga ton père. Mais tu ne dois ni le tuer ni tirer de lui une autre vengeance ; Dieu t'a sauvé des nombreux dangers que tu as affrontés, et cela malgré tes grandes fautes, qui t'auraient mérité la mort. Pardonne donc à ton ennemi le crime commis contre toi et les tiens.

A ces paroles, ils prirent congé du vieillard et remirent à la voile.

Ils ne tardèrent pas à découvrir une île merveilleusement verdoyante et couverte de troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons, qui paissaient les vallées et les collines. Mais on ne pouvait apercevoir ni maisons ni habitants. Ils purent prendre là un court repos et se nourrir de l'abondant bétail. Un jour qu'ils étaient réunis au sommet d'une colline, un grand faucon passa près d'eux à tire-d'aile et deux marins, qui l'avaient examiné plus particulièrement, s'écrièrent :

— Regardez ce faucon ! Pour sûr qu'il ressemble aux faucons d'Erinn !

— Suivez-le des yeux ! s'écria Mailduin, qui avait surpris leurs paroles, et remarquez l'exacte direction qu'il prend.

Ils virent que l'oiseau volait droit au Sud-Est, sans le moindre détour ni la moindre hésitation.

Ils retournèrent à bord aussitôt et, ayant levé l'ancre, naviguèrent à la suite du faucon. Ils ramèrent avec énergie toute la journée et, au crépuscule, découvrirent une terre qui leur parut ressembler à la terre d'Erinn.

En s'approchant encore, ils s'aperçurent que c'était une île de petites dimensions ; ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'était la même que celle qu'ils avaient vue au commencement de leur voyage, et dans laquelle ils avaient entendu l'homme de la grande maison se vanter d'avoir tué le père de Mailduin. Et l'on se rappelle que la tempête les avait poussés devant elle, brusquement au large, et dans le vaste océan.

Après avoir viré et mis la proue vers l'eau, ils atterrirent et s'avancèrent aussitôt vers la maison. Il se trouva qu'à ce même moment, ses habitants prenaient leur repas du soir et, du dehors, Mailduin et ses compagnons entendirent une partie de leur conversation. L'un d'eux disait :

— Cela ne serait pas bon pour nous si nous devons nous trouver nez à nez avec Mailduin.

— Mailduin ? répondit un autre ; il est bien connu qu'il y a beaux jours que le grand océan l'a englouti.

— N'en sois pas si sûr que cela, fit un troisième. Il pourrait bien se faire que l'homme même dont tu parles survienne un beau matin te tirer du sommeil.

— Et s'il arrivait sur l'heure ? demanda une autre voix.

Le maître de la maison répondit maintenant à la dernière question et Mailduin aussitôt reconnut sa voix.

— Ma réponse est facile, dit-il ; depuis des années, Mailduin passe par toutes sortes d'afflictions et d'épreuves : tout ennemis que nous ayons été, s'il frappait ce soir à ma porte, je serais le premier à lui souhaiter la bienvenue.

En entendant ces paroles, Mailduin frappa à l'huis de la maison et le

gardien demanda qui arrivait si tard.

— C'est moi, Mailduin, revenu sain et sauf de toutes mes errances sur la mer.

Le chef ordonna d'ouvrir ; il vint à la rencontre de Mailduin et l'introduisit avec tous ses compagnons dans la maison. On leur fit un joyeux accueil ; on leur donna des vêtements neufs et les moyens de manger et de se reposer à leur cœur content. Et ils oublièrent leur épuisement et leurs dures épreuves.

Ils racontèrent à leurs hôtes toutes les merveilles que Dieu leur avait révélées au cours de leur long voyage, en plein accord avec la parole du sage qui dit : « Se rappeler plus tard ses rudes aventures sera source de plaisir. »

Après avoir pris là un repos de quelques jours, Mailduin et ses compagnons, la conscience en paix, revinrent dans leur pays. Et Diurann Lekerd ne manqua pas de prendre les deux onces de filigrane qu'il avait découpées dans le grand filet du pilier argenté et de les déposer, suivant son vœu, sur le grand autel de l'église d'Armagh.

Connla, le prince aux cheveux d'or



CONNLA aux cheveux d'or était le fils de Conn-le-Vainqueur-des-Cent. Un jour qu'il se tenait avec son père sur la colline royale d'Usna, il aperçut venir vers eux une dame de mise étrange et de grande beauté. Quand elle se fut approchée, il lui demanda qui elle était et de quel pays elle venait.

— Je viens de la terre de vie, lui répondit-elle, terre qui ne connaît ni crime d'aucune sorte, ni vieillesse, ni mort. Les mortels nous appellent Fées des Collines, car c'est au milieu des collines verdoyantes que, dans des fêtes perpétuelles, sans ombre de querelles, nous passons nos heures innocentes.

Le roi et ses compagnons s'émerveillaient, car ils entendaient la conversation, mais seul Connla voyait la princesse.

— A qui parles-tu donc, mon fils ? dit le roi.

Ce fut la dame invisible qui répondit :

— Connla parle à princesse de noble parentage, non sans beauté et qui jamais ne connaîtra l'âge ni la mort. J'aime Connla aux cheveux d'or. Je viens pour l'emmener à Moymel, le pays des joies sans fin. Dès son arrivée, il y sera reconnu comme roi et, sans déboires ni chagrins, à jamais il y régnera. Viens avec moi, gentil Connla aux joues vermeilles, au cou tavelé de son, aux ondoyants cheveux d'or. Viens avec moi, Connla bien-aimé, et libre de la menace des rides, tu garderas jusqu'au jour du jugement ta beauté mâle et digne de ta haute lignée.

Dans son angoisse, le roi de Tara fit appel à son druide, en le priant d'user de tout son pouvoir contre la magie de l'invisible fée.

— O Coran, maître de l'art mystique, rassemble tes incantations les plus puissantes, car si elles ne venaient à mon secours, la magicienne des collines féeriques me ravirait mon fils.

Le druide Coran sortit du groupe et se mit à proférer ses incantations contre la voix mystérieuse et magique. Pour cette fois, son pouvoir fut plus grand que le pouvoir de la voix et la dame invisible dut se retirer. Mais en s'en allant, elle jeta une pomme à Connla.

Le roi et sa suite retournèrent au palais. Durant tout un mois, Connla refusa toute nourriture et boisson : il ne goûtait qu'à sa pomme. Chaque jour il la mordait et, chaque soir, elle était entière et parfaite. Il ne cessait de se languir en pensant à la jolie vierge des Collines et s'endolorissait et s'assombrissait. Au bout du mois, il se tenait aux côtés de son père avec les nobles de la cour sur la Plaine d'Arcomin. Soudain, de la région du couchant, il vit s'approcher la même dame de beauté. La Voix, cette fois, frémissait d'ironie contenue :

— C'est un glorieux sort, vraiment, que celui de Connla, mêlé aux pitoyables mortels de courte vie, le cou toujours tendu à la hache de la mort ! Là-bas, au contraire, les enfants de Moymel, qui jamais ne ressentent les atteintes de l'âge ni le froid de la mort, t'aiment d'un amour mystique et, te voyant guider avec ferme sagesse les assemblées de ta patrie, ils t'attendent, impatients de te faire leur roi.

Le roi de Tara, repris d'angoisse, fit appeler son druide. En entendant cet ordre, la dame invisible lui dit :

— Vaillant Conn, vainqueur des cent assaillants, la foi dans le pouvoir des druides connaît aujourd'hui piètre crépuscule. La loi de justice et d'amour monte, elle, à l'horizon. Bientôt seront scellées les lèvres de ces suppôts barbus du démon.

Se tournant vers son fils qui, muet, semblait absent :

— Connla, lui dit-il, ton âme est-elle encore remuée par la Voix ?

— Père, je suis affreusement partagé et malheureux. J'aime mon peuple grandement et, pourtant, la Voix et la Beauté de la dame me remplissent d'un profond et délicieux tourment.

Alors la Vierge des Collines, à l'adresse de Connla, chanta ces strophes d'une voix suave :

La terre de Jeunesse et de fraîche vigueur,
Qui ne connaît l'affront du mal ni des pleurs,

Se cache aux lointains dorés du couchant
Aux bleus confins de l'Océan.
Un volant canot de cristal
Doublant la Roche de Fingal
Nous emmène à la rive
Où le soleil arrive,
Sans l'ombre des druides,
Sans le sillon des rides,
Sans démons altérés,
Sur les coteaux dorés
Tout au fond du couchant,
Aux bleus confins de l'Océan.

Terre aux ruisseaux d'argent, aux courbes sinueuses,
Où l'Été vit toujours sa splendeur bienheureuse,
Où la fleur toujours veille, où le mal toujours dort,
Sans le souci des ans ni l'effroi de la mort !

La terre de l'asile
Où le bonheur s'exile
Tout au fond du couchant
Aux bleus confins de l'Océan.

Au mortel qui l'aborde, elle offre des blandices
Qui passent la saveur des plus douces délices.

Elle semble lointaine,
A l'horizon des flots :
Avant la nuit prochaine
Nous verrons ses palais,
Et puis, à tout jamais,
Ses bosquets de bouleaux
Deviendront notre asile
Où le bonheur s'exile
Dans le moelleux repos
Des terres du couchant
Aux bleus confins de l'Océan.

Je t'y sauve, ô Connla, mon prince aux boucles d'or,
Et du druide faux et des fourbes démons :
Mon canot de cristal t'emporte aux heureux bords
De la terre bénie où nous nous aimerons.
Oui, loin des maléfices
Du druide odieux,
Et des sombres offices
Des démons envieux,
Oui, je te sauverai, mon prince aux boucles d'or,
De tout mal dans mes bras !

Le canot de cristal

Nous porte sur les flots jusqu'au versant du val

Où tu régneras, roi des jours et de la mort !

La dernière note de la mélopée avait à peine vibré à l'oreille de Connla qu'il s'élança dans la barque magique, éblouissante et fine, fendant l'eau comme flèche de cristal. Le roi et ses compagnons la perdirent bientôt de vue dans l'incandescence du couchant, et un lourd émoi appesantit leur cœur. Présage justifié, car jamais dans son pays natal, on ne revit Connla, le prince aux boucles d'or.



L'escalier du géant



UR le chemin qui conduit du Bourg de Passage à la ville de Cork, s'élève un vieux château, le château de Ronain. C'est là que vivait Maurice Ronain et sa femme Marguerite, comme nous l'apprend encore aujourd'hui l'écusson sculpté sur la grande cheminée. C'était un très digne couple et qui n'avait qu'un fils appelé Philippe, tout simplement d'après le roi d'Espagne.

On assure qu'en aspirant l'air froid de ce monde, l'enfant avait éternué et l'on en augura qu'il aurait l'esprit clair, ce qui fut confirmé par la surprenante rapidité avec laquelle il apprit l'A.B.C. Et il continua de grandir en force, en savoir et en sagesse, au grand émerveillement de son père et de sa mère.

Un matin, le jeune Philippe, qui venait d'atteindre sept ans, disparut tout soudain et personne ne put savoir ce qu'il était devenu. On envoya les domestiques le chercher de tous les côtés, tant à pied qu'à cheval, mais tous revinrent sans la moindre nouvelle de l'enfant.

On promit une grande récompense à qui apporterait le moindre indice ; mais personne ne se montra. Et les années s'écoulèrent sans que M. et Mme Ronain aient pu obtenir le moindre renseignement sur le destin de l'enfant perdu.

En ce même temps, vivait à Carrigaline un certain Robin Kelly, forgeron de son métier. C'était ce qu'on appelle un bon garçon serviable : jeunes gens et fillettes du voisinage tenaient ses talents en haute estime. C'était un artiste pour ferrer les chevaux ou pour forger un soc de charrue ; de plus, il interprétait les rêves des jeunes femmes, chantait le couplet populaire aux repas de noce et se montrait si plein d'entrain aux baptêmes qu'il était parrain de la moitié du canton.

Or, une belle nuit, le jeune Philippe Ronain, au douzième coup de minuit, apparut en rêve à notre ami Robin Kelly. Il le voyait chevaucher un magnifique cheval blanc, et l'entendait lui déclarer que, depuis que le géant Mahon Mac Mahon l'avait enlevé, il lui avait servi de page au cœur du rocher où il tenait sa cour.

— Les sept années de mon temps de service expirent en ce moment, dit-il, et si tu viens me délivrer cette nuit même, tu connais mes parents et ta fortune est faite.

— C'est très joli, dit Robin, qui restait madré même dans son sommeil, mais quelle assurance ai-je que tout ceci est autre chose qu'un simple rêve ?

— Tu veux une assurance ? répliqua le jeune garçon, tiens ! la voilà.

Et sur ce, le cheval blanc détendit ses pattes de derrière et imprima la marque de son fer sur le front du pauvre Robin, qui se réveilla en criant au meurtre. Il se retrouva dans son lit, courut à son miroir et vit entre ses deux yeux le dessin d'un fer à cheval aussi net que s'il eût été tracé avec du sang. Et notre homme, qui n'avait jamais été embarrassé d'expliquer le rêve des autres, demeura fort intrigué, ne sachant que penser du sien.

Robin connaissait bien l'Escalier du Géant, qui consiste en énormes masses de rochers empilés les uns sur les autres, et s'élevant comme un perron colossal des profondeurs de la mer aux hauteurs hardies de la falaise Carrig. C'étaient marches pour jambes de géant. C'est tout là-haut, au cœur même de la falaise, que vivait, assurait la tradition, le géant Mahon Mac Mahon.

Encore sous l'impression de son rêve, Robin sortit, résolu à voir ce qu'il contenait de vrai. Il prit soin de se munir d'un solide coultre de charrue qui, à l'occasion, pouvait lui servir d'argument frappant. Ainsi, tout en suivant le Glen du Faucon, il se rendit au village de pêcheurs de Menkstown, où demeurait un de ses vieux compères, qui lui prêta volontiers sa barque et lui offrit même de lui servir de rameur pour accoster à l'Escalier du Géant.

Après un solide souper, ils s'embarquèrent. La nuit était merveilleusement calme et la petite barque glissait sur l'eau, toute légère. La tranquillité des eaux, de la terre et du ciel, n'était interrompue que par le plongeon régulier des avirons, le chant lointain d'un pêcheur et le cri d'un piéton attardé qui hélait le passeur de Carri-galoe. La marée leur était favorable et en quelques minutes,

Robin et son compère s'immobilisèrent sur leurs rames dans l'ombre portée de la grande falaise. Robin chercha du regard l'entrée du palais magique, mais en vain. Son impatience croissait de seconde en seconde et, de plus en plus vexé de ne rien découvrir, il ne put s'empêcher de dire à son compère :

— C'est un métier de dupe que de venir ici en pleine nuit sous l'impulsion d'un rêve !

— Et à qui la faute, répondit Tom, si ce n'est la tienne ?

Au moment où cette appréciation se perdait dans la nuit, ils virent la falaise rougir d'une faible lueur, qui augmenta par degrés et révéla bientôt, juste sous le nez de leur barque, un porche digne du palais d'un roi. Ils poussèrent la barque juste au milieu de la grande arche et Robin, saisissant son coultre de charrue, entra d'un cœur vaillant dans la demeure magique. Ce vestibule était d'une extraordinaire étrangeté, formé qu'il était de visages grimaçants et grotesques, qui ne cessaient de se fondre les uns dans les autres sans jamais garder des contours définis : le menton de l'un devenait l'instant d'après le nez du voisin ; ce qui donnait l'impression d'un œil austère et fixe se changeait en une bouche effroyablement bée ; et les lignes d'un front imposant se muaient, si on les fixait, en une barbe majestueuse et fleurie. Plus Robin regardait les formes qui l'entouraient et plus elles lui semblaient terrifiantes, car elles prenaient d'instant en instant une expression de férocité plus sauvage. Délaissant le crépuscule de ce mouvant vestibule, il s'avança dans un couloir sombre et tortueux et un bruit d'écroulement se produisit derrière lui, comme si la falaise rocheuse se refermait sur ses talons pour l'engloutir à jamais. Il avait beau serrer bien fort son coultre d'acier, Robin avait vraiment peur.

— Mon ami Robin, se dit-il, si tu as été un imbécile de venir jusqu'ici, quel nom peut-on vraiment te donner maintenant ?

Ces mots simplement murmurés avaient à peine quitté ses lèvres, qu'il aperçut devant lui, scintillant dans les ténèbres du couloir, un petit feu pareil à l'étoile de minuit. Il avait fait tant de tours et de détours qu'il ne pouvait être question de revenir en arrière. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il suivit la petite flamme dansante et finit par pénétrer dans une salle spacieuse, au plafond de laquelle s'accrocha la lampe errante qui lui avait servi de guide. Au sortir de la nuit profonde du couloir, cette unique lumière lui permit de découvrir plusieurs personnes de stature gigantesque, assises autour d'une table de pierre massive. Elles semblaient tenir conseil et pourtant aucun mot ne venait rompre le silence. Au haut bout de la table, siégeait Mahon

Mac Mahon, dont la barbe majestueuse ne faisait qu'un avec la dalle de pierre de la table imposante. Il aperçut Robin et en fut si surpris qu'il se mit debout, ce qu'il fit en donnant à sa barbe une telle secousse que la magnifique dalle de pierre en fut immédiatement brisée.

— Que viens-tu chercher ici ? demanda-t-il d'une voix de tonnerre.

— Je viens, répondit Robin, avec autant d'assurance qu'il put en mettre dans sa voix, bien que le cœur au fond lui manquât, je viens réclamer l'enfant de mon village, Philippe Ronain, qui achève cette nuit son temps de service.

— Et qui t'envoie ici ? demanda le géant.

— Je suis venu de mon plein gré, dit Robin.

— S'il en est ainsi, il faut que tu le découvres toi-même dans toute la foule de mes pages, dit le maître de céans. Et si tu te trompes dans ton choix, ta vie sera mon gage. Suis-moi.

Il conduisit Robin dans une grande salle fort longue et très bien éclairée. A droite et à gauche, le long des murailles, s'alignaient deux rangées de très beaux enfants qui tous semblaient avoir sept ans, et qui tous étaient recouverts d'un vêtement de couleur verte exactement pareille.

— Voilà, dit Mahon. Tu es libre d'emmener Philippe Ronain si tu veux ; mais souviens-toi que tu n'as qu'un seul choix.

Robin était fameusement intrigué, car il y avait des centaines et des centaines d'enfants et il ne se rappelait plus bien les traits de Philippe. Il fit bonne contenance et s'avança le long des enfants alignés, suivi de Mahon Mac Mahon, dont l'armure de fer résonnait effroyablement à chaque pas, bien plus fort aux oreilles de Robin que la batterie de son propre marteau. Ils avaient presque atteint le bout de la salle sans échanger un mot, quand Robin se dit que, le seul moyen qu'il avait de se concilier les bonnes grâces du géant, était d'essayer l'effet que pourraient avoir sur lui quelques paroles adoucissantes.

— Tous ces enfants, remarqua-t-il d'une voix cordiale, ont belle et saine apparence, quoique privés de l'air frais et de la bienfaisante lumière du soleil. Il faut que Votre Honneur les entoure de ses soins et d'une véritable tendresse.

— Oui, répondit le géant gagné, c'est bien vrai ce que tu dis là. Tu me sembles être un honnête forgeron. Sur ce, donne-moi la main.

Robin n'aima pas beaucoup placer sa main dans la paume énorme qu'on lui présentait et c'est son coultre de fer qu'il présenta à la place. Le géant le saisit et s'amusa à le tortiller comme il eût fait d'une tige de pomme de terre. A cette vue, tous les enfants poussèrent un grand éclat de rire. Au milieu de ce bruit joyeux, Robin crut entendre son nom ; et, tout yeux et tout oreilles, il mit la main sur l'enfant qui, lui semblait-il, venait de parler, en criant en même temps :

— Que j'en doive vivre ou mourir, c'est ici le jeune Philippe Ronain.

— Oui, c'est Philippe, l'heureux Philippe Ronain, s'écrièrent les jeunes compagnons qui l'entouraient et, subitement, dans la grande salle ce fut la nuit. Des bruits confus de rupture et d'écrasement se firent entendre ; mais Robin, dans tout ce tapage et ce tremblement de terre, ne lâcha pas prise un instant et après une série de secousses et d'ébranlements que, dans la suite, il n'aimait guère à se rappeler, il se retrouva couché dans la lumière grise de l'aube, tout en haut de l'Escalier du Géant, et tenant le garçonnet serré contre sa poitrine.

Dans tout le pays, Robin avait une foule de compères prêts à répandre le récit de sa merveilleuse aventure et bientôt en résonnèrent les échos de tout le comté.

— Es-tu bien sûr, Robin, que c'est le jeune Philippe Ronain que tu as ramené avec toi ? Telle était la question qu'on ne manquait pas de lui adresser, car, malgré une disparition qui avait duré sept années, l'apparence de l'enfant était exactement celle qu'il avait le jour de son enlèvement.

— Si j'en suis sûr ? Eh bien, en voilà une question, répliquait Robin, considérant que l'enfant a l'œil bleu de sa mère, le poil fauve de son père, sans parler du grain de beauté qu'il porte à droite de son petit nez.

En dépit de toutes ces questions, le bon couple du château Ronain ne douta pas un instant que Robin ne fût le sauveur de leur enfant et ils lui accordèrent une récompense égale à leur gratitude.

Quant au jeune Philippe, il vécut jusqu'à un grand âge et, jusqu'au bout de sa mort, se fit remarquer par son habileté à travailler le fer et l'airain ; et personne ne doutait qu'il n'eût appris cet art difficile pendant ses sept années d'apprentissage chez le géant Mahon Mac Mahon.

Patou Mac Daniel



ATOUC DANIEL était un joyeux luron qui savait comme pas un vider une chopine, manier la matraque et danser aux fêtes patronales. Il n'avait froid ni aux yeux ni au cœur. Sortant plutôt la nuit que le jour, on se le disputait à toutes les veillées. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner qu'il ait fini par faire de fâcheuses connaissances. Et quelle connaissance plus fâcheuse peut-on faire en Irlande que celle des « bonnes gens », comme on appelle là-bas les fées et les lutins.

Peu après la Noël, une nuit que Patou rentrait chez lui par une route toute sonnante de gelée, sous la lune ronde, ironique et blafarde, il avait l'onglée et, qui mieux est, il sentait que le gel prenait la liberté de lui pincer les oreilles.

— Ma parole ! s'écria-t-il en claquant des dents, une bonne « goutte » ne serait pas de trop pour empêcher la chaleur de mon corps de faire trembler mes habits. Je voudrais bien un setier de marc et du meilleur !

— Un bon : tiens ! vaut mieux que deux : tu l'auras ! lui dit un petit homme, qui lui venait à peine à la hauteur du coude. Prends donc, Patou, et à ta santé !

Ce disant, le petit homme au tricorne et aux boucles de soulier d'argent poli, lui tendit un verre presque aussi grand que lui et rempli d'un marc vermeil et réchauffant rien qu'à le regarder.

— A la tienne ! répondit Patou, sans sourciller, bien qu'il ne doutât pas un moment qu'il avait affaire à un lutin. A la tienne ! mon petit homme, et un grand merci !

Ce disant, il vida le verre d'un seul trait.

— Bonne chance, Patou, répondit le petit homme. Ne crois pas tout de même que tu me mettras dedans comme tu l'as fait pour tant d'autres. Sors ta bourse et paye-moi rubis sur l'ongle.

— Alors quoi ! répliqua Patou : c'est à moi de payer ? Comme si je ne pouvais pas te fourrer dans ma poche comme une poignée de mûres !

— Patou Mac Daniel, repartit le lutin tout colère, puisque c'est comme ça, tu seras mon domestique pendant sept années et un jour. Voilà comment je serai payé. Tiens-toi donc prêt à me suivre.

A ces mots, Patou se mordit les doigts d'avoir pris de telles libertés de langage avec le petit homme. Il eut beau faire, il se sentit contraint de le suivre et il passa toute la sainte nuit par monts et par vaux, par haies et fossés, par clairières et tourbières, sans trêve ni merci.

Aux premières lueurs de l'aube, le lutin se tourna vers Patou et lui dit d'une voix sévère :

— Maintenant, je te permets de rentrer chez toi, Patou. Ne manque pas de venir me trouver ce soir au Vieux Fortin. Si je ne t'y vois pas, tu me le paieras cher. Si tu me sers, docile et honnête, tu trouveras en moi maître plein d'indulgence.

Chez lui s'en fut Patou sans demander son reste. Il arriva courbaturé, perclus, sans pouvoir clore l'œil, tant il pensait à la menace et au pouvoir du lutin. A l'heure dite, il se trouva sur la terrasse du Vieux Fortin. Le petit homme ne tarda pas à le rejoindre et à lui dire :

— Patou, j'ai cette nuit un long voyage à faire. Tu vas seller un cheval pour moi et un pour toi : tu as déjà les os rompus et je ne veux pas la mort du pécheur.

Patou nota les bonnes dispositions de son maître et lui fit ses remerciements. Il ajouta :

— Ayez la bonté de m'indiquer le chemin de votre écurie, car j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois que le Vieux Fortin, l'épine noire au coin de la terrasse, et l'eau plus noire encore de la tourbière.

— Pas de questions, coupa sèchement le lutin. Descends à la tourbière et rapporte ici les deux plus beaux roseaux que tu pourras trouver.

Tout en se demandant où le petit homme voulait en venir, Patou crut bon d'obéir. Il choisit les deux plus solides *rouches* (comme nous disons en Beauce) ou roseaux qu'il put apercevoir, portant chacun sur

le côté leur pompon brun, et il les apporta à son maître.

— Enfourche, Patou ! dit le petit homme, en se mettant à califourchon sur l'un des roseaux.

— Que voulez-vous donc que j'enfourche, Votre Honneur ? demanda Patou en toute innocence.

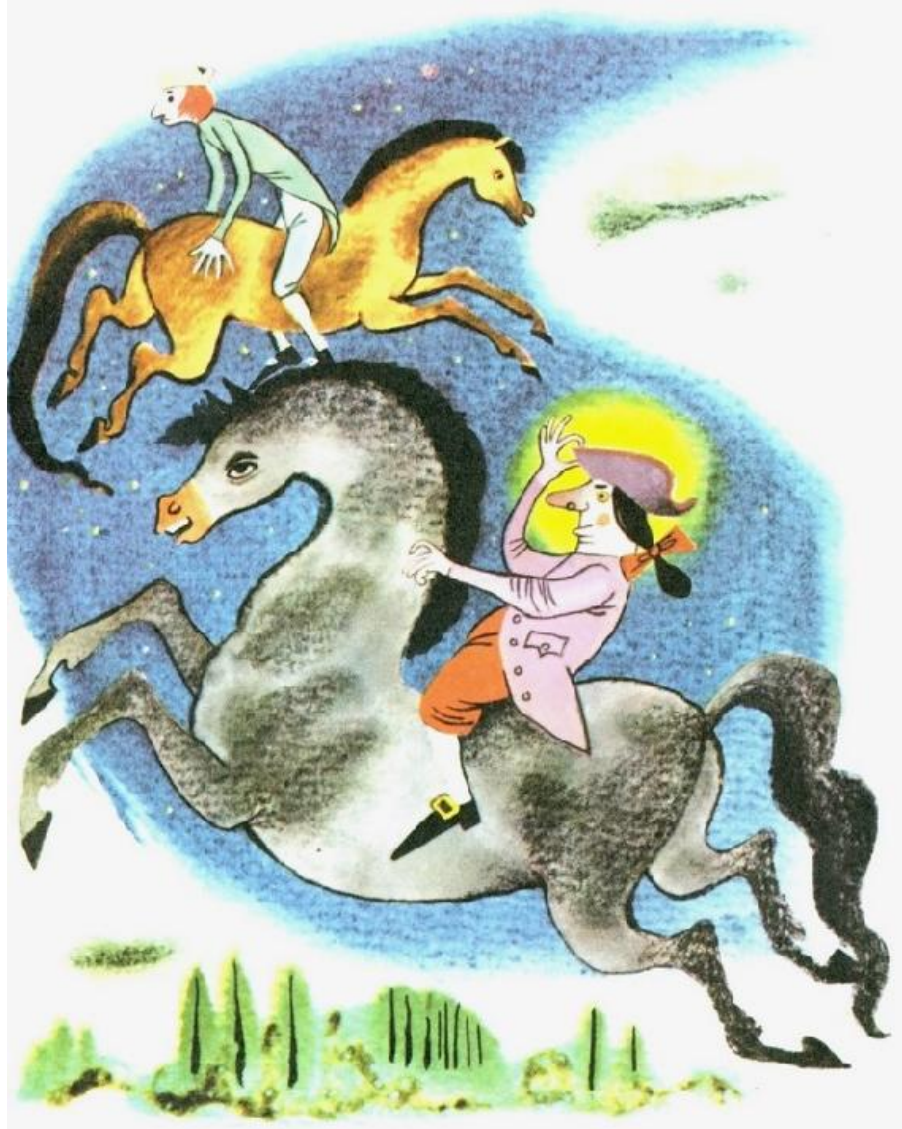
— Eh bien ! ton roseau, comme moi, fit l'autre.

— Est-ce moi que vous voulez faire tourner en bourrique ? demanda Patou avec un relent d'insolence qu'heureusement le lutin n'eut pas le temps de relever.

— Enfourche et tais-toi !

Pour ne pas le mettre en colère, histoire de plaisanter, Patou enfourcha le joli jonc vert et brun.

— *Borram ! Borram ! Borram !* soit en français : Grandis ! cria le lutin et après lui notre ami Patou. Aussitôt, les deux roseaux grossirent, prirent chair, cuir, poil et crinière et se muèrent en chevaux piaffants, qui partirent faisant feu des quatre pieds, au grand malaise de Patou qui, dépourvu d'expérience, avait mal enfourché son roseau et se trouvait tête à queue. Au lieu du pommeau, c'est la queue qu'il étreignait pour garder son assiette.



Ils finirent par s'arrêter à la barrière d'une belle maison.

— Maintenant, Patou, imite tous mes mouvements et répète mes paroles. Ouvre l'œil, tends l'oreille et souviens-toi que si le bon vieux vin donne du cœur au ventre, il fait parfois perdre la tête.

Là-dessus, il prononça une formulette, que Patou répéta de son mieux sans la comprendre, et crac ! ils s'insinuèrent par le trou de la serrure, puis par un autre, puis par un autre, pour arriver dans une cave garnie des meilleurs crus d'Espagne.

Le lutin but à la régálade et jamais Patou ne fut plus prompt à l'imiter.

— Votre Honneur est le meilleur des maîtres, s'écria-t-il, en claquant du bec.

— Pas de compliments, répliqua le lutin, et n'oublie pas que nous n'avons ensemble aucun contrat. Debout ! et suis-moi de ton mieux.

Rebroussant chemin, — le chemin des serrures, — ils retrouvèrent les deux roseaux à la grand'porte. Ils les enfourchèrent. Cette fois, Patou s'y prit exactement comme son maître et *Borram ! Borram ! Borram !* ils détalèrent, en plein ciel, faisant rouler les nuages sous leurs pieds comme boules de neige.

De retour au Fort, le lutin congédia Patou en lui donnant l'ordre de se retrouver au même endroit le lendemain à la nuit tombante. Et, de soir en soir, ils parcoururent tout le pays, visitant tous les châteaux connus pour leur bonne cave, si bien qu'avant longtemps, Patou devint un dégustateur émérite.

Une nuit, au rendez-vous habituel, Patou allait chercher les chevaux, quand son maître lui dit :

— Il me faudra un cheval de plus ce soir, car, au retour, nous aurons de la société.

La langue de Patou lui démangeait fort ; mais il avait appris à se taire et il se contenta d'apporter un troisième roseau encore plus beau que les deux autres.

— Si c'est un autre serviteur que nous ramenons, se dit Patou, demain ce sera bien son tour d'aller chercher les chevaux, car, mon maître et moi, ne sommes-nous pas faits de la même pâte ? Mais il garda ses réflexions pour lui.

Ils filèrent à toute allure, Patou tenant le troisième cheval par la bride. Ils s'arrêtèrent en plein comté de Limerick, devant une ferme cossue. A l'intérieur, la fête battait son plein. Le lutin se tint coi, prêtant l'oreille. Se tournant soudain vers Patou, il s'écria :

— Patou, demain, j'aurai mille ans !

— Dieu vous bénisse ! répliqua Patou, vraiment !

— Ne répète point pareilles paroles, dit vivement le petit homme, cela nous porterait malheur. Et ce n'est pas le moment. Devant avoir mille ans demain, il est grand temps, n'est-ce pas ? que je me marie.

— Pas le moindre doute sur ce point, si tant est que vous vouliez vous marier.

— Ce n'est pas pour un autre motif que je suis venu en ce comté de Limerick. En cette ferme cossue, cette nuit même, Maître Riley va épouser Brigitte Rouney. Comme c'est un beau brin de fille, née de parents très comme il faut, j'ai envie de la prendre pour femme et de l'enlever sans plus de façons.

— Et Maître Riley, est-ce qu'il n'y trouvera rien à dire ?

— Silence ! cria le lutin, en prenant son air le plus sévère. Tu sais bien que je ne t'ai pas amené pour poser des questions.

Sur quoi, il se mit à murmurer la formulette qui avait le pouvoir de le faire passer par le trou de la serrure, comme vent coulis. Patou s'estimait grand clerc de pouvoir la répéter. Fouetté par la curiosité, il n'en manqua pas une syllabe, et en un clin d'œil, il se trouva perché sur une des poutrelles du plafond, à côté de son maître ; mais comme il manquait d'habitude, ses jambes étaient loin d'être aussi élégamment croisées.

Au-dessous d'eux, le festin commençait gaiement. Ici était le prêtre et là le cornemusier. Le père du marié venait ensuite avec ses deux autres fils. Le père et la mère de Brigitte leur faisaient vis-à-vis. Le bon vieux couple était fier de la voir la reine de l'assemblée. Ses quatre sœurs étaient pavoisées de rubans flambant neufs, et ses trois frères pétillaient du meilleur esprit d'Irlande. Oncles et tantes, compères et commères, cousins et cousinettes complétaient le tour de la longue tablée, et quant aux victuailles, il y en avait pour tout le monde et même pour deux fois autant.

Or, juste au moment où M^{me} Rouney venait de servir à Sa Révérence la première tranche de pâté de tête, magnifique pièce de charcuterie, qui s'appuyait mollement sur des oreillers de blancs choux de Savoie, il advint que l'héroïne du jour éternua brusquement. Toute la tablée tressauta ; mais personne n'osa dire : « Dieu vous bénisse ! » chacun ayant le sentiment que M. le Curé aurait dû être le premier, et personne n'ayant la présomption de lui faire, pour ainsi dire, la leçon. Pardonnez-lui : Sa Révérence était tout absorbée par le délicieux pâté de tête. Après un moment d'arrêt, le festin et ses joies reprirent de plus belle sans le pieux souhait de bénédiction.

Rien de tout cela n'avait échappé à Patou, ni à son maître, du haut de leurs situations élevées.

— Ah ! s'exclama le petit homme en faisant de la jambe une sorte de moulinet de jubilation, tandis que son œil luisait d'une lumière singulière et que ses sourcils s'incurvaient en arches gothiques. Ah ! reprit-il en abaissant sur la fiancée un regard lascif, j'ai déjà fait la moitié de sa conquête. Qu'elle éternue encore deux fois et elle est à moi, en dépit de M. le Curé, de son bréviaire et de Maître Riley.

Et voilà que Brigitte se remet à éternuer ; mais ce fut cette fois un éternuement si discret, si gentil, accompagné d'une rougeur si modeste et mignonne, que personne ne sembla le remarquer, à l'exception du petit homme haut perché. Et personne ne pensa à dire : « Dieu vous bénisse ! »

Patou, cependant, continuait de regarder la fiancée et l'expression de son visage devenait de plus en plus apitoyée. Il ne pouvait s'empêcher de penser quelle terrible chose ce serait pour une jolie fille de dix-neuf printemps, aux grands yeux couleur de ciel irlandais, à la peau transparente comme brume au soleil, aux joues roses et potelées, d'épouser par force un affreux petit bout d'homme, âgé de mille ans moins un jour.

A cet instant, la fiancée éternua pour la troisième fois ; sur quoi Patou, de toutes ses forces et de tout son cœur, poussa le cri vengeur : « Dieu vous bénisse ! » Cette benoîte exclamation fut-elle chez lui le résultat de l'habitude ou le fruit de ses récentes méditations, bien malin qui le devinera. Mais elle n'eut pas plus tôt descendu du plafond sur la société que, tout cramoiisi de déception et de rage, le lutin déconfit bondit de sa poutrelle et, d'une voix aiguë et fausse de cornemuse crevée, hurla :

— A tout jamais je te renvoie de mon service, Patou Mac Daniel — et voilà pour ton salaire !

Et il donna dans le bas du dos de Patou un furieux coup de pied, qui l'envoya s'étaler de tout son long au beau milieu de la table du festin.

Si Patou ressentit surprise cuisante, on peut imaginer l'effarement de la société, dans laquelle il s'introduisait de façon si peu protocolaire. Il mit le révérend Père et la compagnie au fait des noirs projets du lutin millénaire. Ce qu'entendant, M. le Curé jugea expédient de poser son couvert sur la nappe et, sans plus attendre, de marier le jeune couple. Après s'être remis de ses émotions en faisant honneur à son tour au pâté de tête et aux vins généreux, Patou reçut l'insigne privilège d'ouvrir le bal avec la Belle Brigitte au teint de crème et de rosée, sauvée, grâce à lui, des griffes de l'affreux lutin.



La princesse hautaine



L y avait une fois un très digne homme de roi, dont la fille était la plus grande beauté qu'on ait pu voir, mais elle était fière comme Lucifer et aucun prince de sang royal n'avait jamais consenti à l'épouser. A bout de patience, son père voulut en finir. Il invita tous les comtes, les ducs, les princes et les roitelets qu'il se trouvait connaître, ou même qu'il ne connaissait pas, pour donner à sa fille une dernière chance. Malgré tout ce qu'ils avaient entendu dire, ils arrivèrent sans grand empressement, par pure courtoisie. Le lendemain matin, après déjeuner, ils se mirent en rang, magnifiquement parés, sur la pelouse du château et la princesse, comme une souveraine, les passa en revue pour faire elle-même son choix. L'un était trop gros et elle passa disant : « Je ne veux pas de vous, barrique de bière ! » Un autre était grand, mince, élancé et son exclamation fut : « Je ne veux pas de vous, gaule de houblon ! » A un autre gentilhomme au visage enfariné, elle lança : « Je ne veux pas de vous, garçon boulanger ! » Et à un autre dont les joues étaient vermeilles, elle décocha : « Je ne veux pas de vous, crête de coq ! » Elle s'arrêta un instant devant le dernier de la rangée, qui était un homme bien découpé et de beau visage. Elle cherchait à découvrir en lui un défaut et ne trouva rien à noter de plus qu'une barbe brune et frisée qui lui entourait le menton. Elle le regarda avec une pointe d'admiration, mais passa outre en s'écriant : « Je ne veux pas de toi, Barbiche ! »

Tous les invités s'en allèrent en faisant les commentaires que vous pouvez imaginer, et le roi en fut si mortifié qu'il dit à sa fille :

— Or ça, ma fille, pour punir ton impudence, je te donnerai en mariage au premier mendiant ou au premier chanteur des rues qui s'arrêtera sur notre seuil.

Dès le lendemain matin, un misérable en guenilles, dont les cheveux

tombaient jusque sur les épaules et dont la barbe rouge embroussaillait tout le visage, se mit à chanter sous la fenêtre du château. Dès que la ballade fut finie, le capitaine des gardes, qui avait reçu des instructions, pria le chanteur de pénétrer dans la grande salle ; le prêtre s'y trouvait déjà, le roi et un autre seigneur comme témoin, et notre princesse fut incontinent mariée à l'homme à la barbe. Elle se prit à gémir, à crier comme une possédée, mais son père n'y prêta pas la moindre attention.

— Tenez, dit-il au mari, voici un don de cinq guinées pour votre ménage. Emmenez votre femme et arrangez-vous pour ne jamais reparaître, ni vous ni elle, en ma présence.

Et le couple de partir, notre Barbu énigmatique et notre princesse complètement déconfite. Dans son désespoir, le seul grain de consolation qu'elle trouvait, c'est que la voix de son mari avait une intonation riche et bonne et que ses manières ne manquaient pas d'une certaine distinction.

— A qui donc est ce bois ? lui dit-elle, comme ils traversaient une belle futaie.

— Il appartient au roi que, hier, vous appelâtes Barbiche.

Et quand elle lui posa la même question à propos des prairies, des champs de blé et, à la fin, d'une belle cité qu'ils côtoyèrent, le ménestrel à la manque lui fit la même réponse. « Ah ! quelle sottise n'ai-je pas été, se dit-elle ; c'était un bel homme et il ne tenait qu'à moi de l'avoir pour mari. »

Cheminant ainsi, sans grand échange de conversation, ils arrivèrent enfin à une hutte rustique de pauvre apparence.

— Pourquoi m'amenez-vous ici ? dit la pauvre princesse.

— Cette hutte, répondit-il, était jusqu'ici ma maison et c'est maintenant la vôtre.

Là-dessus, elle se reprit à fondre en larmes, mais elle était à bout de forces ; elle avait grand-faim et grand-soif et elle ne put faire autrement que d'y entrer avec son mari !

La merci Dieu ! Elle n'y trouva ni table servie, ni servante, ni feu allumé et elle fut obligée d'aider son mari à battre le briquet, à préparer le dîner et, le repas terminé, à faire la vaisselle. Dès le lendemain, il l'obligea de revêtir une robe d'étoffe commune, avec un

fichu de simple coton. Quand son ménage était fait, dès qu'elle avait quelques loisirs, il lui apportait des brins de saule et lui montrait comment en faire des paniers. Les tiges lisses et dures meurtrissaient ses doigts délicats et lui tiraient des pleurs. Ce que voyant, il lui demandait alors de raccommoder ses vêtements ; mais pour ces grossières étoffes, il lui fallait une forte et longue aiguille qui tirait du sang du bout de ses doigts, et elle se reprenait à pleurer. Il ne pouvait supporter de voir ses larmes ; il lui apportait alors un grand panier de poteries rustiques et il l'envoyait au marché pour les vendre. C'était la plus rude épreuve de toutes à ses yeux, que d'aller ainsi offrir sa marchandise à tous les villageois. Elle réussissait pourtant bien, car sa contenance était à la fois si belle et si chagrine, ses façons si convenables, qu'elle ne manquait chaque fois, avant l'heure de midi, de vendre tous ses plats, ses pots et ses assiettes. Le seul vestige de son ancien orgueil se montra le jour où elle allongea une gifle à un jeune effronté, qui lui avait demandé d'entrer à l'auberge pour prendre la goutte ensemble.

Son mari parut si content que, le lendemain, il la renvoya au marché avec une autre pannerée de poteries. Mais hélas, la guigne maintenant s'attachait à ses pas. Un rabatteur ivre de chasse à courre lança son cheval dans sa marchandise et fit une jolie salade de tous ses articles ménagers. Elle rentra tout en larmes et son mari lui marqua son déplaisir :

— Je m'aperçois, lui dit-il, que cela n'est pas dans tes cordes de faire des affaires. Suis-moi. Je vais chercher à t'obtenir une place de fille de cuisine dans les communs du palais, où Monsieur le Chef est de mes connaissances.

Une fois de plus, la malheureuse princesse fut obligée de refouler son orgueil. Elle avait fort à faire et le cocher et le sommelier ne manquaient pas d'impudence à son égard. L'un d'eux alla même jusqu'à lui voler un baiser, sur quoi elle poussa un cri strident : le cuisinier donna au maraud une telle rossée avec son balai que l'autre n'y revint plus. Chaque soir, elle rentrait auprès de son mari et lui rapportait des restes de victuailles dans ses larges poches de paysanne.

La semaine qui suivit son entrée en service, il y eut un grand remue-ménage dans les cuisines. Le roi était sur le point de se marier et personne n'avait la moindre idée de la fiancée qu'il avait pu trouver. Or, le soir venu, le chef, comme à l'ordinaire, remplit les poches de la princesse de viandes froides et de gâteaux, et il ajouta : « Avant votre départ, allons ensemble jeter un coup d'œil sur les grands événements qui se passent dans le salon d'honneur. » Ils s'approchèrent de la

grand'porte et soulevèrent la tapisserie pour glisser un regard. Et qu'y trouva-t-on de l'autre côté, si ce n'est le roi lui-même, plus beau que jamais et qui n'était autre que le Roi Barbiche !

— Ah ! s'écria-t-il en s'adressant au chef, votre belle aide de cuisine doit payer un gage pour sa curiosité et, pour la peine, il faut qu'elle vienne danser la gigue avec moi !

En dépit de sa résistance, il la prit par la main et la mena au centre du salon. Les violons attaquèrent la danse et les voilà partis, tournant, tournoyant et tourbillonnant, lui et elle. Ils n'avaient pas fait deux tours que puddings et ailes de poulet s'envolèrent de ses poches ; tout le monde éclata de rire et elle s'enfuit à la porte, pleurant à chaudes larmes. En trois bonds, le roi l'eut rattrapée et la prenant à part dans un petit salon :

— Ne me reconnais-tu pas, mignonne ? Je suis le Roi Barbiche, ton mari, le chanteur de ballades et le chasseur ivre aux ébats maladroits. Ton père me connaissait bien quand il te donna à moi comme épouse, et tout ce qui a suivi n'a eu qu'un objet, chasser à jamais de ton cœur le vilain orgueil.

La princesse, riant et pleurant tour à tour, était éperdue d'émoi, de honte et de joie. L'amour finit par l'emporter et elle posa sa tête sur l'épaule de son mari, en pleurant comme une petite fille.

Bientôt, les demoiselles d'honneur l'emmenèrent pour la parer des plus beaux atours, puis arrivèrent la reine sa mère et le roi son père, et, tandis que la société des beaux seigneurs et des belles dames se demandait encore où voulaient en venir le roi et la belle fille qu'il avait emmenée, Sa Majesté en tenue de gala reparut, conduisant par la main sa Reine, que personne ne reconnut sous sa parure royale. Un grand cortège les suivait, et alors commencèrent des réjouissances telles que nous autres, j'en suis bien sûr, nous n'en verrons jamais de pareilles, ni vous, ni moi.

Les enfants de Lir



A femme de Lir lui donna deux enfants en une même naissance, une fille et un fils, qui eurent pour noms Finola et Aëd. Une seconde fois, elle donna naissance à deux jumeaux, deux fils, qui furent appelés Fiéra et Conn : après quoi elle mourut. Ce fut pour Lir la cause d'une grande douleur et il en pensa mourir, son esprit fut détourné du désespoir par le grand amour qu'il conçut pour ses quatre petits enfants. Quand la nouvelle de cette mort parvint au palais de Bove Derg, le roi, père de la reine, très affligé, et les gens de sa suite poussèrent trois grandes lamentations. Sur quoi, le roi dit ces paroles :

— Nous sommes navrés de la mort de notre fille adoptive et aussi pour l'amour de l'homme bon à qui nous l'avions accordée ; nous lui sommes toujours reconnaissants de son alliance et de son amitié. Mais ce malheur ne sera pas la fin de nos rapports, car je me propose de lui donner pour épouse ma seconde belle-fille.

Lir fut avisé de ce projet par des messagers spéciaux et il donna son consentement. Peu après, il vint au palais du roi pour les épousailles et il emmena sa femme dans sa maison.

Les quatre enfants grandirent sous la surveillance d'Eva. Elle les soigna avec tendresse et, chaque jour, augmentait l'amour qu'elle ressentait pour eux. Ils dormaient auprès de leur père, qui souvent se levait à l'aube pour aller à leur lit leur parler et les caresser.

Le roi Bove Derg les aimait presque autant que leur père. Plusieurs fois par an, il allait les voir et plusieurs fois par an, il les invitait à son palais, où il les gardait le plus longtemps qu'il pouvait : il ne les voyait jamais partir sans beaucoup de tristesse.

En ce temps-là, les Dédanniens célébraient la fête de la vieillesse à tour de rôle chez chacun de leurs chefs, et chaque fois que la fête se

célébrait chez Lir, les enfants faisaient les délices de tous les guerriers. Car jamais on n'aurait pu trouver quatre enfants plus aimables ; tous ceux qui les voyaient étaient ravis de leur beauté et de leur douceur et ne pouvaient se défendre de les aimer.

Quand Eva s'aperçut que les enfants de Lir recevaient de leur père et de tous pareilles marques d'affection, elle s'imagina qu'on la négligeait à cause d'eux ; et le dard empoisonné de la jalousie pénétra dans son cœur et changea en haine l'amour qu'elle avait d'abord éprouvé, et des sentiments d'amère hostilité l'envahirent peu à peu contre les enfants de sa sœur.

Elle devint la proie de cette affreuse passion de l'envie au point de feindre une grande maladie et de rester au lit pendant près d'une année, distillant son fiel et roulant dans son esprit de noirs projets. Au bout de ce temps, elle était prête à commettre un cruel et odieux acte de trahison contre les enfants de Lir.

Un jour, elle fit mettre ses chevaux sous le joug et partit sur son char pour le palais de Bove Derg avec les quatre enfants. Finola fit mine de résister car, dans un rêve pas très clair, elle avait deviné que sa marâtre était absorbée par un projet criminel, qu'elle pensait à les tuer, elle et ses frères, ou à les perdre en quelque façon, mais elle ne put éviter son destin.

Quand le char fut arrivé à moitié chemin, Eva essaya de persuader à ses serviteurs de tuer les enfants.

— Débarrassez-moi d'eux et vous aurez pour récompense toutes les richesses de ce monde : c'est à cause d'eux que leur père ne m'aime plus et qu'il me laisse dans la négligence et l'abandon.

Ils entendirent ces paroles avec horreur et refusèrent d'obéir. Alors, elle prit un glaive pour les égorger elle-même, mais sa faiblesse de femme était trop grande et elle ne put accomplir son forfait.

On se remit en route et tout le monde, le visage assombri, arriva sur les bords du lac Darvre où l'on descendit du char pour dételer les chevaux.

Eva conduisit les enfants sur une petite plage de sable fin où elle leur dit de se baigner. Dès qu'ils furent entrés dans l'eau limpide, elle les frappa l'un après l'autre d'une baguette de magie druidique, qui les changea en quatre magnifiques cygnes blanc de neige, tout en prononçant cette incantation :

Cygnes, envollez-vous vers le lac sans espoir,
Vers les oiseaux crieurs qui peuplent ses eaux lisses :
Vos amis vont pleurer, mais nul n'a le pouvoir
De briser le destin de mes durs maléfices.

Alors les quatre enfants de Lir se tournèrent vers leur marâtre et Finola parla pour eux tous :

— C'est mal ce que tu viens de faire, ô Eva ! L'amitié que tu nous avais vouée n'était que feintise et trahison, et sans raison tu as causé notre perte ; mais ta magie n'est pas plus forte que le pouvoir druidique de nos amis : tu seras punie et le destin qui t'est réservé sera, je le jure, encore pire que le nôtre.

Dans le passé, notre maître avait pour nous
Un amour qui s'aigrit en une haine affreuse.
Un coup de sa baguette et de son noir courroux
Fit de nous des oiseaux à fourrure neigeuse.
Battus des vents ingrats et des cruels orages
Sur les eaux nous vivrons des âges et des âges.

— Et maintenant, dis-nous combien de temps nous devons garder cette forme de cygnes, que nous puissions savoir au moins quand viendra la fin de nos misères.

— Il eût mieux valu pour vous ne pas poser cette question ; mais puisque c'est ainsi, voici ma réponse en toute vérité. Trois cents ans vous resterez sur les eaux unies du lac Darvre ; trois cents ans, sur la mer agitée qui sépare Erinn de la Calédonie ; trois cents ans à Irros Domnann et à Inis Glora sur la mer occidentale. Et ainsi tant que le royaume du Nord sera en lutte avec le royaume du Sud, jusqu'au jour où Patrice apportera à toute l'île la lumière d'une foi pure, où tintera au loin la voix des cloches chrétiennes. Ni votre pouvoir, ni le mien, ni le pouvoir de vos amis ne pourra vous libérer avant que ne viennent ces temps prédestinés.

Alors Eva ressentit comme un aiguillon de repentir et elle ajouta :

— Puisque je ne puis vous gratifier d'aucun autre soulagement, je vous permettrai de garder l'usage de votre langue gaélique ; vous aurez le pouvoir de chanter une musique plaintive, douce, féerique, surpassant tout ce qui existe au monde et qui aura la vertu de bercer l'esprit et d'endormir les sens de tous ceux qui vous écouteront. Enfin, vous garderez la raison d'êtres humains et votre forme nouvelle ne sera pour vous aucun motif de douleur.

Et elle prit congé d'eux en chantant elle-même cette lamentation :

Gagnez le lac, neigeux oiseaux,
Qui désormais est votre asile,
Et la demeure au ras des eaux,
Grotte nacrée au flanc d'une île.

Éloignez-vous, cygnes de grâce :
Rivage pavé de menaces,
Lac de cristal et mer de glaces
Vous garderont sans nul amour
Trois fois trois cents ans et un jour.

Malgré son passé de victoires,
Ses enfants Lir appelle en vain :
Son cœur s'emplit comme un ciboire,
Ciboire encore tout païen,
D'un sang noir, figé, qui s'apprête
A tomber, hélas ! sur ma tête !

Pendant des siècles, l'épouvante
Vous suit, vous frappe et vous tourmente.
Seule la Nouvelle émouvante
Vous bercera de son antienne,
Pure voix des cloches chrétiennes !

Quand Eva parvint au palais de Bove Derg, le roi lui demanda pourquoi elle ne lui avait pas amené les enfants de Lir.

— C'est que, répondit-elle, Lir ne t'aime plus ; redoutant ta mauvaise influence, il ne se soucie pas de te confier ses enfants.

— Comment est-ce possible ? répliqua le roi, confondu d'étonnement et d'angoisse, car j'aime ses enfants encore plus que les miens.

Soupçonnant quelque trahison, il envoya en toute diligence des messagers auprès de Lir pour s'informer des enfants et le prier de les lui amener au plus tôt.

Quand les messagers eurent fait leur commission, Lir reçut un grand coup au cœur et demanda :

— Les enfants ne sont-ils pas arrivés au palais avec Eva ?

— Eva est venue seule, fut la réponse, disant au roi que vous étiez opposé à la venue des enfants.

A ces paroles, Lir sentit son cœur lui peser dans la poitrine, sûr qu'Eva venait de perdre ses quatre beaux enfants. Le lendemain, dès les premières heures du jour, il partit en char pour le palais du roi et, dans sa course, il longea le rivage du lac Darvre.

Les enfants de Lir aperçurent les chars et les chevaux et Finola les salua de ces accents :

Un peuple de guerriers mystiques
S'approche du lac lentement ;
Des monts, blancs chariots, noires piques,
Cuirasses d'or, heaumes d'argent
Descendent — dragon magnifique.

La cause de leur bel arroi
Je la sais : des pleurs étouffants
Gonflent à mort le cœur du roi
Et du valet : de quatre enfants
Ils sont en quête et quatre cygnes
Découvriront, — douleur insigne !

Mes Frères, venez faire accueil
Au mystère de la douleur,
A Lir, donner joie et deuil,
Glace et feu, froid et chaleur.
Le noir désespoir nous dévore,
Nuit qui n'aura jamais d'aurore !

Émerveillé, Lir demanda aux quatre cygnes comment il se faisait qu'ils avaient voix humaine.

— Apprends, ô Lir, répondit Finola, que nous sommes tes enfants ; c'est la sœur de notre mère qui, dans sa jalousie désastreuse, nous a changés en cygnes.

A ces mots, Lir et ses compagnons se répandirent en lamentations de deuil et de douleur.

— Est-il possible, demanda le père, que vous repreniez votre forme ?

— Personne n'a le pouvoir de nous la rendre. Nous ne serons pas libérés avant que le royaume du Nord ne soit uni au royaume du Sud, que le lac Darvre nous ait gardés trois cents ans, la mer de Moyle trois cents ans et la mer occidentale trois cents ans ; que Patrice n'ait apporté une foi pure en Erinn et que toute l'île ne retentisse de la voix des cloches chrétiennes.

Et de nouveau, la petite troupe poussa trois grands cris de douleur.

— Vous avez gardé langage et raison, ajouta Lir, venez donc vivre chez nous et vous converserez avec moi et mes gens.

— Nous n'avons pas la permission de quitter les eaux du lac. Outre langage et raison, nous avons le pouvoir de chanter des chants plaintifs, si doux et féériques, qu'à les entendre on ne désire pas d'autre bonheur. Restez avec nous ce soir et nous vous chanterons notre plus belle musique.

Lir et ses gens campèrent sur le rivage et les cygnes leur chantèrent des chants si mélodieux, si lents et féériquement cadencés, que tous sentirent descendre en leur cœur un apaisement délicieux et, peu à peu, dans tous leurs sens, le plus doux des sommeils.

Aux premières lueurs de l'aube, Lir dit adieu à ses enfants pour se mettre à la recherche d'Eva.

Hélas ! voici venu le moment de partir !
Jamais plus, enfants chers, vos sourires mutins
Ne viendront égayer la nuit de mon destin,
La passion de Lir !
Que maudit soit le jour d'erreur et de blandice
Où j'amenai chez moi cette femme sans âme
Dont la cruelle envie ourdit la fourbe trame
De l'affreux maléfice !
Je revois Finola, mon orgueil et ma joie,
Aëd aux cheveux bruns, plein d'audace et de feu,
Fiéra, front vermeil, empourpré par le jeu,
Conn, aux boucles de soie !
Prisonniers de ce lac magique, à tout jamais
Courbés sous le pouvoir de l'effroyable charme,
O mes enfants, plus ne connaîtrai que les larmes,
Sans un moment de paix !

Lir et ses compagnons parvinrent au palais du roi et après quelques paroles de bienvenue, Bove Derg, en présence d'Eva, reprocha à son gendre de ne pas avoir amené ses enfants.

— Hélas ! s'écria Lir, ce n'est point par ma faute s'ils ne sont pas là. C'est Eva, votre fille adoptive, la sœur de leur mère, qui, usant de trahison envers eux, les a changés en cygnes blancs sur le lac Darvre.

A cette nouvelle, le roi fut confondu de douleur et il n'eut qu'à jeter les yeux sur Eva pour lire sur son visage qu'il venait d'entendre la vérité.

— L'acte de méchanceté que tu viens de commettre entraînera plus de malheurs pour toi que pour les enfants de Lir, car leurs souffrances finiront par avoir un terme et ils connaîtront plus tard le bonheur.

Parlant avec une violence croissante, il lui demanda quelle forme entre toutes celles que l'ont voit sur la terre ou dessous terre, elle abhorrait le plus.

Eva, intérieurement contrainte de répondre, dit :

— En vérité, celle d'un démon des airs.

— C'est donc la forme que tu prendras, reprit Bove

Derg en la frappant d'une baguette druidique, et, sur l'heure, elle ouvrit ses ailes et s'envola par-dessus les nuages en poussant un cri strident, de rage et de désespoir, sachant bien qu'elle resterait un démon des airs jusqu'à la fin des temps.

Alors, Bove Derg et les Dédanniens s'assemblèrent sur le bord du lac et y plantèrent leurs tentes, car ils voulaient rester auprès des oiseaux pour écouter leur musique. Ils firent une place aux Milésiens qui venaient d'au delà des mers de plus en plus nombreux en Irlande. Aucune musique, nous disent les historiens, ne pouvait se comparer aux chants des cygnes magiques.

Ainsi se passait le temps. Le jour, ils conversaient avec les gens d'Erinn, Milésiens aussi bien que Dédanniens ; ils aimaient à s'entretenir avec leurs amis et leurs anciens compagnons de jeux. Le soir, ils chantaient leur lente mélopée, douce et féerique, la plus délicieuse qui fût : tous ceux qui avaient du chagrin, qui souffraient de maladies ou de peines morales oubliaient leurs souffrances et leurs tourments et glissaient à un doux sommeil, duquel ils se réveillaient consolés et heureux.

Ainsi, durant trois cents ans, se continua sur les bords du lac la société des Dédanniens, des Milésiens et des cygnes. Jusqu'au jour où Finola dit à ses frères :

— Savez-vous, mes chers, que nous sommes arrivés au bout du temps que nous devons rester ici et qu'il ne nous reste plus qu'une seule nuit à passer sur le lac Darvre ?

Quand les fils de Lir entendirent ces paroles, ils ressentirent un profond chagrin. Entourés de leurs amis, ils étaient presque aussi heureux qu'ils l'eussent été dans la maison de leur père et, maintenant,

qu'allait leur réserver, loin de toute société humaine, la ténébreuse et orageuse mer de Moyle ?

Le lendemain matin, ils se groupèrent sur la marge sableuse pour dire adieu à leur père et à leurs amis, et Finola chanta cette complainte :

Adieu dix fois au plus aimé des pères
— Las des adieux c'est le moment —
Aux compagnons, chéris comme des frères,
Jusqu'au jour du grand jugement.

Allons ! quittons nos terres bien-aimées
Pour les exils et les douleurs
Et nos foyers aux fumées légères
Pour le froid, le deuil et les pleurs !

Nous pâtiront neuf cents longues années
Tant que Sud et Nord ont deux rois,
Jusqu'à l'appel des cloches égrenées
Nous annonçant la pure foi,
L'aube de nouvelles naissances
Qui nous vaudront à tous la délivrance !

La dernière note tremblait encore dans l'air que les quatre cygnes étendirent leurs ailes et prirent leur essor. Arrivés à une grande hauteur, ils s'arrêtèrent, abaissant leur regard un moment sur le groupe d'êtres humains qui leur tenaient tant à cœur. Puis, obéissant à leur destin, ils dirigèrent leur vol droit vers le Nord jusqu'à la mer qui sépare Erinn de la Calédonie. Les amis qu'ils avaient laissés derrière eux éprouvèrent une grande douleur et ils firent une loi, publiée à son de trompe dans tout le pays et d'après laquelle serait maudit quiconque tuerait jamais un cygne.

Quant aux enfants de Lir, pitoyable était leur abri et lamentable leur condition sur les bords de la mer de Moyle. Leur cœur était déchiré en pensant à leur famille et à leurs amis et, quand ils promenaient leurs regards sur les côtes, qui étendaient à perte de vue leurs falaises abruptes et rébarbatives, constamment assiégées par les flots noirs d'une mer déchaînée, ils étaient accablés de frayeur et de désespoir. Ils eurent aussi à souffrir du froid et de la faim : toutes les misères qu'ils avaient endurées sur le lac Darvre n'étaient rien, comparées aux souffrances qu'ils trouvaient sur les flots de cette mer ingrate.

Une nuit, survint un orage redoutable. Quand Finola vit le ciel s'assombrir de nuages menaçants, elle appela ses frères et leur dit :

— Frères bien-aimés, tout ce que nous avons préparé pour cette nuit sera vain : la tempête qui s'approche sera si violente qu'elle risquera de nous séparer. Choisissons donc un lieu de rendez-vous, sans quoi nous pourrions bien ne jamais nous revoir.

— Chère sœur, répondirent-ils, voilà qui est parler sensément : convenons de nous retrouver sur le roc Carricknarone, que nous connaissons tous très bien.

Vers la mi-nuit, s'abattit sur eux la tempête. Une rafale rapide balaya la surface obscure de la mer, les éclairs sillonnèrent le ciel de flèches blafardes et les vagues grandirent de moment en moment, déchaînant sans répit leur violence et leur tonnerre. Les ouragans eurent tôt fait de disperser les cygnes dans toutes les directions et pendant toute la nuit, ils furent ballottés, souffletés par les vagues et les trombes rugissantes, qui risquaient à tous moments de les engloutir à jamais.

Avec les premières lueurs du matin, le vent changea, la mer se calma et Finola, les ailes courbaturées, se posa sur l'eau pour gagner à la nage le roc Carrickna-rone. Elle n'y trouva aucun de ses frères et, pendant des heures, de la pointe élevée du rocher, elle parcourut des yeux le visage livide et désolé de la mer. Une angoisse terrible la saisit, qu'elle exhala dans cette lamentation plaintive :

De ces jours sans pitié la torture inouïe
Ne se peut plus souffrir,
De ces vents sans répit mes ailes sont meurtries,
Mes frères dispersés, que j'aimais à chérir,
Et seule je reste à gémir.

Je les réconfortais de mon amour sincère.
Sous la tiédeur de mon duvet
J'apaisais leurs tourments.
A la fois sœur et mère
J'endormais leur angoisse et, fraternel secret,
Leur douleur que triple un regret.

Ses notes douloureuses s'épandaient au loin en ondes plaintives, qui eurent sans doute le don de frapper les oreilles et de toucher le cœur de ses frères. Conn fut le premier à venir, la tête accablée sous le poids des tortures de la nuit et les plumes soit brisées, soit alourdies par les embruns salés. Frère et sœur se retrouvèrent, le cœur aussitôt réchauffé.

Peu après Fiéra parut au loin, mais il était si défaillant, si miné par le

froid et la lutte de ces longues heures, qu'il eut besoin de l'aide des autres pour parvenir au sommet du vieux roc. Il n'avait plus la force d'émettre une seule parole. Alors, Finola mit ses deux frères sous ses ailes et dit :

— Si seulement Aëd pouvait venir, tout irait encore bien.

Avant longtemps, ils aperçurent Aëd qui s'était réfugié sur un îlot éloigné et qui, reposé, arrivait vers eux, la tête droite et les plumes déjà sèches et rayonnantes de blancheur. Il reçut un accueil d'allégresse. Conn et Fiéra restèrent sous les ailes de Finola ; elle prit Aëd sous les plumes de sa poitrine et elle leur dit :

— Frères chéris, vous avez bien des raisons pour regarder cette nuit comme très mauvaise ; mais il faut nous attendre à en subir d'autres aussi mauvaises et peut-être de pires.

De fait, tout le long hiver fut un enchaînement de misères et, une nuit même, la bise était si coupante, la neige si aveuglante, la gelée si dure qu'ils crurent bien ne pas pouvoir souffrir davantage. Et Finola donna à leurs sentiments de douleur l'expression que voici :

Des mille aiguilles de la neige,
Des embruns glacés de la mer,
Des fureurs mauvaises de l'air,
Je vous sauve et je vous protège.

Sous mes ailes, plus près serrez-vous,
Frérôts chéris que je retrouve,
Venez, que mon amour vous couve,
Duvet d'oubli toujours plus doux.

L'année suivante, l'hiver fut encore plus rigoureux et la mer tout autour d'eux ne formait plus qu'un immense dallage de glace. Effarés, affamés, les cygnes passèrent la nuit sur le roc Carricknarone, essayant de se serrer les uns contre les autres pour garder un peu de leur chaleur ; mais leurs ailes se soudaient au verglas du rocher, et s'ils restaient trop longtemps sans piétiner, leurs pieds palmés ne faisaient qu'un avec la pierre.

Cette fois leurs blessures furent longues à guérir et ils avaient perdu tant de plumes qu'ils n'osaient plus se hasarder loin des côtes. Avec le printemps, leurs forces revinrent, leur duvet repoussa, leurs ailes s'allongèrent et s'embellirent et ils reprirent leur vie libre, passant des baies accueillantes d'Erinn aux promontoires hautains de Calédonie. Mais toujours, ils planaient au-dessus du détroit de Moyle et de ses

courants, car tel était leur destin.

Un jour qu'ils s'étaient approchés de l'embouchure de la Bann, sur la côte nord d'Erinn, ils aperçurent dans les terres une importante troupe de cavaliers, montés sur de blancs coursiers, vêtus de vêtements aux maintes couleurs, et quand ils virèrent dans la direction du rivage, le soleil étincela sur leurs armes polies.

— Reconnaissez-vous cette cavalcade ? demanda Finola à ses frères.

— Nous ne les connaissons pas, répondirent-ils. Ils peuvent être des Milésiens ou peut-être une patrouille de nos gens, les Dédanniens.



A la nage, les cygnes se rapprochèrent du rivage et les cavaliers, quand ils les eurent aperçus, firent de même, au point qu'ils furent bientôt en mesure de se parler. Or, c'était bien une troupe de Dédanniens, dont les chefs étaient les deux fils de Bove Derg, à savoir Aëd l'Astucieux et Fergus le Joueur d'échecs. Depuis des années et des années, ils s'étaient mis en quête des enfants de Lir et, de les avoir découverts, leur joie était sans bornes. Les cygnes et leurs amis se saluèrent avec affection et tendresse. Les enfants de Lir s'inquiétèrent de leur père, de Bove Derg et de toutes leurs connaissances, immortels comme eux.

— Ils vont tous bien, répondirent les chefs. Ils sont maintenant avec leurs guerriers, réunis chez votre père, où ils célèbrent, avec les divertissements d'usage, la Fête de la Vieillesse. Complet serait leur bonheur si vous ne leur faisiez défaut et s'ils connaissaient le lieu de votre retraite.

— C'est une vie de misère que nous avons menée, depuis que nous les avons quittés sur les bords du lac Darvre. Je ne pourrais vous dire tout ce que nous avons souffert ; laissez-moi le chanter :

A la table de Lir circule l'hydromel
Et prélude le lai du premier ménestrel...
Ici gel et frimas hérissent notre plume
Et la mer nous meurtrit du sel de son écume.

Quand venaient les jongleurs, on nous vêtait de soie
Et leurs tours merveilleux nous transportaient de joie...
Ici, nous tournoyons au gré de la rafale
Qui joue avec nos corps neigeux comme à la balle.

Servantes nous couchaient sur de souples fourrures,
Harpistes nous berçaient de leurs perlés murmures...
Notre couche est le roc des antres de granit
Et le flot qui rugit seul heurte notre nid.

Père aimant, princes chers, amis, bardes et preux
Nous étions un vaillant rempart de calme heureux...
Sans défense livrés aux soufflets qui nous brisent.
Tristes feuilles au vent, nous virons sous la bise.

Des bras chauds nous serraient et les lèvres d'un père
Fermaient de leurs baisers notre lourde paupière...
Aujourd'hui l'ouragan seul embrasse nos corps,
Baise nos yeux rougis, nous harcele et nous mord !

La complainte terminée, ils prirent congé les uns des autres, car les enfants de Lir ne pouvaient rester plus longtemps éloignés de leur détroit marin. Les Dédanniens, à leur retour, firent à leurs chefs un fidèle rapport sur la condition des enfants de Lir.

— Il n'est pas en notre pouvoir, répondirent-ils, de leur prêter assistance ; mais nous sommes heureux d'apprendre qu'ils supportent avec constance leur dur destin. L'enchantement dont ils sont victimes finira par se rompre et alors ce sera pour eux la libération et le bonheur.

Quant aux enfants de Lir, ils retournèrent au-dessus du bras de mer qui leur était assigné, et accomplirent avec courage et résignation la longue période de trois cents ans.

L'heure du départ enfin venue, Finola rassembla ses frères sur le roc qui les avait sauvés et leur dit :

A tout jamais fuyons ce douloureux détroit
Et prenons notre essor dans l'air acide et froid,
Pour gagner l'archipel de Glora-la-Frigide
Où de souffles glacés la mer toujours se ride.

Puisant dans ce chant fraternel une nouvelle réserve de courage, ils s'envolèrent vers le Sud-Ouest pour gagner la mer qui entoure l'île de Glora. Les tempêtes y étaient aussi violentes et le froid aussi rigoureux que sur la mer calédonienne et ils eurent tout autant à en souffrir.

Il arriva sur ces entrefaites qu'un jeune homme de bonne famille nommé Ebric, qui possédait une terre le long du rivage, entendit le chant des oiseaux. Il y prit un délice intense, et descendit au bord de l'eau pour les voir de plus près ; ils en vinrent à se connaître, à converser et à s'aimer de plus en plus. C'est à ce jeune homme que nous devons l'histoire, ici rapportée, de leur métamorphose et de leurs tribulations.

Décrire ce qu'ils eurent à souffrir sur la grande mer occidentale ne serait que répéter l'histoire de leur dure vie sur la mer de Calédonie. Une certaine nuit, en particulier, le gel fut si dur que toute la surface de la mer, jusqu'à l'île d'Achill, fut changée en un épais dallage de glace. Les trois frères souffrirent tant, qu'il leur semblait ne pas pouvoir survivre et ils se mirent à pousser des plaintes pitoyables. La voix consolante de Finola n'arrivait plus à les apaiser et malgré tout son courage, elle ne put qu'ajouter ses lamentations aux leurs.

Transportée par son amour pour eux, Finola finit par leur dire :

— Mes frères chéris, donnez votre foi au Dieu de vérité, qui a créé la terre avec tous ses fruits, et la mer avec toutes ses merveilles ; ayez confiance en lui et, en retour, il vous enverra son aide et son réconfort.

— Nous lui donnons notre foi, dirent-ils.

— Moi aussi, ajouta Finola, je crois en ce Dieu, qui est toute perfection et toute connaissance.

Dès cette heure prédestinée, le seigneur des Cieux leur envoya secours et protection ; désormais, aussi longtemps qu'ils demeurèrent sur la mer occidentale,

ils supportèrent froid et tempêtes sans en être molestés.

Ainsi s'écoulèrent les trois cents années qu'ils devaient passer en ce lieu. Le temps venu, Finola dit aux fils de Lir :

— Frères chéris, notre séjour ici prend fin ; nous allons pouvoir à nouveau visiter la terre de notre peuple et la maison de notre père.

Et ses frères, à ces mots, sentirent descendre en eux une grande allégresse.

Légers et gracieux, ils s'élevèrent de la surface des eaux et prirent leur essor vers l'Est, débordant d'espoir et de joie. Mais quand ils se posèrent sur leur terre natale, ils la trouvèrent solitaire et désertée : maisons et palais étaient tous en ruine ; une herbe épaisse les recouvrait, et une forêt de ronces et de buissons ; aucun feu n'était visible, aucun indice de l'habitation des hommes.

Alors les quatre cygnes se serrèrent les uns auprès des autres et ils poussèrent ensemble leur cri de deuil et de lamentation. Et Finola chanta ce lai :

Que veut dire, ô mes chers, ce changement étrange !
Qui me serre le cœur d'angoisse et de détresse ?
Je le vois déserté le palais paternel,
Sans un être vivant, sans voix, sans allégresse,
Couvert d'effondrements, de broussaille et de fange,
Image du chaos originel !

Adieu l'aboi joyeux des bondissants limiers,
Et l'argent miroitant des nobles panoplies !
Adieu le défilé sonore des coursiers

Et le feston fleuri des beautés anoblies
Par l'amour aux gentes folies !

La tour de notre enfance aux coups du Temps succombe.
Ils ont vécu, le Chef et ses féaux barons !

Leurs exploits sont éteints dans la nuit de la tombe
Et nous, derniers témoins de ces preux, nous irons
A notre but secret en tenant haut nos fronts.

Toute cette nuit, les enfants de Lir restèrent dans les ruines du palais, demeure de leurs ancêtres, où ils avaient grandi, et, à plusieurs reprises, ils bercèrent leur douleur de leurs douces mélodies féeriques.

Le lendemain matin, ils s'envolèrent vers Inis Glora, où ils se posèrent sur les eaux d'un petit lac paisible ; et là, ils se prirent à chanter de si suaves mélodies que tous les oiseaux du pays s'empressèrent de se rassembler sur les bords pour écouter leur chant. De là vient que ce lac s'appelle toujours le Lac des Volées d'Oiseaux.

Le jour, les quatre cygnes allaient chercher leur nourriture sur des points éloignés de la côte ou dans les îles jusqu'à Achill ; mais ils revenaient à Inis Glora tous les soirs. C'est ainsi qu'ils vécurent jusqu'au temps où Patrice le Saint vint apporter à Erinn la foi pure et jusqu'au jour où saint Kémoc s'arrêta sur les bords d'Inis Glora.

A la fin de la première nuit qu'il y passa, les enfants de Lir entendirent sa cloche qui, faiblement, dans le lointain, sonnait matines. Ils furent saisis d'un grand tremblement et, étendant leurs ailes, ils se mirent à tournoyer en tous sens. Le tintement de cette cloche leur semblait étrange et redoutable. Les trois frères étaient plus éperdus que Finola, qu'ils laissèrent tout d'abord solitaire ; mais, quand leur émoi commença de se calmer, ils se rapprochèrent d'elle et elle leur demanda :

— Savez-vous, mes frères, quel est ce tintement ?

— Nous avons entendu une voix défaillante qui nous remplit de crainte ; mais nous ne savons ce qu'elle est.

— C'est la voix de la cloche chrétienne, répondit Finola. Le terme de nos souffrances est tout proche. Cette cloche nous annonce que nous serons bientôt libérés de notre enchantement et délivrés de notre vie d'épreuves, car telle est la volonté de Dieu.

Et elle leur chanta ce cantique :

O Cygnes, mes aimés, écoutez la voix tendre
De la cloche qui tinte en ce pieux séjour :
Depuis près de mille ans, nous rêvions de l'entendre
Semer en l'air léger ses semailles d'amour.

Cygnes chéris, prêtez l'oreille à sa musique.
L'anachorète prie et chante ses matines :
Il vient nous délivrer par son divin cantique
Du fouet flagellant des rancunes marines.

Ayez foi, chers amis, dans le Seigneur des cieux.
Le charme druidique et sa longue torture,
Il saura les briser en nous ouvrant les yeux
Aux éblouissements d'une paix libre et sûre.

Alors s'apaisa l'émoi de ses frères et quand le clerc eut fini ses matines :

— A notre tour, dit Finola, de chanter notre chant.

Et ils entonnèrent à notes basses une mélopée

plaintive pour remercier et louer le Seigneur de la terre et des cieux.

Kémoc entendit cette mélodie féerique, saisi d'étonnement, puis il comprit que c'était la voix des enfants de Lir, car c'était pour eux qu'il était venu en ces parages. Quand le jour grandit, il s'avança sur les bords du lac, où nageaient avec grâce les quatre beaux cygnes. Il leur demanda s'ils étaient les enfants de Lir.

— En vérité, nous sommes les enfants de Lir, que leur méchante marâtre a, depuis bien longtemps, changés en cygnes.

— Je remercie Dieu qui m'a fait vous trouver. Venez à terre et faites-moi confiance, car c'est ici que, suivant votre destin, vous devez être libérés de votre enchantement.

Remplis de joie, les quatre oiseaux blancs se posèrent près de lui et se mirent sous sa garde. Arrivés à sa maison, il se fit apporter deux fines et légères chaînes d'argent, dont il réunit, d'une part, Aëd et Finola et, d'autre part, Conn et Fiéra.

Dès lors, partageant sa vie, ils écoutèrent ses leçons et prirent leur part de ses dévotions. Ils faisaient les délices du vieux clerc, qui les aimait de tout son cœur, et de leur côté, les cygnes étaient si heureux que le souvenir de toutes leurs misères ne leur causait plus maintenant ni

douleur ni détresse.

Le prince qui régnait sur le royaume de Connacht à cette époque était Larnen, fils de Colman ; la reine était Decca, fille du roi de Munster. La reine entendit parler des merveilleux cygnes à la voix humaine, et l'histoire qu'on lui conta éveilla en elle un vif sentiment d'amitié et un grand désir de les avoir auprès d'elle. Elle demanda au roi de se rendre auprès de Kémoc et d'obtenir de lui les cygnes. Le roi répondit qu'il n'avait aucun désir de lui demander ce sacrifice. La reine Decca en conçut une violente indignation, et déclara qu'elle ne dormirait pas une autre nuit dans le palais si elle n'était sûre d'obtenir les quatre cygnes. Et sur l'heure, elle quitta le palais pour rentrer chez son père.

Le roi, en grande hâte, envoya des messagers à sa suite. Ils ne la rattrapèrent pas avant le bourg de Killaloe. Elle finit par consentir à rentrer au palais, mais ce fût pour apprendre que Kémoc refusait de céder les oiseaux.

Très courroucé de ce refus, le roi se rendit au monastère et, saisissant les deux chaînettes d'argent, arracha les oiseaux des marches de l'autel pour les emmener de force. Alors parut Kémoc en grande alarme et aussitôt la blanche fourrure des plumes se dispersa et s'évanouit tandis que, peu à peu, les cygnes reprenaient leur forme humaine : Finola se trouva changée en une femme d'extrême vieillesse et les trois fils en trois faibles vieillards osseux, ridés et chenus. A cette vue, le roi tressauta d'émotion et partit sans demander son reste, sous les amers reproches que lui adressait saint Kémoc.

Quand aux enfants de Lir, ils se tournèrent vers le saint homme et Finola lui dit :

— Viens nous baptiser sans retard, car proche est notre mort. Tu pleureras notre départ, ô Kémoc ; mais en vérité, ne te mets pas plus en peine de notre éloignement que nous du tien. Fais creuser notre tombe et enterre-nous tous ensemble. Place-nous comme au temps où je protégeais mes frères dans leur danger, tous quatre debout, Conn à ma droite, Fiéra à ma gauche, Aëd devant moi.

Saint confesseur, approche avec livre et prière
Pour baptiser les orphelins de Lir :
Fais hâte : au sablier glisse notre dernière
Heure d'ici-bas que tu dois bénir.

Creuse la tombe, ô clerc, longue, large et profonde,
Tout près de l'humble autel où la première antienne

Dit notre délivrance et le salut du monde
Par la voix des cloches chrétiennes.

A chacun de mes flancs place mes bons lutins,
Serrés, comme l'amour qui lia nos destins.
Mets Aëd sur mon cœur, tout voisin de ma face
Et qu'autour de grand'sœur leurs pas aimants s'enlacent.

Ainsi reposeront au repos éternel
Quatre pèlerins, amis fraternels.
O vénérable abbé, vite, baptise-nous
Car la fauve Mort vient à pas de loup...

Alors, saint Kémoc baptisa les enfants de Lir, qui moururent incontinent. Kémoc leva les yeux vers le ciel et que ne vit-il pas ? Quatre charmants enfants s'y tenaient, soutenus de légères ailes d'argent et le visage radieux. Ils arrêchèrent sur lui un moment leur regard de gratitude et de bonté, puis ils s'élevèrent, pâlirent et s'évanouirent à sa vue. Kémoc fut rempli d'une sainte allégresse, sachant bien qu'ils étaient montés au ciel, mais quand il abaissa son regard sur les quatre corps sans vie, il ne put retenir ses larmes.

Kémoc fit creuser une fosse profonde près de la petite église. Les enfants de Lir y furent enterrés ensemble et debout comme Finola l'avait demandé, Conn à sa droite, Fiéra à sa gauche et, devant elle, Aëd. Puis il éleva sur eux un tertre funéraire surmonté d'une pierre où, en caractères anciens, il grava leurs quatre noms. Et, les rites funèbres accomplis, il chanta la mélodie de la lamentation.

Telle fut la douloureuse destinée des trois enfants de Lir.



La Geste lamentable de Connlach fils de Cuchullain ^[2]



UANT à la femme que Cuchullain avait laissée dans les pays de l'Est, elle lui donna un fils puissant et formidable, auquel on attribua le nom de Connlach. Il y fut élevé jusqu'à ce qu'il pût parler, et, dès ce moment, il surpassa tous les jeunes garçons, ses aînés. Il savait tout ce que sa mère avait pu lui enseigner sur les règles et les gestes de la chevalerie. Tout ce qu'il voyait faire autour de lui, il le pratiquait au mieux, à une seule exception, le lancer de la grenade acérée, *gat builge*.

Un jour, Connlach dit à sa mère :

— Ma mère, je voudrais bien savoir qui est mon père, car je crois bien que tu es ma mère...

— Je te le dirai, répondit Aiofe : Cuchullain, fils de Salvatach, de l'île d'Irlande, c'est lui qui est ton père.

— Est-il roi du monde ? dit Connlach.

— Bien sûr que non, reprit la mère, il n'est même pas gouverneur de province, mais c'est un preux, un vaillant soldat.

— Je regrette bien qu'un tel homme m'ait engendré, un homme qui n'est point le roi du monde, car roi de ce monde, je le serai, moi !

— Mon fils, ajouta Aiofe, voici un anneau que ton père m'a laissé. Il m'a recommandé de te le donner dès que tu aurais le doigt du milieu assez gros pour le porter, et de te laisser partir en Irlande.

Ces paroles échangées, elle lui bailla l'anneau, et l'anneau se trouva rempli par la grosseur du doigt. Alors, sa mère lui révéla ses

engagements sacrés de chevalier (*Geasa*).

— Mon fils, va donc en Irlande, en quête de ton père.

— Montre-moi toi-même le chemin d'Irlande.

Et la mère lui montra le chemin.

Quant au fils, l'histoire ne raconte plus rien de ses aventures avant son arrivée dans un port d'Écosse. Là, il y avait deux gros piliers de pierre qui, dans un fiord, étaient placés à grande distance l'un de l'autre ; ces piliers étaient sous la surveillance d'un soldat gigantesque, qui exigeait le péage de tous ceux qui traversaient la rade pour gagner le grand manoir, haut dressé au-dessus du port. Connlach dit au garde qu'il venait du monde de l'Est.

— Il faut payer, lui ordonna le soldat, sans quoi tu laisseras ici tes os.

— Si jamais homme au monde doit passer sans payer, dit Connlach, c'est moi.

— Comment t'appelles-tu ? fit le soldat géant.

— Je ne te le dirai pas. Et toi, géant, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Morgan.

— Je jure par tous les dieux, rétorqua le jeune homme, que ce n'est point là nom de noblesse !

Tout le monde accourt pour voir le combat, et, après maintes belles passes d'armes, Morgan tombe sous les coups de Connlach.

Le bateau quitte l'Écosse et arrive dans un port d'Ulster. Les hommes d'Ulster étaient réunis dans la *Dail*, c'est-à-dire l'assemblée des notables.

Aussitôt que Connlach voit les gens réunis en leur parlement (*Oireachtas*), il prend un rocher énorme, court sur la colline de l'assemblée, tout près des hommes d'Ulster. Les hommes d'Ulster étaient réunis dans la *Dail*. Quand bien même tous les hommes d'Ulster se réuniraient contre lui, il tiendrait bon contre eux tous tant que ce rocher resterait en terre, ferme et droit. Puis, il commença ses jeux de bravoure et d'adresse. Bientôt le roi les remarque et s'approche. Un des chevaliers du roi Conobar, nommé Bricné Mac Cairbre, demande à savoir le nom du jeune homme. Celui-ci répond :

— Je ne dirai mon nom ni à vous ni à personne au monde.

— Quitte donc la colline des seigneurs, car, en Ulster, il est défendu de se livrer aux jeux pendant que siège l'Assemblée.

— Je ne partirai pas, mes vœux de chevalier me le défendent, avant que l'Assemblée elle-même ait fini de tenir ses séances.

Le chevalier s'en va vers l'Assemblée. Peu après, il revient avec ses armes.

— C'est une insulte à notre Assemblée qu'un jeune homme, dont nous ne savons même pas le nom, vienne ici nous défier. A moins que tu ne me dises ton nom, les hommes d'Ulster ne me pardonneront pas de revenir vers eux sans que je t'aie pris la vie. Dis donc ton nom, ô jeune homme !

— Je ne dirai pas mon nom.

— Alors tu te battras en duel avec moi.

Ils se battent. Connlach ne tue pas Bricné, mais il le secoue en tous sens de façon à le rendre ridicule. A la fin, d'un seul coup d'épée, il lui coupe sa ceinture et fait tomber ses braies jusque sur ses talons. Bricné ouvre les yeux tout grands et s'écrie :

— De grâce, ne rends pas ainsi ridicule le meilleur serviteur du roi d'Ulster et son meilleur messager !

Connlach l'épargne. Enfin arrive Conall Cearnach, le meilleur soldat de tout l'Ulster après Cuchullain. Le jouvenceau le terrasse et le ligote pour le tourner en ridicule. Enfin l'Assemblée, par égard pour la loi d'Ulster, ayant essayé de savoir le nom du jouvenceau, sans obtenir d'autre réponse, sinon que son honneur lui défendait de se faire connaître, résolut de faire venir Cuchullain, lui-même, Cuchullain, fils de Savaltach, pour qu'il fasse dire à l'étranger son nom ou qu'il le force à se battre avec lui.

En ce moment, Cuchullain était à Dun Dealgan, le Dundalk d'aujourd'hui, au milieu des nobles et des princes. Bricné Mac Cairbre lui dit qu'un seul jouvenceau venait de vaincre et de ligoter tous les héros de l'Ulster. Cuchullain quitte aussitôt les nobles, dit adieu à sa femme, Eimer, part pour la plage de Turenn, en Ulster.

Après avoir en vain essayé de savoir le nom du jouvenceau, il croise le fer avec lui. Le jeune homme tombe frappé au ventre par le *gat builge*.

En mourant, il jette un long regard sur son père qui, de son côté, s'étonne de l'admiration qu'il ressent pour l'héroïsme de ce jeune homme.

— Tu es d'Ulster ! dit Cuchullain.

— Oui, d'après ma mère, je suis bon Ulstérien.

— On a eu bien tort de le tuer, s'il est natif d'Ulster, dit Conall Cearnach.

— Ton nom ! dit Cuchullain.

Connlach saigne à en mourir.

— Je m'appelle Connlach, fils de Cuchullain, dit le jeune homme. Mon cher père, voici ton épée, je te la rends. Père, je suis ton fils. Je meurs : aide-moi à me lever pour que je retombe face contre terre, de peur que les hommes d'Ulster ne disent que je suis tombé en fuyant...

— Je vais t'aider, car c'est là parler en soldat.

Se ravisant, il semble le soupçonner d'être quelqu'un d'autre, car il lui demande encore son nom. Cette fois, Connlach lui montre l'anneau. Cuchullain s'étonne que son fils n'ait pas compris la manœuvre du *gat builge*.

Alors Cuchullain maudit la mère, qui n'a pas montré à son fils comment esquiver la grenade meurtrière, de manière à le rendre invincible, même s'il se mesurait avec Cuchullain.

Cuchullain :

Ta mère que j'aimai je la maudis dans mes larmes :
Elle faillit au devoir — ton combat me l'a dit —
De t'apprendre à parer la plus perfide des armes.
Par sa faute tu meurs et Cuchullain se maudit.

Connlach :

Je péris par ma mère, elle que j'aimais jadis,
Et qui m'imposa vœux sournoisement dangereux
En m'envoyant, langue liée, à toi ! Je maudis
Celle qui te força, père, à ce crime odieux.

Cuchullain :

O mon fils, meurs en paix, Connlach, mon égal en force,
En chevaleresques élans d'héroïque valeur :
C'est un malheur de plus qu'elle ne soit là, l'âme torse,
Pour se repaître de ta mort et de ma douleur.

Le fils meurt. On l'enterre, et ses funérailles ont lieu selon les vieux rites gaéliques. Des pleureuses viennent exprès se lamenter sur lui. On lui érige un monument. Cuchullain s'en retourne à Dun Dealgan. Il reste triste et silencieux.

— Cher époux, dit Eimer en l'accueillant, que tu as l'air sombre !

— Eimer, dit-il, j'ai fait une chose qui me fend le cœur : j'ai tué mon propre fils, Connlach, je ne puis désormais porter l'épée.

Tel est la geste lamentable de Connlach, fils de Cuchullain. Priez, cher lecteur, pour Seoirse Mac Inerchneadh, le copiste.

L'histoire d'Ailill et Étaine



L était une fois un noble et fameux roi qui régnait sur la terre d'Irlande, Eochaid Ai-ream, fils de Finn, petit-fils de Finnstan. Cinq provinces d'Erinn étaient aux ordres d'Eochaid ; dans son territoire, il y avait deux villes principales, à savoir : Dun Fremainne de Midi et Dun Fremainne de Tethba : il résidait dans cette dernière et il lui portait une grande prédilection.

La première année qui suivit son avènement au trône suprême d'Erinn, ses guerriers et ses sujets lui demandèrent de célébrer la fête de Temur. Mais quand la date de la fête approcha, les hommes d'Erinn déclarèrent d'un seul cœur qu'ils n'y participeraient point tant que le roi n'aurait pas pris femme de son rang ; car, suivant la coutume, pas un seul homme d'Irlande, non pourvu d'une femme, ne pouvait se rendre à Tem-rach pour la fête, et il en était de même de toute femme qui n'était pas en puissance de mari. Alors, Eochaid, éloignant de sa présence ses cavaliers et ses jongleurs, dépêcha dans toute l'Irlande ses messagers particuliers. Il leur enjoignit de parcourir tout le pays pour découvrir la femme qui pourrait lui convenir, tant par sa taille et sa beauté que par le rang de sa famille ; et il ne pouvait être question que d'une vierge d'une réputation intacte.

Aussitôt les messagers d'enfourcher leur cheval et de se disperser dans toute l'Irlande, celle du Sud comme celle du Nord. Ils finirent par trouver à Inber Cichmuine une femme digne de leur souverain, de son nom Etaine, fille d'Etar, roi d'Eochaid. Alors les émissaires revinrent apporter à leur roi la description complète de la vierge et de ses mérites. Alors Eochaid pensa qu'il serait bon qu'il vît la jeune fille. Il traversa les vertes prairies de Bri Leith et, au bord d'une source, il l'aperçut. Elle portait dans sa chevelure un splendide peigne d'argent guilloché d'or ; elle faisait sa toilette en se servant d'une cuvette d'argent rehaussée de trois oiseaux d'or et semée sur le bord de pierres

précieuses et de rubis ; un manteau de pourpre claire l'enveloppait tout entière, retenu par des agrafes d'argent et fermé sur la poitrine d'une forte épingle d'or. A son cou s'échancrait le col d'une souta-nelle de soie verte, bordée d'or rouge et retenue sur l'épaule par des agrafes d'argent. Deux tresses de cheveux blonds, formées chacune de quatre brins, ornaient sa tête, où elles étaient retenues par des chapelets d'or.

La jeune fille était en train de dénouer ses tresses pour les baigner dans l'eau fraîche et les deux mains qui s'affairaient étaient plus blanches que la tendre neige de la nuit, tandis que les fleurs de la digitale sont d'un rose moins vif que ne l'étaient ses joues. Ses lèvres étaient pleines et d'un dessin parfait, où brillaient les perles de ses dents ; gris-bleu comme la jacinthe s'ouvraient ses yeux, que surmontaient des sourcils bleu-noir mélangés du brun des ailes du hanneton. Ce que l'on apercevait de ses fortes épaules était du blanc le plus doux ; de la même tendre couleur étaient ses avant-bras ; ses doigts étaient longs et fuselés, bien nantis d'ongles rouge pâle ; fortes et bien cambrées étaient ses chevilles, et ses pieds menus étaient souples et rosés. A la vue de cette jeune fille, dont la beauté surpassait toutes celles qu'il avait aperçues, le roi se dit qu'elle devait être la fille des fées. Alors, il lui adressa la parole :

— Etaine est toute beauté de forme ; Etaine est toute jolieesse !

Le désir de la prendre pour femme aussitôt s'empara de lui et il donna l'ordre à ses hommes d'aller l'attendre un peu plus loin. Puis, se tournant vers la jeune fille, il lui demanda :

— Qui es-tu, ô vierge d'Erinn, et de quelle partie du pays es-tu venue ?

— D'ici près, beau sire, répondit Etaine, car je suis la fille du roi Etar, venu du pays des fées.

— Consentiras-tu à être ma femme ? dit le roi.

— Sur ton salut, répondit la jeune fille, c'est sans doute pour cela que l'on m'a envoyée à la fontaine. Voilà vingt ans que je suis née dans le Sid, et les gens du pays, héros et rois, n'ont cessé de me faire la cour ; mais ils n'ont rien obtenu de moi, car, sans même t'avoir vu, je te chérissais et je t'avais voué mon amour, depuis que j'avais pu comprendre les récits que l'on me faisait de ton mérite et de ta beauté. Et voilà comment ce matin, sans jamais t'avoir vu, je t'ai reconnu.

— Ayant égard à tes sentiments, répondit Eochaid, tu ne trouveras pas auprès de moi un amour vulgaire ; tu seras la première entre toutes les femmes et avec toi seule je demeurerai aussi longtemps que mon

honneur me suivra comme mon ombre.

— Et mon douaire, dit la jeune fille, est-il prêt, ainsi que la récompense qui m'est réservée ?

— Je te promets l'un et l'autre, répondit Eochaid.

En guise de douaire, il fit venir aussitôt sept servantes pour être à ses ordres et il l'emmena sans plus tarder à Temur, où les guerriers leur firent à tous deux chaleureux accueil. Le roi y retrouva ses trois frères, qui avaient nom Ririm, Eochaid et Ailill Anglonnach, qui, sur-le-champ, conçut de l'amour pour la femme de son frère.

Désormais, les guerriers d'Erinn se rendirent à la fête de Temur : ils y restaient d'ordinaire une quinzaine avant Samfuin et une quinzaine après. C'est à ladite fête qu'Ailill fut touché d'amour pour Etaine. Il commença par tenir très longtemps ses yeux fixés sur elle. Et alors sa femme, qui était la fille de Luchta Leindreg, du pays de Laigen, lui dit :

— Or ça, Ailill, pourquoi regarder si longtemps la même personne ? J'ai toujours ouï dire que long regard est sûre marque d'amour.

Ailill se refréna et détourna ses yeux de la jeune femme et, sur ces entrefaites, comme ils avaient fini de prendre part au festin de Temur, les hommes d'Erinn tirèrent chacun de leur côté.

Alors le cœur gonflé d'Ailill se remplit d'envie et de jalousie, et sa moelle distilla dans tout son être une terrible maladie. On dut l'amener sans retard à Dun Fremainne de Tethba, où il resta jusqu'à la fin de l'année dans une transe d'amour et de désir passionné. A personne il n'avoua de quel mal il était frappé. Le roi Eochaid, l'étant venu voir, posa sa main sur la poitrine du malade, qui poussa un gémissement.

— Il suffit, dit le roi, ce mal n'est pas grave.

— Sur ma parole, dit son frère, je ne sais que dire.

— Patientons, répondit Eochaid ; on m'amènera bientôt personne fort savante qui nous dira quel est ton mal.

Il lui envoya en effet son médecin Fachtna, qui commença par poser la main sur la poitrine du patient. Ailill poussa un gémissement.

— Cela suffit, dit Fachtna, le cas n'est pas grave ; je sais quelle est ta

maladie, mais je ne puis te soulager, car ton gros cœur est gonflé de jalousie et elle n'est pas encore prête à sortir.

A la honte d'Ailill, il ne confessa pas son mal au médecin qui le quitta sans rien savoir. Quant au roi Eochaid, il s'en alla tenir sa cour en Erinn et laissa Etaine dans le château fort et lui dit :

O ma reine ! Fais disposer ta couche dans le voisinage d'Ailill tant qu'il sera en vie. Quand la mort le prendra, fais creuser sa fosse sur le champ des guerriers et fais-lui ériger une pierre tombale et un pilier avec son nom écrit en hauts caractères ogam.

Puis le roi partit pour Erinn, laissant Ailill voué, pensait-il, à la mort et à l'extinction.

Un jour, Etaine alla dans la demeure d'Ailill et lui dit ces paroles :

— Que t'est-il donc arrivé et qui fait que grand est ton malaise ? Si nous savions la chose qui te pourrait soulager, nous ferions tout pour nous la procurer. Et elle lui chanta alors une berceuse populaire.

Quand elle se tut, Ailill répondit :

— Il y a une raison pour ma blessure et la harpe dont j'aimais à jouer n'a plus de musique dans ses cordes. Voilà ce qui m'a réduit à cet état.

— Dis-moi ce qui t'afflige, homme malade ; on me dit généreuse et s'il m'est possible de t'apporter soulagement, je le ferai de grand cœur.

— Il ne convient pas que je te le dise, répondit-il faiblement. O femme ! Tu es un être de beauté !

— Selon le penchant de ses yeux, répondit Etaine, la femme a ses secrets et ils ne sont pas tous bons à dire.

— Pourquoi secrets de femme seraient-ils mauvais ? Est-ce qu'un long amour l'est aussi ? soupira la voix d'Ailill. Puisque l'oiseau est dans la main, qu'est-il besoin de confesser ? Sois bénie, ô fille de Finn, la parole manque à mes lèvres ; je n'ai plus ma tête à moi et mon cœur est en révolte. Triste est tout ceci, ô femme du roi ! Mon corps est malade, mon esprit est malade. Si ce n'était te déplaire, je viendrais ici et te ferais la cour.

O femme, ajouta-t-il, il te serait facile de m'apporter soulagement ; seulement, c'est un amour qui s'approfondit d'année en année ; un amour qui sème sa semence comme un chardon ses graines. Violence

est souvent manque de force ; mon amour n'est pas violent. Il a les quatre parties de la terre, car il forme un tout ; il est infini comme le ciel, car il est sans fond ; c'est une bataille contre une ombre qui sans cesse se reforme ; c'est se débattre dans l'eau qui vous noie et qui toujours vous baigne ; c'est un vol en plein ciel et c'est une course d'audace sur le plancher de la mer.

Alors la jeune femme réfléchit à la maladie qui oppressait le patient et elle en conçut grande tristesse. Puis survint le jour où elle lui dit :

— Lève-toi, noble Ailill ; je vais entreprendre de te guérir. Si telle est ta volonté, conçue dans la force et la finesse de ton esprit, vite tes bras autour de mon cou.

Et ce fut le commencement de la cour que l'un faisait à l'autre, et il avait la magnifique couleur de l'aurore, celle de l'amour qui se lève.

— Je te donne la plénitude de mon amour, dit Ailill, et puisque prospère est ma famille, voici une centaine de bœufs et une centaine d'onces d'or.

Et il rassembla sans tarder une centaine de poulains dont chacun était d'espèce rare.

— Pour toi encore, une centaine de robes de toutes couleurs et toutes sans taches. Pour toi enfin, une centaine de chacun des animaux qui nous soient jusqu'ici connus ; grand sera le mouvement du troupeau.

Désormais, la jeune femme vint chaque jour lui donner ses soins, et elle eut la joie de le voir revenir rapidement à la santé, car c'était une affliction pour son cœur de penser qu'il risquait de mourir à cause d'elle. Un jour donc, elle lui dit :

— Viens demain me rejoindre dans la maison qui est à l'orée du bois, et là, j'assurerai ton entière guérison.

Ailill ne put dormir de toute la nuit jusqu'aux petites heures du matin. Mais quand vint l'heure du rendez-vous, alors, un lourd sommeil l'écrasa et il laissa passer l'heure.

Etaine n'était pas depuis longtemps arrivée à la maisonnette, quand elle vit s'approcher un homme vigoureux, qui ressemblait à Ailill comme un frère, mais qui était accablé de fatigue. La jeune femme vit bien que ce n'était pas son ami et elle continua de l'attendre le cœur serré. Au bout de quelque temps, il lui fallut partir.

C'est vers ce moment que s'éveilla Ailill et quand son esprit s'ouvrit en même temps que ses yeux, il trouva que la mort était désormais pour lui meilleure que la vie. Il retomba malade sous l'excès de son chagrin.

La jeune femme, sans rancune, alla lui parler. En toute simplicité, il lui dit ce qui était arrivé.

— Viens, lui dit-elle, au même endroit demain matin.

C'était la maisonnette indiquée le premier jour et le même homme qui était venu revint plusieurs matins de suite. On arriva ainsi au dernier jour possible pour ces rendez-vous et Etaine n'y voyait toujours arriver que le même inconnu.

— Ce n'est pas avec toi que j'ai pris rendez-vous, lui dit-elle enfin. Pourquoi viens-tu à ma rencontre ? C'est un autre que j'avais prié de me joindre ici, non point par passion ni par fantaisie, mais pour le sauver du péril de mort où l'avait mis son amour pour moi. Veuille donc me dire le nom par lequel on t'appelle ?

— Rien de plus facile, répondit-il : Mider de Bri Leith est mon nom.

— Nos chemins se sont déjà côtoyés, mais rappelle-moi ce qui les a fait s'éloigner l'un de l'autre, dit Etaine.

— Rien de plus facile, dit Mider : ce fut l'esprit de ma femme Fuainmech et les incantations de Brésal Eterlain qui nous ont séparés, et il ajouta :

— Veux-tu t'en venir avec moi ?

— Non point, répondit-elle. Je ne puis trahir le roi d'Erinn ni pour toi ni pour aucun homme, dont j'ignore la naissance et la parenté.

— C'est moi-même, dit Mider, qui ai mis dans la tête d'Ailill l'idée de t'aimer, et c'est moi qui l'ai empêché de venir ici pour que ton honneur reste sauf.

La jeune femme pensive rentra chez elle, mais au bout d'un instant ressortit pour aller porter à Ailill des mots de douceur et de bénédiction.

— C'est pour notre bonheur à tous les deux qu'est venu cet inconnu, dit Ailill. Je me sens, dès ce moment, guéri de mon mal et, toi, tu gardes ton honneur ainsi sauvé. Porte-lui donc notre double bénédiction.

— Pour toi comme pour moi, ajouta Etaine, il me paraît bien qu'il en soit ainsi.

Sur ces entrefaites, Eochaid revint au siège royal de sa cour et son premier soin fut de s'enquérir de son frère. Ailill lui dit les nouvelles qu'il avait à lui donner, depuis le commencement jusqu'à la fin, et le roi éprouva une grande reconnaissance à sa femme pour le bien qu'elle avait fait à Ailill.

— Et quant à nous, n'est-ce pas, merveilleuse nous trouvons cette histoire, l'histoire d'Ailill et d'Etaine.



Déirdrée et les fils d'Usna



ONCOBAR, roi d'Ulster, festoyait un soir avec les chevaliers de la Branche Rouge chez son conteur favori, quand on vint leur annoncer que la femme de leur hôte venait de donner naissance à une fille d'une étonnante beauté. Le roi envoya aussitôt son meilleur druide-astrologue tirer l'horoscope du petit être. Le druide alla consulter les astres, revint, se recueillit un moment et se levant, dit aux commensaux :

— Cette nouvelle-née aura nom Déirdrée ou Lalarme. Elle méritera ce nom. Elle attirera malheurs sans nombre sur l'Ulster et l'Irlande et, pour elle, beaucoup de héros connaîtront l'exil et beaucoup la mort.

Les chevaliers furent d'avis qu'il fallait sur l'heure tuer l'enfant. Mais le roi, levant sa dextre, dit :

— Non pas. Il serait indigne de la Branche Rouge de commettre une vilénie pour esquiver des maux qui ne sont que possibles. Je ferai élever l'enfant de telle manière qu'elle sera à l'abri de tout mal. Ensuite, je ferai d'elle ma femme, prenant ainsi sur moi tout le risque.

Dans un vieux fort entouré de jardins et de hauts remparts, Concoabar fit placer l'enfant, qui n'eut auprès d'elle qu'un tuteur et la druidesse de confiance du roi, Lavarcame. Grandissant ainsi dans la solitude, elle parvint à l'âge du mariage, et elle l'emportait sur toutes les vierges de son temps par l'air réfléchi, la passion de ses yeux et la grâce de toute sa personne.

Un jour qu'il neigeait, elle aperçut du sang frais, que son tuteur venait de renverser dans la cour. Un corbeau vint le boire. Rêveuse, l'adolescente dit à Lavarcame, sa poétesse :

— J'aime ces trois couleurs et je voudrais que mon fiancé pût avoir les

cheveux aussi noirs, les lèvres aussi rouges et la peau aussi blanche. Cette nuit, j'ai vu en rêve ce jeune homme et je me demande s'il existe au monde.

— Il existe, répondit Lavarcame. Un des jeunes chevaliers du roi lui ressemble comme un frère. Il s'appelle Naisi.

Naisi et ses deux frères Ainli et Ardann étaient les fils d'Usna, les chevaliers favoris de la Branche Rouge, courtois, accomplis dans la paix, adroits et avisés à la chasse braves et triomphants à la guerre.

— S'il en est ainsi, répondit Déirdrée, je n'aurai de contentement que tu ne me l'aies amené.

— Ignorez-vous le danger que vous nous faites courir ? Si le tuteur apprenait pareille chose, il la dirait au roi et le courroux royal briserait tout devant lui.

Déirdrée ne dit mot. Des jours et des jours, elle resta triste et taciturne, et le souvenir de son rêve remplissait ses beaux yeux de larmes. Lavarcame, qui l'aimait tendrement, prit pitié d'elle. À l'insu du tuteur, elle s'arrangea pour réunir les jeunes gens. Ils s'éprirent l'un de l'autre et Déirdrée se promit de n'épouser jamais homme ou roi que Naisi.

Sans attendre que Conobar eût vent du mariage, Naisi et ses frères, réunissant trois fois cinquante guerriers, trois fois cinquante serviteurs, trois fois cinquante femmes et trois fois cinquante limiers, s'embarquèrent secrètement pour la Calédonie. Ils furent bien accueillis par le roi du pays et enrôlés dans ses troupes. Ils gagnèrent sa confiance par leur courage et leur mérite. Par prudence, ils tenaient Déirdrée à part, préférant que le roi d'ici ne la vît point.

Tout alla bien jusqu'au jour où passant devant la demeure de Naisi, l'intendant royal aperçut le chevalier et sa femme sur leur lit de repos. Il courut chez son maître.

— Sur ton ordre, ô roi, je cherche depuis longtemps une compagne digne de toi. Je viens enfin de la trouver. Déirdrée, compagne de Naisi, et qui plus qu'aucune autre mérite d'être la reine du monde occidental. Débarrassons-nous de Naisi et prends Déirdrée pour épouse.

Le roi eut la bassesse d'accepter et d'ourdir un complot pour égorger les fils d'Usna. Les trois frères, qui s'étaient fait aimer, furent avisés à temps. Mobilisant tous leurs gens, ils s'enfuirent une nuit sans lune et,

à sauve distance, installèrent leur camp dans un district écarté, rude et sauvage.

Ils avaient grand'peine à trouver dans la chasse et la pêche de quoi se nourrir. D'instinct, ils s'étaient rapprochés du rivage, qui, au loin, regardait Erinn.

Vers ce temps, le roi Concobar donna un festin dans sa demeure d'Emain. A la fin du repas, il dit aux chevaliers de la Branche Rouge :

— Je suis heureux de vous recevoir dans ma demeure. Soyez francs et dites-moi si, à vos yeux, il n'y manque rien.

Tous furent d'avis qu'il n'y manquait rien.

— Si, reprit le roi, il nous manque les fils d'Usna.

— Oui, firent tous les nobles.

— C'est grand'pitié de les savoir en exil et en détresse. Ils étaient le bouclier d'Ulster et c'étaient de bons camarades.

— Qu'ils rentrent donc, reprit le roi. Ils feront leur soumission et je leur rendrai leurs demeures et leurs terres.

Alors même qu'il prononçait ces paroles amies, la trahison était dans son cœur, car il ne pardonnait pas à Naisi de lui avoir ravi Déirdrée la Passionnée.

Le festin terminé, il appela Fergus et lui dit :

— C'est toi que je charge de ramener les fils d'Usna et leur clan. Porte-leur mon message de paix et de bonne volonté. En gage de sécurité, tu te remettras toi-même entre leurs mains. Or, retiens bien deux choses.

Dès que tu auras remis le pied sur le sol d'Ulster, va droit au château de Barach, debout sur la falaise. Et veille à ce que les fils d'Usna ne s'arrêtent nulle part et ne prennent en Erinn aucun repas avant celui que je leur offrirai.

Ami de Naisi et de ses frères, Fergus accepte la mission avec joie, sans aucun soupçon, et part avec ses deux fils, Illann et Buinn, et son porte-bouclier.

De son côté, le roi Concobar fait venir Barach et lui dit :

— Prépare un festin pour Fergus, à son retour de Calédonie, et invite-

le avec les fils d'Usna.

Barach dit qu'il accomplirait le désir du roi.

Il faut se souvenir qu'en ces temps lointains, au moment où ils entraient dans la Branche Rouge, les chevaliers prenaient tels ou tels engagements, qui les liaient pour la vie. Ils ne pouvaient violer ces vœux sans être déshonorés et mis au ban de la chevalerie.

Or, parmi les obligations jurées de Fergus, était celle de ne jamais refuser l'invitation à un festin. Le roi et Barach ne l'avaient pas oublié.

En abordant en Calédonie auprès du campement des fils d'Usna, Fergus, en bon chasseur, poussa son appel familial. Les fils d'Usna étaient dans leurs abris. Un échiquier de bois poli gisait sur les genoux de Naisi et de Déïdrée, qui faisaient une partie.

Au premier appel, Naisi tendit l'oreille et dit :

— Celui qui hèle est un homme d'Erinn.

— Non point, répliqua Déïdrée, c'est un Calédonien.

Quelques instants après retentit un second appel.

— C'est là certainement, dit Naisi, un homme d'Erinn !

— Non vraiment ! répéta Déïdrée. Et qu'importe ? Continuons notre partie.

Au troisième appel, plus long et plus vibrant, Naisi se dressa et dit :

— Je reconnais la voix : c'est l'appel de Fergus ! Et il envoya aussitôt son frère Ardann à sa rencontre.

Déïdrée avait dès l'abord reconnu la voix de Fergus. Elle gardait pour elle ses pensées. Cette visite ne présageait rien de bon. Quand elle s'en ouvrit à Naisi, il lui dit :

— Pourquoi, ma reine, me le cacher ?

— Cette nuit, répondit-elle, une vision s'est glissée en mon sommeil. Du château royal d'Emain trois corbeaux vinrent nous apporter trois gouttes de miel et, en échange, ils emportèrent trois gouttes de notre sang.

— Et qu'augures-tu de cette vision ?

— Le message de Concobar est de miel, mais son intention est de sang.

Cependant Ardann, ému de revoir ses anciens camarades, leur avait donné chaude accolade. Il les amena à Naisi et Déïdrée, qui leur offrirent aimable accueil.

— Je vous apporte les salutations du roi, dit Fergus. Si vous rentrez, il est prêt à vous rendre vos biens et vos prérogatives de la Branche Rouge.

— Il ne convient pas que le clan d'Usna rentre en Erinn, dit Déïdrée. Ici il est son maître.

— La terre maternelle vaut mieux encore que l'indépendance, répliqua Fergus.

— Je suis plus libre ici, ajouta Naisi, mais Erinn est plus chère à mon cœur.

Il avait parlé sans l'assentiment de Déïdrée, qui continua de combattre l'idée du retour.

— Vos amis en Ulster sont légions, dit Fergus. Même si vous n'aviez qu'ennemis, ne suis-je pas votre otage et votre garantie ?

— En toi, Fergus, conclut Naisi, nous avons pleine confiance et nous partons !

Le lendemain, un vent favorable porta leurs galères au pied de la falaise où se dressait le château de Barach. Pendant qu'on débarquait chevaux et bagages, Déïdrée s'assit sur un rocher élevé, d'où elle pouvait apercevoir les bleus promontoires de Calédonie, et, dolente, elle chanta cet adieu :

Chère me restera l'âpre Calédonie,
Notre asile, et le vert penchant de ses coteaux,
Et ses glens étroits et ses tonnantes eaux
Tombant de roc en roc en blanchissante pluie !
J'aimais à sillonner ses rivières marines
En mon canot léger qui berçait mon sommeil.
Sur notre cher manoir souriait le soleil
De l'amour de Naisi, niché sur ma poitrine.
La terre où l'on aime, c'est la terre vitale
Qui vaut pour nous le sol où nous vîmes le jour,
Pour nous qui prisons rien au-dessus de l'amour,
Rien au prix de l'appel de la voix maritale !

Adieu, Calédonie, où j'ai connu la joie
D'être toute à Naisi ! Cruels déchirements !
C'est lui-même qui veut, aveugle à mes tourments,
M'arracher à tes monts où la brume s'éploie !

En accueillant les exilés, Barach dit à Fergus :

— Je t'ai préparé un festin de trois jours et je t'invite à en prendre ta part.

Fergus sentit son cœur se serrer et son front devenir cramoisi. D'une voix violente, il répondit :

— C'est un plan de trahison. Tu sais que, d'après mon vœu, je ne puis te refuser, et tu sais aussi que je suis engagé d'honneur à conduire sur l'heure au roi les fils d'Usna, dont je répons sur ma vie.

— Je sais, répondit Barach ; mais mon festin est fumant et je maintiens mon invitation.

— Que dois-je faire... s'écria Fergus en se tournant vers Naisi.

Ce fut Déirdrée qui répondit :

— C'est à toi de choisir, Fergus. Plus juste est de laisser ton festin que d'abandonner les fils d'Usna dont tu es le sauf-conduit.

Fergus pausa un instant pour réfléchir et ajouta :

— Point n'abandonnerai les fils d'Usna. Je leur donnerai pour sauvegarde, sur l'honneur, mes deux fils Illann et Buinn.

— Grand merci, gronda Naisi courroucé, de leur sauvegarde ! Nous avons l'habitude de nous défendre nous-mêmes !

Déirdrée, ses frères, les fils de Fergus et le reste du clan se mirent en route avec lui, tandis que Fergus restait, consterné et plein de mauvais présages.

Déirdrée essaya de les faire camper en attendant la fin du festin de Barach ; mais le roi avait dit qu'ils vinssent « sans le délai d'un repas », et ils ne voulaient ni l'irriter ni, surtout, paraître lâches.

L'heure d'après, Déirdrée ralentit le pas, se coucha sur un monticule et s'endormit. Quand Naisi s'aperçut qu'elle lui manquait, il revint vers elle.

— Pourquoi t'attardes ma princesse ? demanda-t-il.

— Je suis tombée de sommeil et j'ai rêvé une vision. De nos deux compagnons, Illann prenait notre parti, mais Buinn se tournait contre nous. Et je revis Illann sans tête ; et je revis Buinn indemne et sain et sauf.

— Pourquoi toujours ces vilains présages ? fit Naisi. Le roi est franc et tiendra sa parole.

Arrivés à une heure du palais, ils firent halte et Déirdrée parla :

— O Naisi, au-dessus d'Emain, vois ce nuage couleur de sang. Crois-moi : viens te réfugier auprès du héros Cuchullain, jusqu'au retour de Fergus, car il y a dans l'air feintise et trahison.

Et Naisi de répondre :

— Je ne puis, mon aimée ; ce serait marquer de la peur et nous n'avons nulle peur.

Ils reprirent leur marche vers la demeure du roi. Et Déirdrée dit encore :

— Naisi, voici le signe qui te fixera sur les intentions de Conobar. S'il vous invite à sa table, vous serez saufs, car un Irlandais n'a jamais fait de tort à un hôte. S'il vous envoie à la maison de la Branche Rouge, craignez tout.

Quand la grande porte du palais s'ouvrit, Conobar dit aussitôt à ses intendants :

— Menez les fils d'Usna, qui sont les bienvenus, et tous leurs gens, à la maison de la Branche Rouge.

Déirdrée, une fois de plus, les supplia de ne pas entrer.

— Jamais, dit Illann le fidèle, jamais nous n'avons montré de lâcheté. Nous ne commencerons pas aujourd'hui.

Les gens du clan s'attablèrent et firent honneur aux mets alléchants et aux boissons qui donnent l'oubli.

Déirdrée et les fils d'Usna y touchèrent à peine. S'isolant, Déirdrée et Naisi demandèrent un échiquier et se mirent à jouer.

En sa demeure, Conobar pensait à Déirdrée.

— Qui veut aller à la Branche Rouge pour me dire si Déirdrée a conservé la beauté qui faisait d'elle la reine du monde ?

Lavarcame fit signe qu'elle était prête à y aller.

Elle aimait les fils d'Usna et sa chère Déirdrée, qu'elle avait élevée. Elle les couvrit de caresses, au milieu de ses larmes. Et elle leur dit :

— Enfants aimés, c'est une nuit de trahison qui se prépare. Le roi a résolu votre mort. Tâchez de résister jusqu'à l'arrivée de Fergus et de ses hommes.

Et elle partit toute pleurante. Ses larmes séchées, elle dit au roi :

— Bonnes et fâcheuses nouvelles je t'apporte. Les trois torches de valeur que sont les fils d'Usna te sont rendus et ils te vaudront le souverain pouvoir de toute l'Irlande. Quant à Déirdrée, elle n'est plus ce qu'elle était : ses jeunes formes se sont évanouies et la royale splendeur de son visage.

Le roi écoutait, confiant et méfiant. Sa jalousie en son cœur montait et descendait comme marée en caverne de mer.

Soudain, il appela un des chevaliers, Trendorn.

— Sais-tu, lui dit-il, qui a tué ton père en combat singulier ?

— Oui, fit l'autre. C'est Naisi qui le tua.

— Va donc à la Branche Rouge et me mande nouvelles de Naisi et de Déirdrée.

Trouvant les portes et les fenêtres fermées, Trendorn prit peur. Il allait tourner les talons quand il aperçut un œil-de-bœuf laissé entrouvert. Il grimpa sur une échelle qui lui permit de voir la grand'salle, les guerriers faisant leurs apprêts, et Naisi avec Déirdrée, tous deux penchés sur leur échiquier. Levant les yeux sur son partenaire pour l'inciter à jouer, Déirdrée aperçut la face qui les épiait. Elle toucha le bras de Naisi qui soulevait un pion. Il suivit la direction de son regard et visant d'un œil sûr, il lança la pièce et creva l'œil de Trendorn.

Hurlant de douleur et de rage, le traître dit au roi :

— Les fils d'Usna siègent à la Branche Rouge comme s'ils en étaient les rois. Quant à Déirdrée, elle est toujours une reine de grâce et de beauté.

A ces paroles, la jalousie de Concobar reflamba de plus belle et il prit toutes les mesures pour que les fils d'Usna ne puissent échapper à leur destin. Il donna l'ordre à ses mercenaires d'assaillir la maison de la Branche Rouge et de lui amener les fils d'Usna, morts ou vifs.

Les murs et les huis de cœur de chêne soutinrent vaillamment l'assaut. Alors les soldats entassèrent tout autour des ronces et des piles de bois, auxquelles ils mirent le feu. Bientôt les flammes s'élevèrent de toutes parts. Les fils d'Usna tinrent conseil. Buinn, le fils aîné de Fergus, s'avança et dit :

— C'est à moi qu'il appartient de repousser le premier assaut, car je suis ici votre garant en lieu et place de mon père.

On lui ouvrit les portes et avec un noyau d'hommes choisis, il fit une sortie, occit trois fois cinquante mercenaires et réussit à étouffer les flammes. Mais il ne revint pas. Le roi lui fit offrir secrètement sa faveur et un beau et bon domaine. Buinn accepta lâchement et trahit son père et ses amis. Il n'en fut point récompensé. A cette même heure, une maladie s'abattit sur le domaine et le frappa d'éternelle stérilité : c'est encore aujourd'hui la morne lande Fuad.

Apprenant ce méchef, le second fils, Illann, le cœur navré, se leva et dit :

— Fils d'Usna, je suis, de par mon père Fergus, votre second garant. Point ne vous trahirai. Tant qu'en ma main vivra cette vibrante claymore, je vous serai fidèle. A moi l'honneur de repousser le deuxième assaut.

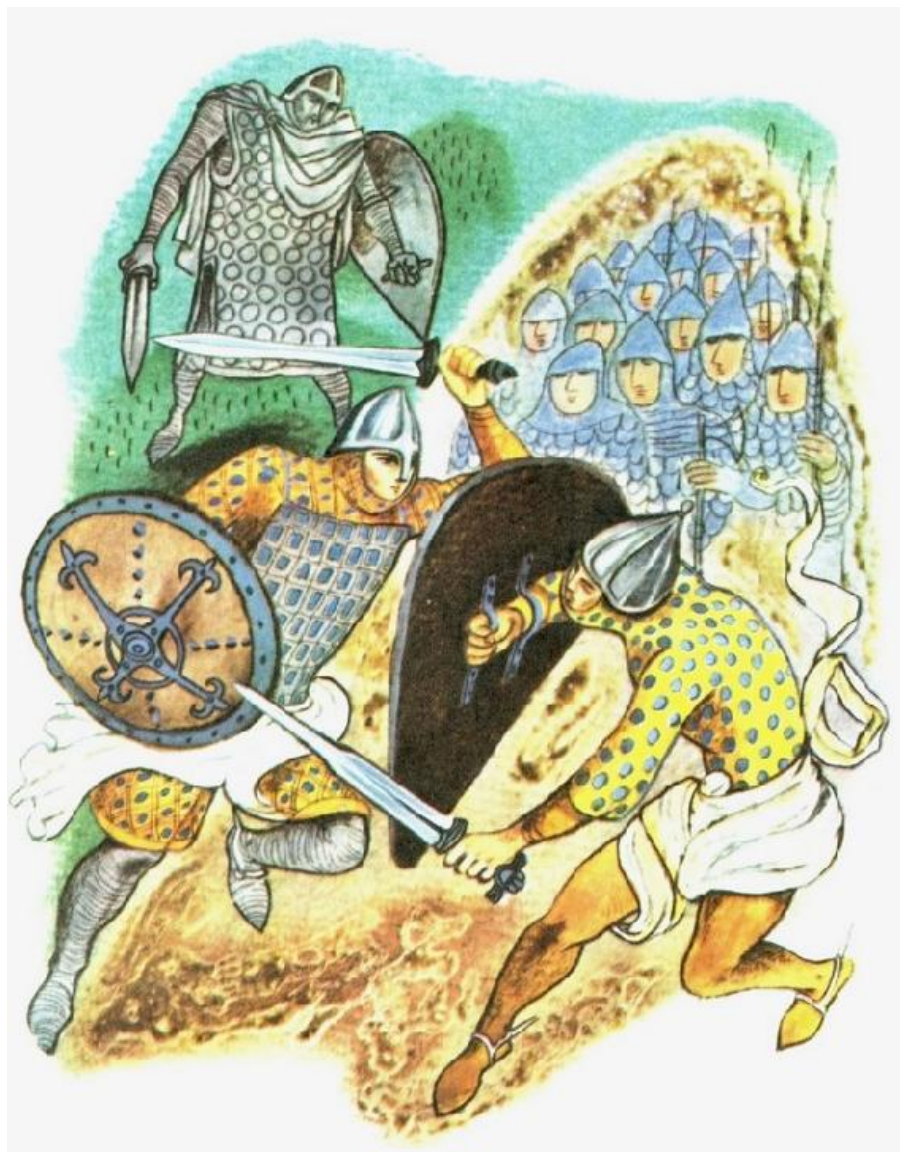
Les mercenaires revenaient à l'assaut et, à coups de bélier, cherchaient à enfoncer la porte. Illann l'ouvrit toute grande et, avec ses fidèles, se jeta sur les assaillants qu'ils dispersèrent sous leurs coups. Il profita du répit pour dire où en était les choses à Naisi qui, pour tenir haut le courage de tous, continuait coitement sa partie d'échecs avec Déirdrée.

Concobar mettait à profit cet arrêt d'autre guise. Il appela son fils Fiera et lui dit :

— Illann et toi naquîtes la même nuit. Il a les armes de son père ; prends les miennes, mon bouclier, mes deux lances et ma claymore à lame bleue. Va, et bats-toi en homme.

Tous firent cercle pour voir aux prises les deux fils de chef. Illann l'emporta et bien que Fiera s'abritât derrière l'écu de son père, il allait être transpercé, quand le bouclier poussa un gémissement auquel fit

écho la voix de la mer. Le héros Conall l'entendit sur le seuil de son fortin. « Le roi est en danger ! » s'écria-t-il, et il bondit sur ses armes.



En un clin d'œil il fut sur place, s'ouvrit un passage et croyant que c'était son roi qui pliait sous le lourd bouclier, il porta au fils de Fergus un coup mortel. Levant sur lui ses yeux hagards, Illann gémit :

— Est-ce toi, Conall ? Est-ce ton glaive qui frappe sans savoir qui, sans savoir que je me bats pour sauver les fils d'Usna de la trahison de Concobar ?

Tournant sa douleur et sa rage sur l'autre qui sortait de dessous le bouclier, Conall lui fit au loin voler la tête. Puis, il s'éloigna à grands pas, silencieux et froncé.

Rassemblant ses dernières forces, le fidèle Illann jeta ses armes dans le fort de la Branche Rouge, lança aux fils d'Usna un dernier appel à la rescousse et, glissant sur l'herbe verte, il sentit s'obscurcir en ses yeux la lumière et rendit l'esprit.

Le siège recommença aux approches de la nuit. Durant la première veille, Ardann contint les mercenaires par une heureuse contre-attaque. Durant la deuxième veille, Ainli prit la garde et tint l'ennemi à distance. Durant la troisième veille, Naisi conduisit la sortie et fit des mercenaires un épouvantable massacre : ils gisaient serrés comme feuilles mortes après l'hiver dans une épaisse forêt.

Ils tombaient aussi, les fidèles de Naisi, et il se demanda s'il pourrait soutenir un dernier assaut.

— Monte, cria-t-il à Lavarcame, monte vite sur le dernier rempart, et vois à l'Est si tu n'aperçois pas Fergus et ses hommes.

Quand Lavarcame revint, elle était encore plus abattue : elle n'avait rien vu que l'herbe qui verdoye et les bestiaux paissant.

Lors Naisi tint avec ses frères un dernier conseil. Après quoi, ils firent un solide rempart de leurs hommes, de leurs épées et de leurs boucliers autour de Déirdrée, et, sortant en une seule masse, ils foulèrent encore aux pieds trois cents mercenaires.

Doutant de venir jamais à bout des fils d'Usna, Concobar manda le druide Caffa, qui avait amitié pour Naisi et ses frères.

— Ces fils d'Usna sont des braves. Mon plaisir serait de les reprendre à mon service. Toi qui es aimé d'eux, va les trouver. Dis-leur de poser les armes, de se soumettre et je leur rendrai ma faveur et toutes les prérogatives de la Branche Rouge. J'engage ma parole de roi et ma foi de chevalier.

En toute confiance, Caffa s'acquitta de sa mission. Les fils d'Usna accueillirent ces ouvertures avec joie, jetèrent bas leurs armes et allèrent rendre hommage ! Mais à peine furent-ils sans défense que le roi les fit saisir et enchaîner. Pour trouver un bourreau, il parcourut des yeux le cercle des soldats ; mais pas un Ulstérien n'accepta cet opprobre. Un métèque du nom de Mainy, dont les deux frères avaient été tués par Naisi en loyal combat, fit signe enfin qu'il était prêt à

obéir.

Alors Ardann prit la parole :

— Comme étant le plus jeune, je demande à être égorgé le premier, afin de ne pas voir la mort de mes frères.

— Moi, je suis né avant Naisi, dit alors Ainli, je demande à être frappé avant lui.

— Mon épée, dit alors Naisi, que m'a donnée le fils de Lir, a cette vertu de ne jamais laisser inachevé le coup qu'elle a une fois porté. Qu'elle nous frappe tous les trois ensemble et nous mourrons au même moment.

Et Mainy fit sauter les trois têtes du même coup.

Quant à Déïrdrée, elle déchira ses cheveux d'or et poussa des cris de fureur et d'affolement. Puis, enfin calmée, elle resta comme égarée, et d'une lente mélodie chanta cette lamentation :

Les lions généreux ont fermé leur paupière
Et je reste seule à gémir.

Les torches de bravoure ont éteint leur lumière
Et dans leur nuit je veux mourir.

Ils étaient mon rempart contre les loups sauvages
Et contre l'homme plus méchant.

Parfois ils me dressaient un frais lit de feuillages,
Sur leurs boucliers me couchant.

Ils m'emportaient, ils me berçaient de leurs voix graves
Dans les ravins, sous les noyers.

Ils étaient beaux, ils étaient bons, ils étaient braves,
Et je rallumais leurs foyers.

L'épieu levé, quand ils abattaient les daims fauves,
Quand ils harponnaient les saumons.

Ils exultaient, si j'admirais de mes yeux mauves
Leur œil sûr de jeunes faucons.

Par-dessus roi jaloux j'avais élu mon maître,
Mon preux, mon aimé, mon ami.

Avec lui que je perds, je m'en vais disparaître,
Déïdrée, épouse de Naisi.

Que j'aimais cette vie indépendante et rude
Où chaque jour a son péril !

Où notre amour brûlant peuplait la solitude
De feux qui nous cachaient l'exil !

La trahison a dompté ta royale cavale,
Ta droiture dans les combats :

Je veux accompagner ton âme trop loyale,
Qui, sans moi, ne comprendrait pas.

Amis, creusez la fosse et plus large et plus creuse,
Pour nous quatre et non pour ces trois :

Déïdrée y veut dormir toute sa mort, heureuse
Avec son époux et ses rois !

Quand elle eut achevé d'exhaler sa plainte, elle se laissa choir sur le corps de Naisi et tout aussitôt cessa de vivre. Ils dressèrent sur la tombe un grand cairn de pierres et gravèrent en hautes lettres ogham le nom de Déïdrée et des trois fils d'Usna.



Les épreuves de Conneda



UX temps lointains où tout l'ouest de l'île de Destinée — autrement dit l'Irlande — appartenait au même puissant royaume, le roi Conn épousa la princesse Eda. Un fils leur naquit, auquel ils donnèrent leurs deux noms : Conneda. L'enfant grandit en force et en beauté, à la vive joie des parents. Tout ce bonheur fut soudain brisé par la mort subite de la reine.

Pour des raisons d'État, le roi crut devoir se remarier. La nouvelle reine, qui lui donna plusieurs enfants, comprit que le prince Conneda conservait les bonnes grâces et la préférence de son père, que, le roi mort, ses enfants ne seraient que les vassaux de son beau-fils ; elle jura sa perte.

Un gris matin, entre chien et loup, elle alla consulter fameuse enchanteresse.

— Je ne puis te rendre aucun service, fit celle-ci, que tu ne m'aies fixé mes honoraires.

— Fixe-les toi-même.

— Deux choses me suffiront : remplir de laine le trou rond que fait mon bras avec ma hanche ; puis remplir de blé rouge le trou que je ferai avec ma quenouille.

— Entendu, répartit la reine, heureuse d'en être quitte à si bon compte. Sur l'heure, on va te donner tes deux dons.

Notre enchanteresse alors de se poster sur le pas de sa porte qu'elle obstruait toute, de mettre son poing sur la hanche et d'ordonner aux gens de la reine de jeter la laine dans le trou ainsi formé, jusqu'à ce

qu'il soit rempli. La hutte dûment remplie, la rusée magicienne grimpa sur la maison voisine, qui était à son frère, et, de sa longue quenouille, en perça le toit. Elle fit signe aux gens de la reine de remplir ce trou de blé rouge, tant qu'il pourrait tenir un seul grain. Ainsi fut fait et la sybille, satisfaite, dit à la reine anxieuse :

— Prends cet échiquier. Engage la partie avec le prince. Tu la gagneras. En voici l'enjeu : le gagnant aura le droit d'imposer à l'autre le gage qu'il voudra. Tu condamneras le prince au bannissement à vie, à moins que, en l'espace d'un an et un jour, il ne ramène Dhu, le Coursier Noir, Samer, le Limier druidique et les trois pommes d'or, qui appartiennent au roi des Finbolgs, qui règne sur les eaux du Lac Erne.

La reine, impatiente et ravie, ne perdit pas une minute pour défier le jeune prince aux échecs. Elle gagna la partie, mais mue d'un désir aveugle de sentir le prince en son complet pouvoir, elle en engagea une seconde que Conneda gagna avec aisance. Tous deux déclarèrent leurs conditions.

— La mienne, dit la reine, consiste à me procurer Dhu, le Coursier Noir, Samer, le Lévrier druidique et les trois pommes d'or qui sont le bien du roi des Fin-bolgs. Si, au bout d'un an et un jour, tu ne les as pas conquis, inutile de revenir : tu es banni à vie.

— Soit, dit le prince avec calme. L'épreuve que je t'impose, moi, c'est de rester assise au pinacle de la plus haute tour du château, pour filer autant de laine que tu en as donné hier à l'enchanteresse et manger autant de blé rouge que tu en as fourni à son frère. Si je ne repars pas au bout d'un an et un jour, tu seras parfaitement libre de redescendre.

Le lendemain, à l'aube, la reine, quenouille en main, monta sur son pinacle et Conneda partit en quête des pommes d'or. L'épreuve imposée alourdissait son cœur. Son premier soin fut d'aller trouver un grand Druide, qui lui voulait du bien.

Après avoir fait laver les pieds du voyageur, le saint homme, mis au courant, avoua qu'il ne pouvait répondre sans avoir médité toute la nuit.

Le matin suivant, sortant de son taillis de chêne, il dit :

— Mon fils, nul doute que la reine ne veuille ta perte. Mais elle n'est pas fine, comme l'a prouvé la deuxième partie d'échecs qu'elle t'a proposée. Jamais elle n'aurait imaginé pareille épreuve, si elle n'avait été soufflée par la grande Druidesse, sœur du roi des Finbolgs, qui doit

avoir ses raisons. Aie donc confiance. A mon regret, il n'est pas en mon pouvoir de t'aider directement. Un seul être au monde le peut, l'Oiseau-de-la-Tête-Humaine. Il est difficile à dénicher. Pour y parvenir, prends le poney à robe laineuse que voici : c'est lui qui te conduira. Pour amener l'Oiseau peu conciliant à te répondre, tu feras bien de lui offrir cette pierre précieuse.

Conneda remercia son vénérable ami avec effusion, prit congé, enfourcha le poney et disparut. Il n'avait qu'à laisser la bride sur l'encolure du cheval magique qui filait comme brise de novembre et parlait comme fils d'Irlande.

Ils parvinrent bientôt à l'aire de l'Oiseau sybillin et Conneda lui posa la question qui le tourmentait, en lui offrant le rubis du Druide. L'oiseau le serra prestement dans son gésier, et, se mettant d'un coup d'aile à distance prudente, dit au prince :

— Fils du roi de Crauchan, enlève la dalle de pierre qui est sous ton pied droit : prends la balle de bronze et la coupe d'argent que tu y trouveras. Enfourche ton cheval, jette devant lui la balle qui vous servira de guide ; après, tu n'auras qu'à te conformer strictement à tout ce que te dira le poney druidique.

La boule de bronze, aussitôt lancée, roula d'une allure rapide et sûre jusqu'au bord du Lac Erne, où elle se perdit sous les eaux. Le poney hennit et dit :

— Saute de selle. En mon oreille gauche, prends flacon de l'onguent qui tout guérit, et de mon oreille droite, tire corbeille d'osier. Maintenant commencent les vrais dangers.

Conneda ayant fidèlement obéi, le poney magique et son cavalier pénétrèrent sous les eaux et, bientôt, tout le lac ne fut plus qu'un autre ciel liquide au-dessus de leur tête. La boule de bronze reparut et les conduisit à une gorge encaissée, gardée par trois affreux serpents, dont la gueule béante était armée de formidables crocs.

— Ouvre le panier d'osier. Empoigne les trois morceaux de viande enchantée. Jette-les dans la gueule des monstres. Ne manque pas ton coup, sans quoi nous serions dévorés.

Conneda visa d'une main sûre. Sur leur proie les trois serpents fermèrent leur gueule et leurs yeux pour digérer et, d'un bond vigoureux, le poney passa par-dessus leurs anneaux hideux.

— Tu es encore en selle ? demanda le poney sauteur. Si oui, tu me

semblent promis au succès. Il ne nous reste plus que deux obstacles à surmonter, mais ils sont de taille.

— Marche, j'ai confiance en toi et toi en moi, répondit noblement le prince.

— Serre donc mes flancs de toutes tes forces, et partons !

La balle de bronze reprit son roulement sonore et les amena vite en face d'une montagne en feu : les flammes rugissantes montaient jusqu'aux nues.

Se pliant sur ses jarrets d'acier, le poney druidique bondit par-dessus flammes et volutes de fumée, pour retomber sur un haut plateau herbeux.

— Encore vivant, Conneda ?

— Tout juste : je ne suis plus qu'une brûlure et qu'une plaie.

— Oins-toi vite de l'onguent druidique et nous courrons à notre dernière et suprême épreuve.

La boule de bronze reprit son roulement sonore sur le sol rocheux et les amena au pied des remparts rébarbatifs d'une grande cité. La seule porte visible était défendue, non par des gens d'armes, mais par deux tours qui vomissaient des flammes terrifiantes. Par cette poterne d'enfer, il fallait passer ou mourir. Le coursier s'immobilisa sur ses pattes raidies :

— Descends. De mon oreille droite, tire une petite dague. Sers-t'en pour me tuer et m'écorcher. Revêtu de ma peau, tu pourras impunément entrer et sortir de la cité gardée par le feu. Dès que tu auras en main les clés du donjon, tu reviendras en hâte chasser les oiseaux de proie qui planeront au-dessus de moi. Tu oindras mon corps de tout l'onguent qui reste dans le flacon et, ma dépouille ainsi purifiée, tu l'enfouras.

— A moi que tu as sauvé de tant de périls, à moi qui éprouve pour toi tant d'amitié, tu oses proposer pareil forfait ! Non ! Dussé-je ne jamais revoir Crauchan ni son trône ; non ! dût la mort s'abattre sur moi sous la forme la plus cruelle, jamais je ne sacrifierai mon sauveur et mon ami.

— Sois un homme : fais ce que dois ! C'est moi qui t'en prie, pour ton bien, pour le mien.

— Je ne puis. Jamais je ne montrerai pareille ingratitude !

— Pense à tous les dangers dont nous avons triomphé, aux qualités mystiques qui sont miennes. Si tu m'es fidèle jusqu'au bout, jusqu'à la mort, tu me reverras peut-être. Si tu trahis ma parole, nos communs travaux sont vains, nous sommes perdus l'un et l'autre et jamais plus tu ne me retrouveras sur ton chemin.

Ému par cette insistance et par l'accent suppliant de son ami, Conneda, les yeux gros de larmes, prit la dague dans l'oreille du poney et, d'une main tremblante, l'approcha de la gorge du coursier druidique. A peine eut-elle touché la peau alezane, que la fine lame entra toute seule dans l'artère battante, d'où s'épancha un flux de sang à grandes ondes vermeilles.

Le noble animal tomba mort. Si navré en fut Conneda, qu'il s'affaissa lui-même sur le corps encore chaud, lui-même évanoui.

Avec ses sens, il reprit son courage. Il ne lui restait qu'à exécuter les volontés de son ami. Il écorcha le poney et se revêtit de sa robe à longs poils.

En cet équipage, il traversa sain et sauf la poterne des flammes, obtint sans peine les clés de la citadelle et revint en hâte auprès du poney mort. Il était temps : déjà tournoyaient de plus en plus près un vol de vautours. Il les chassa et se mit en devoir d'oindre le corps du magique onguent.

A peine avait-il enduit la place du cœur que la forme prostrée se mua en un jeune seigneur, aussi beau qu'affable, qui se jeta dans les bras de Conneda, pleurant et riant tout ensemble.

— Cher prince, noble cœur, tu m'as sauvé à ton tour. Ton amitié pour le poney hirsute a rompu le charme qu'avait jeté sur moi le méchant druide Fian Badhna. Je suis le fils du roi de cette ville que tu m'as rouverte. C'est pour tâcher de me sauver que ma sœur souffla à ta marâtre la dure épreuve, la quête des trois pommes d'or. Libre est maintenant la route !

Vous imaginez leurs transports de joie. Le capitaine du donjon leur donna deux palefrois blancs sur lesquels ils poursuivirent leur chemin jusque chez le roi du Lac Erne. Le roi fut si heureux de revoir son fils, qu'il accorda de bonne grâce à Conneda : Dhu, le Coursier Noir, Samer, le Limier druidique, et les trois pommes d'or. Mais il tint à garder les deux amis et à leur donner le plus longtemps possible une hospitalité fastueuse.

Les jours passaient dans toutes sortes de jeux et de plaisirs. Conneda frémit quand il s'aperçut que l'année était bientôt écoulée. Il pria le roi de lui accorder son congé. On le conduisit à l'arbre de cristal où il cueillit les trois pommes d'or. Monté sur le Coursier Noir, suivi de Samer en laisse, il retourna sans encombre chez son père.

Il était temps. Du haut de sa tourelle, la reine exultait de voir se lever l'aube du jour fatal qui condamnait Conneda à l'exil perpétuel et qui, avec la liberté, lui donnait à elle la certitude du pouvoir royal pour les siens.

Mais courte fut son ivresse. Elle entendit soudain le cor d'alarme des sentinelles qu'elle avait postées autour du château, et bientôt vit déboucher de la forêt le Coursier Noir, écumant et caracolant, Samer jappant au bout de sa chaîne d'argent, et, ferme en selle, le front haut, le prince Conneda. Saisie de rage et de désespoir, elle se jeta au bas de la tour, où le roi, quand il sut sa trahison, la fit réduire en cendres.

Le Coursier Noir donna à cette contrée les meilleurs chevaux d'Irlande, et Samer les meilleurs limiers de chasse. Quant aux pommes d'or, sitôt en terre, elles produisirent un arbre fécond qui se multiplia en vergers exubérants. Le pays fut dorénavant d'une richesse sans égale, et dans sa gratitude, il se donna le nom du prince Conneda, dont on fit plus tard le Connacht ou Connaught.



La mort de Conaire ou la Destruction du Château de Daderga



A fille d'Eochaid, qui portait le même nom que sa mère, fut mariée à Cormac, « l'homme aux trois dons ».

Après diverses aventures conjugales, le roi reprit sa femme et, en même temps, désira supprimer la fille qu'il avait eue d'une autre petite épouse.

Alors, deux serfs de son domaine emmenèrent la fillette jusqu'au bord d'une grande fosse, avec le dessein de l'y enterrer. Mais elle se met à leur sourire avec un air si heureux, que la bonté qui est au fond de leur nature remonte à la surface ; sans tarder, ils emportèrent la fillette dans le parc des pâtres d'Eterscel, arrière-petit-fils de lar, roi de Tara.

Ces braves gens prirent soin d'elle et lui mirent dans les mains le métier de brodeuse, où elle excella. Bref, dans toute l'Irlande, il n'y avait pas de fille de roi plus chère à son entourage.

Sur ces entrefaites, les gens du roi Eterscel découvrent sa retraite ; tout de suite, le roi envoie ses émissaires enfoncer la maison où elle est gardée, afin de l'enlever sans rien dire aux vachers. Car le roi restait sans enfants et on lui avait prophétisé qu'une femme d'une race inconnue lui donnerait un fils.

Le lendemain matin, dans son pavillon fait de joncs tressés, par la lucarne, elle aperçut un oiseau qui s'approchait à tire-d'aile. Il déposa à ses côtés son plumage d'oiseau et, reprenant sa forme d'homme, la courtise et fait d'elle sa femme. Puis, il lui dit :

— Les gens du roi sont sur le chemin de ton pavillon, dans le dessein de le jeter par terre et de t'amener de force aux pieds du roi. Mais c'est

de moi que te viendra le fils auquel tu donneras naissance et qui jamais ne devra tuer d'oiseaux. Et son nom devra être Conaire, fils de Mess Buachalla, puisque tel est le nom de sa mère.

C'est ainsi qu'elle fut amenée au roi, auquel elle fut fiancée. Il lui donna les sept dons traditionnels, et fit de même au profit de ses parents adoptifs, qui reçurent ensuite le titre de grands chefs.

Le temps venu, un fils lui naquit, Conaire, fils de Mess Buachalla. Elle adressa au roi trois pressantes requêtes : la faveur d'élever son fils au milieu de trois membres de la maison royale, à savoir : les braves gens qui l'avaient élevée elle-même, les frères Maines, aux paroles de miel, et elle-même. Elle ajouta que ceux des hommes d'Erinn qui désiraient contribuer au bien-être de l'enfant et à sa protection, devraient adresser leurs présents aux personnes ainsi désignées.

C'est de cette manière que fut élevé le petit prince, et les hommes d'Erinn surent ainsi, dès le jour de sa naissance, que cet enfant était leur maître. En sa compagnie, on éleva d'autres enfants, à savoir Ferleu et Fergar et Ferrogain, tous trois arrière-petits-fils de Donn Désa, le champion.

Tout jeune, Conaire montra qu'il possédait trois dons : celui de savoir écouter, celui de savoir regarder et celui de savoir juger. Et de ces trois dons, il réussit à en enseigner un à chacun de ses trois frères de lait. Si fin que fut le gruau qu'on lui préparait, il appelait au partage ses trois compagnons. Bien qu'on lui fit trois repas pour son usage particulier, il ne manquait pas d'y convier ses frères d'adoption. Les trois adolescents portaient armure et vêtement de même couleur et chevauchaient montures de même robe.

Survint la mort d'Eterscel. Les hommes d'Erinn célébrèrent la grande fête du Taureau pour déterminer quel pourrait être le futur roi. Suivant la tradition, on tua un taureau, et un homme mangea tout son content et plus de la chair fraîche, et but tout son content et plus du bouillon ainsi préparé. Sur sa tête appesantie, on chanta l'incantation de la Vérité : dès cet instant, l'homme qu'il verrait dans son sommeil serait le roi ; mais si le dormeur venait à prononcer un nom trompeur ou mensonger, il était mis à mort.

Conaire et ses amis, sur leurs chars, prenaient leurs ébats dans la plaine de la Liffey. Ses frères l'allèrent trouver pour lui dire de se rendre au Festin du Taureau. L'homme à l'incantation, alors endormi, resta longtemps sans faire aucun signe. Mais, vers la fin de la nuit, il parla dans son sommeil : il apercevait, disait-il, un homme tout nu,

qui suivait la route de Tara, portant à la main sa fronde chargée d'une pierre.

Cependant, Conaire répondait à ses frères :

— Je vais suivre votre conseil.

Il les laissa, engagés dans leurs jeux, prépara son char, appela son cocher et ne tarda pas à arriver aux abords de Dublin. Les premiers êtres qu'il aperçut furent de grands oiseaux tachetés de blanc, d'une taille, d'une couleur et d'une beauté extraordinaires. Il se mit à les poursuivre tant que ses chevaux eurent de force. Les oiseaux se tenaient toujours en avant à la distance d'une portée de lance. Conaire met pied à terre, prend sa fronde et les poursuit jusque sur la plage. Les oiseaux se posent sur les vagues et Conaire s'avance vers eux au point de pouvoir les saisir. Les oiseaux, alors, délaissant leur plumage, prennent forme d'hommes et s'attaquent à lui, en brandissant des lances et des épées. L'un d'eux, qui le protège contre les coups, élève la voix et lui dit :

— Je suis Memglan, roi des oiseaux de ton père. On t'a solennellement défendu de tuer les oiseaux, car nul être ne doit t'être plus cher qu'eux en raison de ta naissance.

— C'est le premier jour, s'écria Conaire, que j'entends parler de pareille chose !

— Rends-toi dès ce soir à Tara, dit Memglan, c'est ce qui vaut le mieux pour toi. Le festin du Taureau y a lieu et c'est par lui que tu seras fait roi. Un homme complètement nu, suivant, au bout de la nuit, une des routes de Tara et portant à la main sa pierre et sa fronde, tel est l'homme que l'on prendra pour roi.

C'est en cette guise que Conaire se mit en chemin. Et sur chacune des quatre routes qui conduisent à Tara, il y avait trois rois qui l'attendaient avec des vêtements tout préparés pour lui, puisqu'il avait été prédit qu'il arriverait tout nu. Il suivait la route sur laquelle étaient postés ses trois frères de lait qui, à son approche, le revêtirent du vêtement royal. Ils le firent monter sur un char et c'est là qu'il prononça les serments traditionnels.

Les gens de Tara lui dirent :

— Il nous semble que le festin du Taureau et l'incantation de la Vérité ont failli à leur tâche, puisque, dans sa vision magique, l'homme n'a découvert qu'un adolescent imberbe.

— Cela n'est d'aucune importance, répondit Conaire. Un homme, jeune et noble comme moi, peut très bien, sans déshonneur pour vous, parvenir au rang royal. Car les serments solennels de Tara sont miens, par droit paternel et grand-paternel.

— Admirable ! Admirable ! s'écrièrent les assistants, qui lui confèrent aussitôt la dignité de roi d'Erinn. Et lui d'ajouter :

— Je vais m'enquérir de sages et discrètes personnes, afin d'être moi-même discret et sage.

Il prononça toutes ces paroles exactement comme les lui avait enseignées l'homme de la vague, qui lui avait dit : « Ton règne sera soumis à un vœu solennel, mais le règne de l'oiseau sera toute noblesse. Et voici quel devra être ton vœu (*Geasa*) :

Point ne circuleras autour de Tara en suivant ta main droite, ni autour de Brégia en suivant ta main gauche.

Tu ne chasseras point les bêtes méchantes de Cerna.

Toutes les neuf nuits, tu ne devras point sortir de Tara.

Tu ne dormiras point en une maison dont le foyer peut s'apercevoir au dehors, après soleil couché.

Et les trois Guerriers ne devront point te précéder sur le chemin de la Maison des Guerriers Rouges.

Et, sous ton règne, point ne devront s'accomplir de rapines.

Dès le coucher du soleil, nulle femme, nul homme ne devront se joindre à la compagnie de la maison que tu habites.

Et la querelle de tes deux vassaux, tu ne devras jamais chercher à l'apaiser. »

Alors sur le royaume, se répandirent de grandes bénédictions. La bonne volonté des uns pour les autres était telle, que personne n'égorgea son semblable dans tout le pays. A tous les hommes d'Erinn, la voix de son camarade semblait être aussi mélodieuse que la corde des luths. De la mi-printemps à la mi-automne, nulle brise ne venait agiter la queue des coursiers et, durant tout son règne, il n'y eut ni tempête ni tonnerre.

Cependant ses frères de lait ne voyaient pas sans murmures retirer de

leurs mains le Vol, la Rapine et le Meurtre, qui avaient été les privilèges constants de leur père et de leur aïeul. Sur le même homme, ils pratiquèrent les trois grands vols, qui sont : celui d'un porc, celui d'une vache et celui d'un bœuf, plusieurs années de suite, afin de voir quelle punition le roi leur infligerait et quel mal ce crime pourrait causer au royaume et à son chef.

Chaque année, le paysan lésé venait se plaindre au roi, qui lui répondait :

— Adresse-toi aux trois arrière-petits-fils de Donn Désa, car c'est eux qui sont les coupables.

Et chaque fois qu'il allait parler aux descendants de Donn Désa, il recevait bastonnade cruelle. S'il ne retournait pas se plaindre au roi, c'est qu'il craignait de voir Conaire s'abaisser jusqu'à lui soigner ses blessures.

Depuis lors, l'orgueil et l'obstination prirent possession des frères de lait et ils se mirent à marauder, suivis par les fils de maints guerriers. Le roi, consulté, se borna à répondre :

— Que chaque père mette son fils à mort. Mais qu'on s'arrange pour que mes frères de lait soient épargnés. On ne saurait les pendre. Que des vétérans se groupent autour d'eux et qu'ils aillent tous assouvir leur besoin de rapine sur les côtes de Calédonie.

Ils se décidèrent alors à mettre à la mer. Ils allèrent trouver le fils du roi de Grande-Bretagne, Ingcel le Borgne, petit-fils de Conmac, qui venait lui-même au-devant d'eux avec trois fois cinquante hommes et leurs auxiliaires vétérans. Les deux partis se rencontrèrent en pleine mer, firent alliance et les hommes d'Erinn suivirent Ingcel dans ses expéditions de pirate. Suivant leur convention, à quelque temps de là, les hommes d'Erinn mirent le cap sur leur propre pays, pour faire une incursion qui leur permettrait de donner à Ingcel une ample compensation pour tout le butin qu'il leur avait permis de faire en Calédonie.

Dans le royaume de Conaire régnait une paix complète, à la seule exception du pays de Thomond, où se produisait une rencontre entre les deux Carbres, tous deux frères de lait de Conaire. Sans l'intervention du roi, il était impossible de pacifier les deux chefs. D'autre part, il était interdit solennellement au roi, par son *Geasa* (tabou) de les séparer, avant qu'ils se fussent rendus en sa présence. En dépit de son vœu solennel, il alla rétablir entre eux la paix. Cinq

nuits il passa avec chacun des deux chefs ; cela aussi lui était interdit par un *Geasa*.

Son objet accompli, il reprit le chemin de Tara ; de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord, ne vit que désastre et pillage ; partout circulaient des bandes guerrières, qui ne laissaient derrière elles que des cadavres complètement dépouillés. Et toute la terre des O'Neill, au Sud, n'était qu'un nuage de feu.

— Que se passe-t-il ? demanda Conaire.

— Rien de plus facile à dire, lui répondit-on ; si le pays s'est mis à brûler, c'est que les vœux du roi ont été rompus.

— Et en quel canton pouvons-nous nous rendre ? demanda Conaire.

— Dans les cantons du Nord-Est, lui répondent ses gens.

Tournant à main droite autour de Tara et à main gauche autour de Brégia, ils chassèrent en leur chemin les bêtes méchantes de Cerna ; mais le roi ne s'en rendit pas compte avant la fin de la chasse.

Les êtres tout-puissants qui changeaient le pays en ce nuage de fumée et de feu étaient les lutins, et ils agissaient ainsi parce que les *Geasa* de Conaire venaient d'être violés.

Alors un grand effroi tomba sur les épaules de Conaire, parce qu'il ne lui restait plus qu'un seul chemin à prendre, à savoir la route de Cuala, le long de la côte sud d'Irlande.

— Où devons-nous nous réfugier ce soir, puisqu'il me faut chercher asile ?

— Puis-je réussir à te le dire, mon frère de lait ? répond Maccecht, fils de Snade Teiched, champion de Conaire. Les hommes d'Erinn ont passé plus de nuits à combattre pour toi, que toi tu n'en as passées en quête d'un asile.

— Le clair jugement s'en va avec la tranquillité, reprend doucement Conaire. J'avais un ami dans ce pays : si seulement nous pouvions retrouver le chemin qui conduit chez lui !

— Comment s'appelle-t-il ? demande Maccecht.

— Da Derga, de Leinster, répond Conaire. Il était venu me voir pour obtenir une marque de ma libéralité et il ne repartit pas les mains

vides. Je lui donnai cent vaches de mon grand troupeau, y ajoutant cent pourceaux engraisés, cent manteaux de drap bien serré, des armes de métal bleu, dix broches d'or rouge, dix cuves de bon bois bruni, dix serfs, dix mortiers de blé, trois fois neuf limiers blancs, avec leur chaîne d'argent, et cent chevaux de course. C'est à son tour de faire quelque chose pour moi ; il serait bien surprenant qu'il se montrât malveillant, ce soir, si nous pouvions atteindre sa demeure.

— La route que tu suis, répond Maccecht, va droit à sa maison, car elle traverse son domaine. Il y a sept porches qui pénètrent chez lui et entre chaque paire de porches il y a place pour sept chambres à coucher, mais à chaque porche, il n'y a qu'un seul battant de porte.

— Poursuis donc ton chemin, dit Conaire, avec tous tes gens et tout ton bagage, et tu ne t'arrêteras qu'au milieu du château.

— S'il en est ainsi, répond l'autre, je vais prendre les devants pour y allumer un feu avant ton arrivée.

Conaire continua son voyage sur le chemin de Cuala et bientôt il aperçut devant lui trois cavaliers lancés à toute bride vers la maison. Trois tuniques rouges ils portaient et trois manteaux ; trois boucliers rouges ils tenaient de la main gauche et trois lances rouges de la main droite ; leurs trois rouges coursiers secouaient leur crinière rouge.

— Qui voyage ainsi devant nous ? demanda Conaire. C'était un de mes engagements de ne jamais me trouver à la suite des trois cavaliers rouges, en quête de la Maison Rouge. Qui veut leur courir après et leur dire de revenir vers moi pour m'emboîter le pas ?

— Je suis prêt à le faire, dit Lé-fri-flaith, le fils de Conaire.

Il se lance à leur poursuite en fouettant son cheval, mais sans parvenir à les rattraper. Il y avait toujours entre eux une portée de lance.

Il leur cria de ne pas rester ainsi devant le roi et lui-même ne put gagner sur eux une seule foulée. Alors, tournant vers lui la tête, un des trois Rouges lui chanta un lai : « Hé ! mon fils ! voilà venues de grandes nouvelles, provenant de certain château ! Adieu, mon fils ! »

Et ils tournèrent bride sans qu'il pût les retenir. Le jeune homme revint tout dire à son père, qui ne goûta guère le récit.

— Remets-toi à leur poursuite, dit-il, et offre-leur trois bœufs et trois cochons gras à lard, et recommande-leur, tant qu'ils seront de ma maison, de ne jamais se tenir entre le feu et la muraille.

Le jouvenceau se remet à leur poursuite, arrive à se faire entendre pour leur transmettre les offres du roi, sans pouvoir les rattraper. Et l'un d'eux, tournant la tête, lui chanta ces paroles par-dessus son épaule :

« Voilà, mon fils, de grandes nouvelles : l'ardeur d'un roi généreux te presse et t'enflamme. Du fait des enchantements des anciens du pays, la Compagnie des Neuf mordra la poussière. Eh oui ! mon fils. »

Le jeune homme tourna bride et répéta le couplet à son père.

— Rejoins-les, dit Conaire, et offre-leur six bœufs et six cochons gras à lard, et maints autres dons pour demain, pourvu que, dans ma maison, aucun d'eux n'aille du feu vers la muraille.

Le jouvenceau partit, sans plus de succès, et voici le lai que lui chanta un des trois Rouges par-dessus son épaule :

— « Ce sont là, mon fils, de grandes nouvelles ! A bout de forces sont nos coursiers, les coursiers de Donn Tetscorach, qui proviennent du Monticule des Fées, et nous, nous sommes aussi morts que vifs. Manifestes sont tous les signes : massacre de vie, rassasiement de corbeaux, lutte et boucherie, ivresse des épées, gorgées de sang, bosselure des boucliers, délaissés sur la lande après soleil couché. Voilà, mon fils ! »

Et les trois Rouges s'éloignent de lui.

Le jeune homme récite à son père la dernière réponse. Conaire et ses guerriers n'en reçurent aucune joie et, peu après, la terreur de l'angoisse se saisit d'eux tous.

— Tous mes vœux, dit Conaire, se retournent contre moi, ce soir, pour me saisir. Car ces trois Rouges sont des êtres bannis du Monticule des Fées.

Ils atteignirent enfin le château et s'y installèrent après avoir attaché leurs chevaux à l'extérieur.

C'est alors que l'homme aux cheveux noirs hérissés, à une seule main, à un seul œil, à un seul pied, rattrapa Conaire et ses troupes. De fameux cheveux hérissés que les siens ! On aurait pu, sur sa caboche, jeter un sac de pommes sauvages et pas une n'aurait roulé sur le sol. Longs et gros comme deux brancards étaient ses deux tibias ; ses fesses avaient la largeur d'un fromage de campagne séchant sur sa claie ; à la main, il portait fourche de fer aux dents noircies. Un pourceau aux

soies noires et roussies trottaient derrière lui, en poussant constamment des grognements aigus, tandis qu'une femme le suivait, énorme, sombre, hideuse, lamentable, et sa bouche tellement difforme que sa lèvre inférieure atteignait ses genoux.

Il s'élance vers Conaire pour lui faire accueil.

— Sois le bienvenu, ô maître Conaire ! Il y a beau jour que l'on savait que tu viendrais ici.

— Qui me salue ainsi ? demande Conaire.

— Fercaille, l'homme des bois, avec son cochon pour te ravitailler. Il ne faut pas qu'il souffre de jeûne, le meilleur roi qu'on ait jamais vu au monde.

— Laisse-nous seuls ce soir, dit Conaire.

— Que non ! répondit le rustaud, car nous voulons t'accompagner, là où tu veux coucher pour la nuit.

Et le roi se rendit à sa retraite avec le gueux, sa femme et son pourceau.

Pendant ce temps, les fils de Donn Désa poursuivaient leur pillage. Ils commandaient à cinq cents maraudeurs, sans compter les valets et autres sous-ordre.

Cette troupe était suivie de héros encore plus hautains, à savoir : les sept fils d'Ailill et de Medb. Il y avait encore le vaillant trio des hommes de Cuala, qu'on surnommait les trois Limiers rouges de Cuala, et qui s'appelaient Cethach, Clotach et Conall.

Au temps du roi Conaire, un tiers des Irlandais était des maraudeurs. Il eut la force suffisante pour les chasser de son royaume et les transporter en Grande-Bretagne ; mais ils ne tardèrent pas à rentrer dans leur pays. Sur les flots en courroux, ils rencontrèrent Ingcel le Borgne et Iccel Etulchinne. Cet Ingcel était un géant mal léché, d'aspect effroyable et hirsute ; au front, il n'avait qu'un œil, mais aussi large qu'une peau de bœuf déroulée, aussi noir qu'un coléoptère et dardant trois regards de ses trois pupilles.

Ils n'eurent pas de peine à se mettre d'accord : les Irlandais donnèrent à Ingcel les concessions qu'il réclamait ; ils lui promirent le concours de Fergar, de Gabur, de Ferrogain, pour effectuer tous les ravages qu'il voudrait infliger à l'Irlande ; d'autre part, les fils de Donn Désa

auraient licence de perpétrer autant de ravages en Calédonie et en Bretagne.

Ils se trouvèrent aborder en Erinn juste dans le temps où Conaire se dirigeait vers le Château, en suivant la route de Cuala.

— Larguez les voiles, ordonna le chef des pirates, et arrangez-vous pour qu'on ne puisse vous apercevoir de la terre. Qu'on forme une escouade des hommes les plus rapides à la course et qu'on les envoie à terre, pour voir si nous pourrions sauver notre honneur avec l'aide d'Ingcel. Œil pour œil, ruine pour ruine, tel est le mot d'ordre.

Neuf hommes suivirent le rivage et parvinrent au promontoire de Howth. Ils aperçurent Conaire qui poursuivait sa route, suivi d'une foule d'irlandais.

Au signal que leur firent les éclaireurs, les pirates hissèrent la voile, voguèrent vers le rivage et atterrirent à la crique de Fuirbthe.

A ce moment même, Maccecht se trouvait allumer le feu dans le Château de Daderga. A la vue de la première étincelle, les cent cinquante barques d'Ingcel reprirent le large.

— Silence, un moment ! s'écrie Ingcel. Eh ! Ferrogain, que te dit de bon ce feu insolite ?

— Je ne sais pas au juste. Cela peut être Auckdunn, le poète satirique d'Emen Macha, qui assène un coup de son poing puissant quand on lui arrache le pain de la bouche. Cela peut être encore un geste de Maccecht : il tire volontiers l'étincelle du silex quand, d'aventure, un roi d'Erinn vient dormir sous son toit. Étincelles et nuages de fumée sont de taille : on en pourrait réchauffer une centaine de veaux et les deux quartiers d'un porc pourfendu.

— Surtout que Dieu n'amène pas Conaire par ici ce soir ! disent les fils de Donn Désa ; du fait de ses ennemis, il est déjà en piteuse posture.

— Ma foi, répond Ingcel, piteux pour piteux, cela serait au contraire un régal pour moi que de voir Conaire arriver céans.

On remet le cap sur la terre et l'on aborde. Le bruit que font toutes les proues en labourant les galets ébranlent le Château de Daderga, au point que lances et boucliers sautent de leurs râteliers et tombent sur le sol avec un cri métallique.

— Aimes-tu ce bruit, ô Conaire ! lui disent ses compagnons. Que peut-

il bien signifier ?

— Je ne connais rien de pareil ! On dirait que la terre s'est fendue ou que le Léviathan, barattant la mer de sa queue, bouleverse le monde. A moins encore que cela ne soit le vaisseau des fils de Donn Désa qui ébranle le rivage. A Dieu ne plaise ! Ils ont été mes chers frères de lait et mes champions aimés ; naguère, nous n'aurions pas redouté leur venue, mais à présent...

En disant ces mots, il mettait le pied sur la cour herbeuse du Château.

A l'intérieur, quand Maccecht avait entendu le tumulte, il avait cru que l'on donnait l'assaut à ses gens et il avait sauté sur son armure pour voler à leur secours.

Alors, Conaire et ses hommes pénétrèrent dans la grand'salle et chacun prit le premier siège venu, en observant ou non la loi de son *Geasa*.

Sur ces entrefaites, Daderga les rejoignit avec trois fois cinquante guerriers, qui portaient des braies tachetées de vert et un court sarrau sur les reins. Leurs mains étaient armées de grands épieux d'épines, cerclés de bandeaux de fer.

— Sois le bienvenu, roi Conaire, dit-il ; et serais-tu suivi de tout le peuple d'Erinn, je serais aussi heureux de t'accueillir.

A ce moment, arriva vers la porte du Château, après soleil couché, une femme seule pour y chercher asile. Long comme la barre d'un métier à tisser était le tibia de ses jambes, qui étaient toutes deux noires comme les ailes d'un scarabée. Elle portait un manteau d'une laine grisâtre ; ses cheveux lui tombaient jusqu'aux genoux et ses longues lèvres étaient affreusement tordues.

Elle appuya l'une de ses épaules au chambranle de la porte, en jetant le mauvais œil sur le roi et les jeunes guerriers qui l'entouraient. De l'intérieur, Conaire lui adressa la parole :

— Holà, femme ! Si tu es sorcière, dis-nous ce qu'aperçoit pour nous ton œil perçant.

— En vérité, répond-elle, je vois qu'aucun de vous ne retirera d'ici once de chair ni pouce de peau, à l'exception de ce que les oiseaux de proie emporteront dans leurs serres.

— Ce n'était pas un mauvais augure que nous attendions de toi, ô femme. Comment t'appelles-tu ?

— Cailb, répond-elle, mais j'ai beaucoup d'autres noms.

Et elle leur chantait cette triste chanson d'un seul souffle, le doigt levé, et perchée sur un seul pied.

— Que désires-tu donc ? dit Connaire.

— Ce que toi-même tu désires.

— Il m'est défendu par mon *Geasa*, ajoute Conaire, de recevoir la compagnie d'une femme après le coucher du soleil.

— *Geasa* ou non, répliqua-t-elle, je ne bougerai pas d'un pouce avant que ma compagne ne vienne me rejoindre ce soir-même.

— Dis-lui, reprend Connaire, qu'on lui fera porter un bœuf et un pourceau gras à lard et tous les reliefs de mon dîner, pourvu qu'elle reste ce soir là où elle est.

— En vérité, rétorque-t-elle, s'il arrive que le roi n'a pas de place dans sa maison pour le souper ni pour le lit d'une femme abandonnée, elle saura bien obtenir l'un et l'autre de la générosité d'un autre maître : l'hospitalité que le prince donnait jadis dans ce Château est maintenant chose du passé et chose morte.

— Sauvage réponse ! s'écrie Conaire. Qu'on la laisse entrer, bien qu'il s'agisse pour moi d'un vœu solennel.

C'est une nausée que provoquèrent chez tous les compagnons de Conaire ces paroles de la femme. Ils y virent un augure funeste. Quant aux causes de toutes ces angoisses, ils ne pouvaient les distinguer.

Tous les soirs, Conaire faisait flamber un feu à rôtir un sanglier des bois. Le foyer présentait sept ouvertures ; quand une bûche minée par le feu s'effondrait dans l'âtre, la flamme qui sortait de chaque bouche flamboyait comme un sanctuaire en feu. A chacune des sept portes, il n'y avait pas moins de dix-sept chars ; mais à travers les rayons des roues, les gens des vaisseaux pouvaient apercevoir cette forte lumière.

— O Ferrogain ! demanda Ingcel, peux-tu dire quelle est là-bas cette grande lumière ?

— Rien d'autre, répond l'homme, que le feu d'un roi. Puisse Dieu ne pas amener ce soir le roi Conaire vers nous ! Il irait à sa perte et ce serait grand'pitié.

— Que penses-tu donc, reprit Ingcel, de la façon dont il a régné ?

— Je la crois bonne. Depuis qu'il a pris le pouvoir, de la mi-printemps à la mi-automne, aucun nuage n'a voilé le soleil pendant l'espace d'une journée. Pas une goutte de rosée n'a quitté son brin d'herbe avant midi et jamais avant la neuvième heure, le vent n'agitait la queue du bétail. Du commencement à la fin de l'année, les loups n'attaquaient aucune bête du troupeau ; un seul veau par étable leur était abandonné ; et, pour maintenir l'observance de cette règle, il ne garde en son logis pas moins de sept loups en otage. Durant tout ce règne, Erinn a su garder les trois suprêmes couronnes, celle des épis de blé, celle des fleurs et celle des mâts en cœur de chêne. Chacun de ses sujets estime la voix de son voisin aussi mélodieuse que la corde des luths. Tout cela est dû à l'excellence de la loi, qui fait prévaloir en Erinn la paix et la bonne volonté. Puisse Dieu l'écarter de notre chemin ce soir ! Il serait pitoyable de le détruire. Cet homme béni est « la branche qui sait maintenir l'ordre de ses fleurs », c'est « le pourceau sacré qui s'offre en sacrifice sur le pont du navire », c'est « l'homme mûr qui a gardé toute la fraîcheur de sa jouvence ». Lamentable serait la brièveté de sa vie !

— C'est un sort heureux, conclut Ingcel, qu'il se trouve sur mon chemin et que me soit prescrite une Destruction irlandaise, qui fasse pendant à une Destruction calédonienne.

Du rivage de Fuirbthe, les pirates s'élancent pour construire un *cairn*, chaque homme y apportant sa pierre. Ils distinguent ainsi un pillage d'une chasse. Pour marquer l'endroit d'une chasse, ils se contentaient de planter un pilier de pierre ; mais il fallait un *cairn* pour marquer le site d'une Destruction. C'est donc un *cairn* qu'ils élevèrent assez loin de la maison pour être ni vus ni entendus.

Les Fians de ces temps très anciens prenaient ce moyen pour compter leurs morts après la bataille. Tout homme qui en sortait vivant venait y reprendre sa pierre ; tant et si bien qu'à la fin, seules restaient les pierres des hommes qui avaient été tués. Et il était facile de dénombrer les pertes.

Les fils de Donn Désa allumèrent alors « un sanglier de feu » pour donner l'alerte aux gens de Conaire. Ce feu est le premier signal d'alarme qui ait été allumé en Erinn ; et tous ceux qui ont été allumés depuis l'ont été à son imitation.

Alors, sur le lieu même du *cairn*, les pirates tinrent conseil.

Ingcel alla reconnaître le Château avec une des trois pupilles qui

luisaient dans son œil unique. A travers les roues des chariots, il vit le roi et ses jeunes guerriers. De sa pupille aiguë, il observa longuement tous les aîtres. Quand il se sentit aperçu, il s'éloigna d'un bond pour rejoindre ses hommes.

— Que se passe-t-il là-bas ? lui demande Ferrogain.

— Royal est le train que l'on y mène ; royal le tapage que font tous ces gens. Qu'il abrite le roi ou non, je me saisisrai du Château, parce que c'est mon droit, et mon droit est mon tour de pillage.

— Nous l'avons laissé à ta discrétion, Ingcel, dirent les frères de lait de Conaire. Mais nous, nous ne devons pas exercer notre ravage avant de savoir qui peut se trouver dans la maison.

— As-tu de l'œil exploré la maison ? demanda Ferrogain.

— J'ai jeté d'un bout à l'autre un regard perçant et, telle qu'elle est, je l'accepte pour ce qui m'est dû.

— Tu peux vraiment l'accepter, répond Ferrogain, car c'est notre père nourricier à tous qui est dedans, le super-roi d'Erinn, Conaire, fils d'Eterscel.

— Et qu'as-tu vu sur le trône du champion, face au roi, juste en face.

— J'y ai vu, répond Ingcel, un homme de noble contenance, grand, l'œil étincelant et limpide, les dents bien rangées, le visage formant un parfait ovale. Sur la tête, des cheveux blonds de lin et d'or, retenus par un juste bandeau. Une broche d'argent retient son manteau et sa main s'arme d'une épée à poignée d'or. Un bouclier orné de cinq cercles dorés et une javeline à cinq barbes complètent son armement. Son teint est vermeil ; il est encore imberbe et toute sa mine dit sa modestie.

— Et après cela, qui as-tu vu encore ?

— A l'ouest de Cormach, j'ai encore vu trois hommes, et trois aussi à l'est et trois devant lui. On jurerait que ces neuf guerriers ont eu même mère et même père. Ils sont du même âge, d'égale bonne mine, d'égale beauté, tous pareils. Leur manteau est orné de traits d'or et le bouclier qu'ils portent est de bronze bombé ; leur javeline est creusée de rainures et leur épée est à poignée d'ivoire. Avec ce glaive, ils accomplissent un exploit unique : chacun prend son épée entre deux doigts et la fait tourner si fort qu'elle finit par grandir et s'allonger. Que t'en semble, ô Ferrogain ? dit Ingcel.

— Il m'est facile de les reconnaître, répond l'autre. C'est le fils de Concobar, Cormach Condlongas, le plus solide héros d'Erinn derrière un bouclier. Ajoute trois Dungusses, et trois Doelgusses et trois Dangusses, et tu as les neuf camarades. Ils n'ont jamais égorgé d'ennemis poussés par misère, ni jamais épargné d'adversaires retenus par prospérité.

— Malheur à qui accomplira cette Destruction, dit Lomna Druth, ne serait-ce qu'en raison de la présence de ce Cormach. Je jure par les serments de mon clan : si je pouvais suivre mon sentiment, la Destruction n'aurait point lieu, ne serait-ce qu'en raison de la beauté et de la bonté de ce héros.

— Il n'est pas possible de l'empêcher, dit Ingcel : les nuages de la faiblesse vous environnent. Que ta voix, ô Lomna, se brise contre tes dents : tu es un guerrier sans courage, je te connais. Les nuages de la faiblesse t'entourent et t'aveuglent.

— Ne t'en prends pas à notre honneur, Ingcel, disent Ger, Fergabur et Ferrogain. On fera la Destruction, à moins que la terre ne s'ouvre sous nos pas, dussions-nous tous y laisser notre vie.

— Infortuné que je suis ! dit Lomna Druth : avant tous les autres, malheur à moi ! Malheur à moi après tous les autres ! J'aurai passé une heure de nuit tapi sous les brancards des chariots, où les ennemis endiablés en viendront aux mains et c'est ma tête qui, la première, sera fauchée. Trois fois on la lancera dans le Château, et trois fois elle sera relancée dans nos rangs. Malheur à qui s'avance ! Malheur à qui nous accompagne ! Pitoyables sont les hommes qui donnent l'assaut ! Pitoyables les hommes qui reçoivent cet assaut !

— Dans une autre chambre, j'aperçus trois héros puissants et bruns de peau ; leur chevelure était coupée en rond, aussi longue sur la nuque que sur le front. Leur pèlerine tombait jusqu'au coude et de longs capuchons y étaient attachés. Ces trois portaient d'énormes épées noires et de noirs boucliers, que dépassaient trois javelines d'un vert foncé, à la poignée de la grosseur d'une broche. Que t'en semble-t-il, ô Ferrogain ?

— J'ai peine à trouver leur nom. Dans toute l'Erinn, je ne connais pas pareil trio, à moins que ce ne soit le trio de Pictland, qui dut s'exiler, et qui est maintenant parmi les partisans de Conaire.

— La chambre que j'ai vue ensuite contenait neuf hommes aux cheveux blonds et tous d'égale beauté. Manteaux tachetés de vives

couleurs ils portaient, et sur leur épaule dépassait l'embouchure de leur cornemuse, aux quatre roseaux bien alignés. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

— Rien de plus facile, cette fois, que de les reconnaître. Ce sont les neuf cornemusiers qui, sortis du Mont des Fées, se rendirent auprès de Conaire attirés par les nobles histoires que l'on contait de lui.

— Ensuite venait une chambre occupée par un seul homme ; ses rudes cheveux étaient coupés ras ; on aurait pu jeter dessus un plein sac de pommes aigres qu'elles auraient toutes été retenues comme par autant de piquants. C'est lui qui décide de toutes les querelles auxquelles donne naissance le choix des sièges ou des couches. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

— C'est un jeu pour moi de retrouver en lui Tuidle d'Ulaidishe, le chambellan de Conaire.

— L'autre chambre, que je découvris après, était occupée par trois hommes, trois nobles à demi furieux : le plus gros était au milieu, mal léché, bruyant, colère, lançant de toutes parts ses coups de poings, en homme capable d'en asséner neuf cents dans une seule escarmouche. Le bouclier qu'il portait était de bois sombre doublé de fer. De chaque côté du géant s'allongent deux barques à cinq bancs de rameurs, capables de porter trois équipes de dix hommes. Et le visage que j'aperçus exprimait force terrible. A cette vue, je fus sur le point de m'évanouir d'horreur. Il ne se pouvait rien de plus extraordinaire.

Tout près de l'homme aux cheveux hérissés s'étendaient deux collines nues, puis venaient deux fiords creusés dans la montagne, puis deux écorces d'arbre ; ensuite, tout près, deux bateaux pleins de piquants d'un buisson d'aubépine planté sur terrasse circulaire. Je vis alors quelque chose comme un mince filet d'eau luisant de soleil et un pilier de royale maison, ayant le poids d'un joug de charrue et la forme d'une haute et fine lance. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

— C'est un jeu pour moi de le reconnaître. C'est Maccecht, le compagnon de bataille de Conaire. Le brave héros que ce Maccecht ! Tout de son long, il était étendu dans sa chambre, dormant à poings fermés, quand tu l'aperçus. Les deux collines dénudées qui s'élèvent auprès du hérissé, ce sont ses deux genoux et les deux fiords au pied de la montagne ne sont rien d'autre que ses yeux, à la base de son nez. Les deux écorces d'arbre, ses deux cornets d'oreilles ; les deux barques aux cinq sièges de rameurs, ses deux sandales. Le mince filet d'eau d'où luit le soleil, l'étincellement de son épée. La peau rugueuse qui

s'étend derrière lui est la gaine de son sabre ; la hampe de palais n'est autre que sa lance qu'il sait brandir et faire tourner, au point que ses deux bouts vous semblent se rejoindre. Puis, quand cela lui chante, il boute sa lance droit devant lui. Ah ! le brave héros que Maccecht !

Six cents hommes tomberont sous ses coups à sa première escarmouche : en plus du guerrier qu'il abat pour lui-même, il lui faut toujours une victime pour chacune de ses armes. Tous tant que nous sommes, nous serons pour lui cause de prouesse : roi ou chef de pirate, il se targue d'en triompher. En dépit de maintes blessures, il saura assurer son salut ; quand il fera une sortie, il se lancera contre vous. Serrés comme grêlons tomberont les front fendus et les crânes de vos têtes. Et les caillots de votre cervelle, les ossements de votre squelette et les boyaux de votre ventre feront un tas qu'il frappera encore de ses coups, pour l'étaler sur tous les redans de la terrasse.

— C'est encore un trio que contenait la chambre d'après : trois tendres rejets au manteau de soie, agrafé d'une broche d'or. Dorée aussi leur chevelure. Quand ils la nettoient, leurs boucles blondes leur retombent jusqu'aux hanches ; lèvent-ils les yeux, qu'ils semblent du même coup relever leur chevelure, qui ne dépasse plus le lobe de leurs oreilles, et elle est aussi bouclée que la tête d'un bélier. Tous les jeunes gens de la maison tiennent à les choyer, de la voix, du geste ou des paroles. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

Ferrogain se prit à pleurer et ses larmes mouillèrent tout le devant de son manteau, et avant que la nuit ne fût consumée d'un tiers, il fut impossible de lui tirer une parole.

— O mes agneaux ! gémit Ferrogain, je n'ai que trop de raisons de faire ce que je fais. Ces trois sont les fils du roi d'Erinn : Oball, Obline et Corpre Findmor.

— C'est pour nous une affliction si l'histoire prédite devient vérité, disent les fils de Donn Désa. Brave est le trio de jeunes hommes qui habite cette chambre ; chacun a les manières d'une vierge à peine mûre, le cœur de frères qui s'aiment, le courage d'un ours aux abois et la colère furibonde d'un lion. Quiconque a jamais été leur ami ou leur compagnon de couche et se voit obligé de s'éloigner ne retrouve appétit et sommeil qu'au bout de neuf longues journées. Ah ! ce sont de braves jouvenceaux !

— La chambre qui s'ouvrait ensuite contenait encore trois hommes. Gros et bruns, ceux-ci. Ras étaient leurs cheveux bruns, épaisses leurs chevilles et gros comme la taille d'un homme chacun de leurs

membres. Ils portaient manteau rouge éclaboussé d'autres couleurs et leur écu noir avait poignée d'or. Ils portaient à la main une javeline à cinq barbes et une épée à poignée d'ivoire. Voici le tour étonnant qu'ils peuvent faire : ils lancent leur épée en l'air et, tout de suite après, le fourreau : les lames, avant de retomber sur le sol, se placent chacune dans sa gaine. Alors, ils jettent les fourreaux en premier lieu, les épées à la suite, et chaque fourreau retrouve sa lame et essaie de l'entourer avant qu'ensemble ils n'atteignent la terre. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

— Ce n'est qu'un jeu pour moi de reconnaître Mal, fils de Telband, et Munremar, fils de Gercenn et Bir-derg, fils de Ruan : trois héritiers de roi, trois champions de valeur, trois héros, les meilleurs qu'aient jamais protégés boucliers d'Irlande !

— Ensuite, dans une chambre bien décorée, je vis le plus beau des héros d'Erinn. Il portait un manteau de laine pourpre. Une de ses joues était blanc de neige et l'autre rouge et tavelée comme une digitale. Bleu de jacinthe était l'un de ses yeux et l'autre noir comme carapace de scarabée. Sa chevelure dorée et embroussaillée prenait les dimensions d'une claie de moissonneur, dont le bord recourbé descendait jusqu'à sa hanche. Si on lui avait versé sur la tête un sac d'avelines rouges, pas une seule n'aurait échappé aux crochets, aux anneaux crépus, aux piquants de cette chevelure. A la main, il portait épée à garde d'or et son bouclier couleur de sang était relevé du bronze pâle des rivets, qui réunissaient les plaques d'or. Il brandissait une longue et lourde lance triangulaire, dont la hampe avait l'épaisseur d'un joug. Que t'en semble-t-il, Ferrogain ?

— Ce m'est un jeu de répondre, car tout le monde en Erinn connaît ce rejeton : c'est Conall Cernach, fils d'Armorgen. Par bonne ou male chance, il lui arrive d'être à cette heure aux côtés de Conaire, qui l'aime par-dessus tous les autres, parce qu'il lui ressemble en perfection de formes. Brave est le héros Conall Cernach !

A son rouge bouclier tacheté de rivets pâles, l'Ulster a donné le nom fameux de Bricriu.

— Je jure le serment de mon clan : c'est une averse de sang rouge qui pleuvra ce soir sur la terrasse du Château. Cette lance, ils sont nombreux ceux à qui elle versera ce soir breuvage de mort. Sept porches permettent de sortir de la maison : Conall trouvera le moyen d'être présent à chacun d'eux ; il partagera les prouesses de toute la garnison et quand il fera une sortie contre vous, drus comme grêlons seront vos crânes fendus et vos os rompus par sa claymore. Blessé, il

réussira quand même à s'échapper. Malheur à l'auteur de la grande Destruction, ne serait-ce qu'en raison de la présence de cet homme !

— Et après cela, quelle fut ta découverte ?

— La salle qui faisait suite était la plus splendidement décorée. Elle était tendue d'un rideau d'argent et ornée d'objets de prix. Trois personnes l'occupaient : les deux hommes qui flanquaient le troisième étaient tous deux blonds de cils et de cheveux ; ils semblaient jumeaux et portaient sur la joue une aimable roseur. Entre eux se tenait un jeune garçon d'aspect délicat ; il a l'énergie et l'ardeur d'un roi et l'esprit avisé d'un sage. Le manteau qui l'enveloppe fait penser au brouillard d'argent d'un premier jour de mai. A tout moment change la nuance de son étoffe moirée ; chaque teinte nouvelle est plus charmante que la précédente. Sur la poitrine se distingue un cercle d'or qui, de son cou, descend jusqu'à son nombril. La couleur de ses cheveux rappelle le poli de l'or fondu. De tous les êtres qu'il m'a été donné de voir, celui-ci est le plus splendide. A son côté pendait un glaive à poignée d'or ; à une coudée de là se voyait le fourreau. Grâce aux reflets de cette épée, un homme posté en face du Château pourrait, sur l'avant-bras du garçon, apercevoir un ver entre cuir et chair ! Plus suave est le son mélodieux qui sort de l'épée magique, que des cornemuses aux tuyaux dorés qui, dans le palais, accompagnent à bas bruit le chant des ménestrels.

Or, ce doux guerrier était endormi : ses pieds posaient sur les genoux de l'un de ses compagnons et sa tête sur les genoux de l'autre. Sur ces entrefaites, il s'éveilla, se dressa sur ses pieds et entonna cette chanson :

Le hurlement d'Ossar, le limier de Conaire,
En mon oreille plonge un cri de sentinelle
Jetant l'alarme au mont de Toi, où la bruyère
Frissonne au souffle froid des périls sours. En selle !
C'est une nuit bien propre à détruire un Conaire !

Il se rendort et au bout d'un temps rouvre les yeux et reprend la dolente complainte :

Voici ce que je vois : un ramas de démons —
Armée au champ fauchée — ennemis pourfendus —
Choc de guerriers en sang rougissant la rivière —
Et l'avertissement du grand roi de Tara —
Sa jeunesse en sa fleur coupée et les sourires
A tout jamais noyés sous les gémissements.

Voilà ce que contient le hurlement d'Ossar.

Il se rendort et au bout d'un temps, pour la troisième fois, reprend son chant de deuil.

Voici ce que contient le hurlement d'Ossar :
Dix meurtriers assauts et le sac du Château —
Un peuple entier réduit à l'état de servage —
Les champions de l'honneur morts ou muets d'horreur —
Les fers entrecroisés — le jet des javelines —
L'écroulement des forts — Tara prise et rasée —
Sombre accomplissement des langues sibyllines —
Épieux mangeurs de chair, glaives buveurs de sang —
Gémissements épars confondus en clameurs
De rage et d'agonie — ô plaintes suppliantes
Que perce encor la voix mourante de Conaire...
Voilà ce que contient le hurlement d'Ossar !

— Que t'en semble, ô Ferrogain ?

— Ce m'est un jeu de te répondre. Pas de bataille sans roi. Et le roi de celle-ci est le plus beau, le plus noble, le plus puissant, le plus magnifique qui ait jamais paru sur terre ! Le plus doux aussi, le plus courtois, le plus parfait, Conaire, en vérité, le fils d'Eterscel, le super-roi de tout l'Erinn. Aucune faille ne le dépare en sa forme ni en sa vêtue, en sa taille ni en ses proportions, en ses yeux ni en sa chevelure, en sa discrétion ni en son éloquence, en ses armes ni en son apparence, en sa dignité ni en sa richesse, en sa splendeur ni en son savoir, en sa valeur ni en haute naissance.

Grande est la douceur de l'homme simple à l'esprit lourd d'assouplissement, jusqu'à l'heure où il se trouve en face d'un geste qui le requiert. Lors, quand courage et fureur s'éveillent, quand les champions d'Erinn et de Calédonie lui sautent à la gorge, il arrête la Destruction sur le seuil de la maison : tant qu'il est là, elle n'entre point. Je jure par le Dieu de mon clan que si l'on ne détourne pas la boisson de ses lèvres, que même privé de compagnons, même réduit à n'être qu'un, il tiendra le Château envers et contre tous, le temps qu'il faudra pour qu'arrive la vague de secours du canton de Clidna-Cork, ou la vague de secours du pays de Donegal.

Il y a sept portes au Château : à chacune d'elles cent guerriers tomberont sous l'effort de sa main. Et quand tous ceux qui l'entourent auront cessé de besogner de leurs armes, c'est alors qu'il saura recourir à un exploit guerrier. Et s'il réussit à sortir du Château, drus comme

grêlons seront vos têtes fendues et vos os rompus par sa grande épée.

M'est avis qu'il ne sortira pas du Château. Chers entre tous à son cœur sont les deux êtres qui partagent sa chambre, ses deux parents d'adoption, Dris et Snithe.

Malheur à celui qui aura voulu la grande Destruction, ne serait-ce qu'eu égard à ces deux compagnons, et au prince qui se dresse au milieu d'eux, le super-roi d'Erinn, Conaire, fils d'Eterscel. Tristement s'éteindrait ce beau règne, dit Lomna Druth, fils de Donn Désa.

— Et qu'as-tu encore vu dans le Château ?

— J'aperçus encore douze hommes, dans la chambre du roi, étendus sur des claies de bouleau argenté. Jaune clair était leur chevelure ; ils portaient des *kilts* bleus ; ils étaient d'égale beauté et d'égale endurance. Une épée à poignée d'ivoire brillait à leur main et point ils ne l'abaissaient. Que t'en semble, ô Ferrogain ?

— Ce n'est qu'un jeu pour moi de deviner. Ce sont les gardes du corps du roi de Tara. Et puis, que vis-tu ensuite ?

— Ensuite ? Je vis un garçon aux joues couvertes de taches de rousseur et vêtu d'un manteau de pourpre. Il est toujours de service au Château. Une chaîne bleue argentée se dissimule sous son siège et tristes en vérité sont les gens de la maison du roi qui écoutent ses paroles. Trois chevelures se voient sur sa tête : une verte, une pourpre et une dorée. Je ne puis dire si ce sont là des teintes apparentes ou trois espèces de chevelures qui lui seraient naturelles. Mais je sais que mauvaise est la chose qu'il redoute pour ce soir. J'aperçus trois fois cinquante garçons attachés aux chaînes d'argent qui l'entouraient. A la main, le gars aux taches de rousseur portait quinze roseaux et à la pointe de chaque roseau s'aiguissait une épine. Et nous étions quinze hommes et l'œil droit de chacun de nous fut crevé par une épine, tandis qu'il crevait l'une des sept pupilles qui luisaient dans ma tête, dit Ingcel. Que t'en semble-t-il, ô Ferrogain ?

— Ce n'est qu'un jeu de te répondre. (Mais au lieu de parler, Ferrogain pleura jusqu'à verser des larmes de sang.) Pauvre de lui ! dit-il. C'est le fils de Conaire : Lé-fri-flaith, tel est son nom. Sept années font le compte de son âge. J'ai l'impression qu'il est très malheureux de sa triple chevelure et des teintes variées qu'elle prend sur sa tête.

— C'est alors que j'aperçus un grand champion. Blanc comme la semence cotonneuse qui vole sur la lande est chacun des cheveux de sa tête ; de grands anneaux d'or pendent à ses oreilles. Neuf épées

luisent dans sa dextre et neuf boucliers d'argent sont tenus dans l'autre main. Il les jette tous ensemble en l'air et n'en laisse tomber aucun sur le sol, bien qu'un seul à la fois touche sa paume : chacun d'eux s'élève et retombe derrière l'autre, tout comme se suivent, à l'ouverture du rucher, les abeilles avides de boire les rayons d'un beau jour. Au moment du jeu le plus rapide, il s'en donnait à cœur joie, puis, en un clin d'œil, les boucliers passèrent comme un cri de métal autour de sa tête et s'abattirent sur le sol. Alors le prince du Château dit au jongleur :

— Depuis ton enfance, nous sommes compagnons, et jusqu'à ce soir, ta jonglerie jamais ne t'aura fait défaut.

— Hélas ! beau maître ! Les raisons ne me manquaient pas de jouer : un œil colère et perçant se dardait sur moi, celui d'un homme qui n'a plus qu'un tiers de sa pupille. Elle ne lui est pas d'une grande aide, cette vue perçante et pleine de courroux ! Avec elle, on livre bataille jusqu'au jugement dernier ! On ferait bien de savoir qu'en face du Château un danger nous guette.

Alors, il ressaisit les épées, les boucliers d'argent et les pommes d'or et tous ces objets, après un moulinet éblouissant, poussèrent un cri métallique et s'abattirent à plat sur le sol. Il en fut stupéfait et renonçant à son jeu, s'écria :

— O Fercaille, debout ! Sacrifie ton pourceau pour découvrir qui sont les gens assemblés devant la maison, pour nuire aux hommes de Conaire qui l'occupent.

— Ce sont les gens qui ont annoncé un exploit qui n'est pas mince, à savoir l'anéantissement du roi par les cinq fils de Donn Désa, par les cinq frères de lait tant aimés de Conaire.

— Que t'en semble-t-il, ô Ferrogain ?

— Ce n'est qu'un jeu pour moi de te répondre : c'est assurément Taulchinne, le jongleur en chef du roi de Tara et le magicien de Conaire.

Ensuite Ingcel avait aperçu en enfilade la chambre des porchers, celle des principaux conducteurs de chars, celle des conducteurs en second, celle des Anglais, celle des valets d'écurie, celle des juges, celle des harpistes, celle des magiciens, celle des trois poètes satiriques, celle des cuisiniers, celle des gardes du corps, celle des deux serviteurs particuliers de Conaire, celle des trois géants de l'île de Man, celle des trois champions venus du Mont des Fées (les Rouges), celle de

Fercaille, celle des mimes, celle des échansons et celle de Nar, la vieille fille, borgnesse de l'œil droit.

— Debout les champions ! s'écrie Ingcel, et marchons sur le Château !

Les pirates s'élancent et trois fois tournent autour du bâtiment en poussant leurs chants de pirates.

— Silence ! dit Conaire. Quel est ce bruit ?

— Les champions montent à l'assaut, répond Conall Cernach.

— Ils trouveront guerriers à qui parler, répond Conaire.

— On aura grand besoin d'eux, réplique Conall.

Alors, à la tête des pirates, Lomna Druth pénètre dans le Château. Les gardiens de la porte lui font sauter la tête. Trois fois la tête est lancée à l'intérieur ; trois fois elle est rejetée parmi les assaillants, comme lui-même l'avait prédit.

Alors Conaire en personne fait une sortie, avec quelques-uns de ses gens. Ils en décousent et six cents ennemis tombent sous ses coups, avant même qu'il ait pu se saisir de ses armes.

Trois fois le Château est incendié et trois fois on se rend maître du feu. Jamais, on en tomba d'accord, la Destruction n'aurait pu s'accomplir, si l'on n'avait pas retiré à Conaire l'usage de ses armes. Il les a enfin trouvées et il endosse son harnois de bataille, et ses hommes et lui tombent à bras raccourcis sur les pirates. Six cents ennemis tombent encore sous ses coups dans cette première rencontre à armes égales.

Pour les pirates, ce fut la déroute.

— Je vous ai dit, observe Ferrogain, que si les champions d'Erinn et de Calédonie attaquent Conaire en ce Château, la Destruction ne s'accomplira pas sans que s'assouvissent la vaillance et la fureur de Conaire.

— Cela ne tardera pas, disent les devins qui accompagnent les pirates. L'épuisement qui mine nos champions, c'est la disette de boisson.

Tôt après, Conaire rentre dans la grand'salle et demande à boire.

— Apporte-moi à boire, ô maître Maccecht, dit Conaire.

— Ce n'est pas là, répond Maccecht, le genre d'ordres que j'ai

l'habitude de recevoir de toi. Il y a des dépendiers et des échantons dont c'est l'office ; l'ordre qui s'adresse à moi vise à te protéger quand les guerriers d'Erinn et de Calédonie viennent cerner ta maison. Tu seras délivré d'eux et nulle lance ennemie n'entamera ton corps ; mais quant aux boissons, c'est l'affaire des dépendiers et des échantons.

Alors Conaire s'adresse aux dépendiers et aux échantons et leur demande à boire.

— Et d'abord, répondirent-ils, il n'en reste goutte : tout ce qu'il y avait de liquide dans la maison, on l'a jeté sur le feu.

Et dans le ruisseau Doodler qui, d'ordinaire, traversait l'enclos, les échantons ne trouvèrent pas une goutte d'eau à lui apporter.

Pour la troisième fois, Conaire redemande à boire.

— Donne-moi à boire, ô mon frère de lait Maccecht ! Qu'importe le genre de mort auquel je marche, puisque je dois périr !

Maccecht donne le choix aux champions : protéger le roi ou aller lui chercher de quoi boire.

Conall Cernach lui répond :

— Laisse entre nos mains à nous la défense du roi et va chercher la boisson, puisque c'est à toi qu'on la demande.

Maccecht s'en fut : il prit le fils de Conaire, Lé-fri-flaith, sous son bras et de l'autre, la coupe d'or de Conaire, où l'on aurait pu faire bouillir facilement un bœuf et un cochon gras à lard. Il emporte de plus son écu, ses deux lances, son épée et d'autre part la broche du foyer, longue broche de fer. Il bondit sur les guerriers serrés devant la maison. Il assène sur les premiers rangs neuf coups de la broche de fer et chaque estoc abat neuf pirates. Il joue du bouclier qu'il présente en biais et il joue du fil de son épée qui tournoie autour de sa tête. Et par ces deux moyens, il se fraie un chemin parmi les ennemis. Six cents guerriers tombent sous ce premier choc et après en avoir fauché des centaines d'autres, il se trouve de l'autre côté du ramassis des ennemis.

Les gens du Château font alors une sortie en règle et se mesurent avec les pirates, dont beaucoup mordent la poussière. Personne ne reste auprès de Conaire à part Conall Cernach, Sencha et Dubthach.

Par suite de l'ardeur véhémente avec laquelle il s'est battu, le corps de Conaire est en proie à une grande sécheresse. Il n'a pu obtenir la

boisson qu'il voulait : une fièvre dévorante se saisit de lui et bientôt, tout l'intérieur brûlé, comme arbre frappé du feu céleste, il tombe.

Le roi expiré, ses trois preux bondissent dehors et assènent sur les pirates des coups de taille dignes des pirates. Brisés, perclus, blessés, ils réussissent à s'éloigner.

Serrant à la briser la garde de leurs armes,
Se ruent sur les fils d'Erinn pour un combat de loups.
Assiégés, de sonner une dernière alarme !
Le tumulte grossit plus que mer en courroux.

Aux cent clameurs se joint le choc des guerriers roux
Qui tombent en hurlant, et sur le fracas plane
L'hallali trépidant des noirs pibrochs qui raillent
La mort et font passer sous l'os épais des crânes
Le délire ancestral des champions en bataille.

Cependant, Maccecht avait poursuivi sa route. Il était parvenu à la source de Casair ; mais il n'y trouva point de quoi remplir sa coupe. En hâte, il repartit pour sa quête et avant l'aube il eut fait le tour des principales rivières d'Erinn. Mais il n'y avait pas trouvé de quoi remplir sa coupe.

C'est alors que le fils de Conaire, qu'il avait emporté sous son bras, vint à glisser jusqu'à terre, car l'ardeur du héros, tant au combat qu'en sa quête hâtive, avait fini par sécher et consumer la chair de l'enfant, dont il ne restait plus que les os dénudés. Maccecht les recueillit avec soin et les mit en terre au champ de Bonewood.

Puis il se rendit aux principaux lacs d'Erinn, mais il n'y trouva point de quoi remplir sa coupe. Il reprit sa course et parvint à Uuaran Garad sur le mont Maghaéi. Mais quand il le vit, la source se cacha et disparut à ses yeux. Alors, juste devant lui, un canard sauvage prit son essor strident. Maccecht se sentit le cœur plus chaud et s'écria :

Oiseau, je te bénis, ô beau canard sauvage.
L'eau du lac perle encor au chatoyant plumage
De ton jabot d'argent
Et de ton ventre blanc.

Viens, mon frère, égoutter la rosée de tes ailes
Et verser en ma coupe une larme fidèle
Pour étancher la soif de Conaire, en péril
De mourir d'elle et non du coup d'un fer viril !

Le canard sauvage bat des ailes. Des gouttes limpides tombent au fond

de la coupe et la source, touchée sans doute par l'exemple de l'oiseau, réparait, séduisante, au corps épuisé de Maccecht. Il la traverse, s'y baigne avec joie, remplit sa coupe jusqu'aux bords et reprend sans tarder sa route pour rentrer au Château avant le matin.

Quand il traversa le troisième redan qui défendait le Château, il trouva deux champions, qui détachaient le chef de Conaire. Maccecht fit sauter la tête du premier et l'autre s'enfuit, emportant le chef du roi. Un tronçon du pilier de pierre se trouve sous les pieds du héros. Il le lance en plein sur le dos du ravisseur, lui brise les reins et coupe la tête du traître. L'eau de la coupe d'or, il la verse dans le gosier de Conaire, et le chef, ainsi arrosé et comme rafraîchi, retrouve la force de lui dire merci en ces termes :

Merci, mon compagnon, beau d'amitié féale :
Ton cœur est aussi bon que ta lance est loyale.
Tu sais combattre, aimer, secourir, soulager
La soif de ton roi mort, comme d'un roi vivant.
Mon œil mi-clos t'a vu dans la source nager,
Et sans jamais lâcher la coupe d'eau remplie.
Courir sus aux vilains abjects qui, souriant,
Achevaient le blessé, navré de soif impie !
T'a vu jeter la pierre et leur briser les reins ;
Au porche ensanglanté faucher des fronts sans nombre,
Comme des épis mûrs, sous ta lame d'airain,
Et ne prendre repos que pour verser un baume
Sur mon gosier brûlant et sur mes yeux plaint d'ombre.
Que ton nom soit fameux : il est celui d'un homme !

Maccecht n'en entend pas davantage et se rue sur les talons de l'ennemi en déroute.

Des assaillants, qui avaient compté cinq mille hommes, cinq hommes seulement réussirent à s'échapper : Ingcél et ses deux frères et les deux Rouges de Roïru, qui avaient été les premiers à porter des coups à Conaire.

Dans la suite, Ingcél retourna en Calédonie, où il reçut la couronne à la mort de son père, pour la raison que, dans un autre pays, il avait triomphé d'un roi.

De son côté, Maccecht, après s'être purifié du carnage, partit au bout du troisième jour pour aller chercher le corps de Conaire, qu'il rapporta sur son dos. Il l'enterra à Tara, suivant la tradition. Et lui-même, ayant fait tout ce qu'il devait, regagna le Connacht, son pays.

Et quant aux pirates, ceux qui avaient réchappé marchèrent au *cairn*, qu'ils avaient amoncelé dans la nuit d'avant l'attaque. Tous ceux qui n'étaient pas mortellement blessés en retirèrent une pierre, si bien que le compte de ceux qu'ils avaient perdus à l'assaut du Château, est le compte même des pierres qui restent encore aujourd'hui au *Cairn* de Lecca.

C'est la fin ! Amen ! C'est la fin !



[\[1\]](#)Voir le conte précédent

[\[2\]](#)Traduction inédite, faite d'après la plus vieille version gaélique, réaliste et virile, par Donn Piatt, de Dublin.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES

PRESSES DE L'IMPRIMERIE

PRINTEX A HEILLY

EN NOVEMBRE 1963

N° d'Éditeur : H. 7560 T (CVII) - Imprimé en France

Une princesse est changée en truite ; un pâtre vainc trois géants grâce à des lanières magiques ; la comtesse Kathleen défie des trafiquants d'âmes ; le fils d'un roi survole l'Irlande à califourchon sur un aigle ; Ossian chante son voyage au pays de l'éternelle jeunesse et Mailduin vogue vers des aventures fantastiques ; doublant les rochers de Fingal à bord d'une barque de cristal, le prince aux cheveux d'or s'éloigne à jamais sur l'océan houleux... D'autres beaux contes, d'autres légendes merveilleuses venus aussi de la "verte Erinn" vous feront mieux connaître le peuple irlandais, son courage, sa loyauté et son profond sens poétique.

